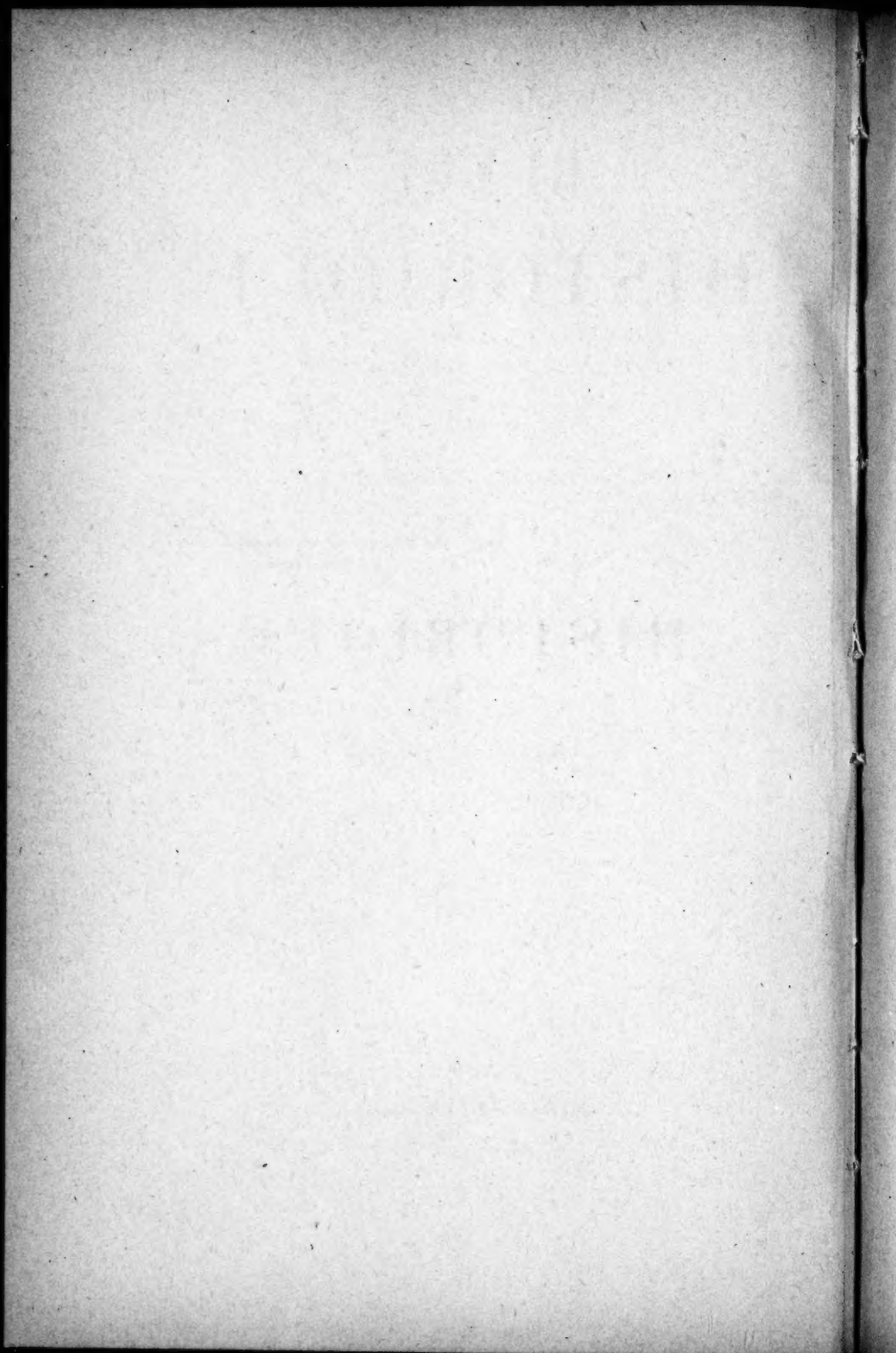


**REVUE**  
**HISTORIQUE**





# REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET L. EISENMANN

*Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historin.*

*Cicéron, de Orat., II, 15.*

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE

---

TOME CENT CINQUANTE-TROISIÈME

Septembre-Décembre 1926

---

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1926

D

1  
.R6

t. 153-4

1926

H

~~R8282~~

OCT 22 1927

228029

B.P.

Vol. 153-4

UNIVERSITY  
COLLEGE  
LIBRARY

LES RELATIONS DIPLOMATIQUES  
DE  
L'ANGLETERRE AVEC LA RUSSIE  
AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>

---

La mort de la reine Élisabeth en 1603 et du tsar Boris deux ans plus tard ouvrent certainement une époque nouvelle dans l'histoire des relations de l'Angleterre avec la Russie. En Angleterre, c'est l'avènement de la nouvelle dynastie des Stuart qui acculera, un demi-siècle plus tard, le pays à sa grande révolution ; en Russie, le déchaînement des troubles révolutionnaires qui, s'apaisant au bout de dix ans, aboutiront en 1613 à l'élection du premier Romanov.

La seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, qui avait vu éclore les relations anglo-russes, avait été, somme toute, pour les deux États, une époque de croissance, avec stabilisation de leurs institutions et de leurs monarchies et tendance marquée vers l'absolutisme en Angleterre, vers le despotisme en Russie. Au contraire, le xvii<sup>e</sup> siècle, dont nous allons nous occuper ici, peut être caractérisé par le flottement et l'instabilité des institutions, et ce fait aura une répercussion très marquée sur les relations des deux pays.

Dans l'histoire de ces relations, le xvii<sup>e</sup> siècle est beaucoup plus difficile à étudier que le xvi<sup>e</sup>. Nombre de documents concernant les ambassades et la correspondance entre les deux cours, à l'époque d'Élisabeth, ont été publiés, surtout en Russie, tandis que, pour l'époque postérieure, nous devons nous reporter entièrement aux documents d'archives. C'est surtout le *Public Record Office*, d'une part, et les anciennes

1. Voir, pour le xvi<sup>e</sup> siècle, *Rev. histor.*, t. CXXI (1916), Inna Lubimenko, *Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au XVII<sup>e</sup> siècle*. Les relations commerciales du xvii<sup>e</sup> siècle ont été étudiées par nous dans la même revue, voir *Les marchands anglais en Russie au XVI<sup>e</sup> siècle*, *Rev. histor.*, t. CIX (1912), et *Les marchands anglais en Russie au XVII<sup>e</sup> siècle*, *Rev. histor.*, t. CXLI (1922).

archives du ministère des Affaires étrangères à Moscou, aujourd'hui archives d'État — *Gosarchiv* — de l'autre, qui nous fournissent les renseignements nécessaires ; à Londres, c'est particulièrement les fonds des *State Papers foreign* et des *Royal letters* qui nous intéressent ; à Moscou, les fonds des *Chartes anglaises*, *Livres anglais*, *Affaires anglaises*.

La correspondance entre les Stuart et les Romanov, beaucoup plus terne que la correspondance d'Élisabeth avec Ivan IV<sup>1</sup>, présente un grand intérêt au point de vue paléographique, surtout les lettres anglaises, conservées dans les *Chartes anglaises* à Moscou. Les missives d'Élisabeth y sont généralement d'un aspect extérieur très modeste, à peine ornées d'un petit cordon de couleur ou d'une étroite arabesque dorée ou unicolore ; par contre, les lettres des deux premiers Stuart sont presque toutes magnifiquement ornées d'une large bande de dessin, encadrant le texte de droite, d'en haut et de gauche ; les couleurs et l'or s'y sont admirablement conservés jusqu'à nos jours ; les différentes armes des rois y sont entremêlées de motifs purement décoratifs : paysages marins, fleurs, médaillons, etc. Quelquefois, le dessinateur appropriait sa décoration au sujet de la charte. C'est ainsi que nous apercevons dans une des lettres de Jacques I<sup>er</sup> le portrait du souverain, peint sur son trône avec sa couronne d'or et son grand manteau rouge orné d'hermine<sup>2</sup>. Une lettre de recommandation, donnée par le roi à un colonel qui veut entrer dans l'armée du tsar, est décorée de canons, d'étendards, d'épois et d'autres armes<sup>3</sup>. Une charte, envoyée au patriarche Philarète, est couronnée d'un médaillon bleu en forme de cœur, dans lequel deux mains se serrent amicalement. Les chartes de Jacques I<sup>er</sup> sont, en général, plus artistiques que celles de son successeur ; quelques-unes sont conservées à Moscou sous verre, comme des spécimens rares et vraiment merveilleux. Sous Charles I<sup>er</sup>, les ornements deviennent plus lourds, surchargés de blasons dorés et de fleurs multicolores ; mais ces chartes nous donnent des leçons utiles d'héraldique anglaise. Nous distinguons ici les trois lis de France, les trois léopards de la vieille Angleterre, le lion d'Écosse et la lyre d'Irlande ; à ces armes de la Grande-Bretagne se joignent les *badges*, blasons dynastiques des rois d'Angleterre : les deux roses, blanche et rouge, des Lan-

1. Sur cette première, voir Inna Lubimenko, *The Correspondence of Queen Elizabeth with the Russian Czars* (*Americ. Hist. Rev.*, 1924, avril ; communication faite au Congrès international d'histoire tenu à Londres en 1913).

2. *Chartes anglaises*, n° 33.

3. *Ibid.*, n° 66.

castre et des York, réunies en une seule fleur, *badge* des Tudor depuis Henri VII ; la modeste bardane, *badge* des Stuart. Parfois, les deux plantes s'entrecroisent en un seul motif ornemental.

Le dessinateur recevait pour son art un prix assez élevé ; on sait, par exemple, qu'entre 1660 et 1676 la cour payait de 10 à 12 ½ livres pour la décoration d'une lettre<sup>1</sup> ; mais elle était souvent en retard pour ce paiement<sup>2</sup> et, lorsqu'elle envoyait des lettres de recommandation au tsar, elle retenait les frais sur la bourse du recommandé<sup>3</sup>.

Les grandes crises politiques que les deux pays eurent à traverser au XVII<sup>e</sup> siècle séparent l'histoire de leurs relations réciproques en plusieurs périodes. Nous croyons pouvoir en distinguer quatre :

1<sup>o</sup> De 1606 à 1613, c'est l'époque des troubles en Russie, où l'Angleterre maintient à grand'peine sa situation et ses privilèges.

2<sup>o</sup> De 1613 à 1642, c'est le moment le plus normal dans l'histoire des relations, qui deviennent très fréquentes, régulières et amicales.

3<sup>o</sup> De 1642 à 1660 s'accuse la répercussion marquée des troubles révolutionnaires anglais sur les relations anglo-russes, qui deviennent moins fréquentes et où apparaissent des malentendus persistants.

4<sup>o</sup> De 1660 à 1688, c'est-à-dire de la restauration des Stuart à la seconde révolution anglaise, suivie de près par l'avènement de Pierre le Grand, les relations sont plus régulières, mais assez distantes et peu favorables pour les Anglais en Russie.

## I.

La première période des relations anglo-russes, de 1606 à 1613, est certainement celle dont il nous reste le moins de documents. Les grands troubles que traversa la Russie en sont la cause. A la mort du tsar Boris, son sceptre avait passé à son fils, qui ne régna que peu de jours, car, tout jeune et inexpérimenté, il ne sut combattre ni la haine jalouse qui s'était accumulée contre sa famille dans le milieu des nobles, ni

1. Voir *Calendar State Papers Domestic*, t. 1662-1663, p. 518, 15 octobre 1662 : « Warrant to Sir Edward Griffin, treasurer, to pay to Georges Tomlins 23 l. for embellishing two letters sent to the Emperor of Russia with the King's arms, ornaments, badges, gold letters, etc. » *Ibid.*, *Addenda*, anno 1660-1670, p. 464, sept. 1670 : « Warrant... to pay 20 l. to Gédéon Roger for writing, flourishing and embellishing 2 skins of vellum in gold with the King's arms, badges, etc. » Voir aussi *Ibid.*, t. 1676-1677, p. 340, 27 septembre 1676, ordre de payer au même Gédéon Roger 30 l. pour trois lettres.

2. Voir *Ibid.*, t. 1665-1666, p. 109 ; en 1665, Tomlins n'avait pas encore reçu l'argent pour les années 1662 et 1663.

3. L'agent hollandais Massa indique ce procédé comme étant une coutume très répandue.



l'imposteur qui, soutenu par les Polonais, réclamait le trône, sous le nom de Dimitri, fils du tsar Ivan le Terrible. Un Anglais, William Scott, qui se trouvait en Russie au moment de la mort de Boris, écrivit en Angleterre pour annoncer la grande nouvelle de la mort du tsar ; il adoptait la version, certainement fausse, d'après laquelle Boris se serait empoisonné<sup>1</sup>. Son fils, le jeune Feodor Borisowich, tomba assassiné peu après ; cependant il eut le temps de confirmer le privilège anglais. L'ambassadeur anglais Smith a publié un récit émouvant de ces tragiques journées<sup>2</sup>. La période des grands troubles — la *Smuta* — commençait.

Le faux Dimitri ne put pas se maintenir sur le trône et fut assassiné à son tour. La plupart des étrangers qui se trouvaient à Moscou, effrayés par les troubles, quittèrent la Russie ; mais la Compagnie anglaise s'y maintint jusqu'à la fin, luttant de pied ferme contre toutes les difficultés. L'organisation du commerce anglais en Russie, concédé comme monopole à une seule compagnie privilégiée, facilita certainement aux Anglais la tâche de soutenir leur situation dans les moments difficiles ; des agents experts et énergiques, tels que John Merrick, purent assumer la protection de tous leurs compatriotes et de leurs intérêts.

Les membres de la Compagnie tâchèrent de se tenir en dehors des luttes politiques, reconnaissant sans contestation chaque nouveau tsar et obtenant de lui la confirmation du privilège anglais. Il est à remarquer que dans une lettre, écrite de Russie en janvier 1606, John Merrick, en parlant du faux Dimitri, le nomme « le vrai noble prince, fils incontestable du vieil empereur Ivan Vasilievitch<sup>3</sup> ». Il loue hautement son grand amour pour le roi d'Angleterre, dont Dimitri recherche l'amitié avant celle de tous les autres princes, amour témoigné devant tous les nobles à Merrick pendant sa dernière visite au camp du tsar<sup>4</sup>. Se

1. Voir, au Public Record Office, le fonds des *State Papers. Russia*, II ; Endorsed : « To the noble Earl of Salisbury, William Scott to my Lord, concerning Russia. »

2. *Voyage and entertainment in Russia with the tragical ends of two emperors and one emperesse within one month*. London, 1609, 1 vol.

3. *State Papers. Russia*, I, fol. 192 et suiv. : « The great alteration that hath lately befallen to this Russian state at the death of the Emperor Burris and the comminge to the crownes of the right noble Prince Demetry Evanowich, the indubitable sonne to the ould Emperor Evan Vassiliwich and now the sole heire of all these great Kingdomes, I doubt not is already made knowne to your honor by Sir Thomas Smith, our Kinges Majesties late ambassador into this country... »

4. « ... As also at my comminge unto his Magesties presence in his roiall campe, where hee thrice reiterated to his nobles, how greatly hee desireth the love of our noble Kinge. »



posant volontiers en lettré, Dimitri se vanta même de connaître les œuvres littéraires du roi d'Angleterre, qu'il semblait sincèrement admirer<sup>1</sup>. Les marchands anglais, aux dires de Merrick, étaient choyés et comblés de faveurs, toutes leurs demandes étaient satisfaites. Dimitri s'était entouré d'une garde de 300 étrangers, parmi lesquels nous trouvons des Anglais et des Écossais<sup>2</sup>.

Après l'assassinat de Dimitri, sa place fut occupée par un des représentants de la famille noble des Chouisky, qui régna sous le nom de tsar Vasili. L'histoire de ce changement de règne a été écrite par deux Anglais, Russel<sup>3</sup> et Merrick<sup>4</sup>.

Ce dernier continuait à s'occuper des affaires de la Compagnie. Il félicita officiellement, de la part du roi d'Angleterre, le nouveau tsar de son avènement et obtint de lui un privilège, daté du 4 juillet 1606.

Mais Vasili Chouisky fut détrôné et emmené prisonnier en Pologne. Dès lors commença l'époque la plus terrible de la *Smuta*, où l'unité nationale et l'indépendance du pays semblaient devoir sombrer. De différents côtés surgirent des prétendants au trône vacant ; les principaux furent le prince polonais Vladislav, le second faux Dimitri et le prince suédois Charles-Philippe. Déchiré par la lutte des partis, le pays semblait, dès 1611, se dissoudre dans l'anarchie. Non seulement des bandes de Cosaques, de Polonais et de Suédois, bataillant pour les différents prétendants, dévastaient les campagnes et s'entre-tuaient dans les villes, mais encore des aventuriers internationaux projetaient de piller l'unique port de la Russie, Arkhangelsk ; du moins, l'Anglais Jacques Chav avait apporté la nouvelle que le capitaine français La-ville levait pour cet objet des volontaires en Hollande. Les Anglais proposaient d'envoyer un détachement de vingt officiers pour organiser la défense dans le Nord, si utile à leur commerce ; mais on refusa leur offre, les services des étrangers étant devenus fort suspects aux Russes. Ceux-ci n'avaient pas tort de se méfier, même des Anglais, dont l'atti-

1. « ... Telling unto his nobles that the world affordeth not so learned a Prince, as is our most renowned Kinge, saing also that himselfe hath seene an especiall learned booke set forth by his Majestie. »

2. Isaac Massa signale, par exemple, l'Écossais Pierre Paterson, *Histoire des guerres de la Moscovie*, p. 259.

3. *The reporte of a bloodie and terrible massacre in the city of Mosco*. Londres, 1607. Sir William Russel, trésorier de la marine anglaise, membre éminent de la Compagnie moscovite, visita à plusieurs reprises la Russie au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle ; voir *Cal. St. Pap. Dom.*, t. 1629-1631, p. 479, 9 janvier 1631.

4. *The Russian impostor, or the history of Moscovia under the usurpation of Boris and the imposture of Demetrius* ; en traduction française : *Relation curieuse de l'état présent de l'empire de Russie, histoire des révolutions de Moscovie*. Paris, 1679.

tude, fort loyale tant qu'il avait existé un gouvernement national russe, avait sensiblement changé depuis que les progrès des candidatures étrangères leur avaient fait craindre de perdre les avantages de leur privilège.

Lorsque Moscou fut occupée par les Polonais, les marchands anglais se retirèrent dans le Nord, se concentrant surtout à Vologda, et essayèrent de raviver leur commerce, en poussant à l'Est jusqu'en Sibérie. Mais les temps étaient durs et incertains, et le triomphe définitif des Polonais semblait fort probable. D'autre part, les Suédois avaient pris la ville de Novgorod, où ils commerçaient depuis longtemps, et dont une partie de la population soutenait la candidature du prince suédois. Cet exemple devait donner à penser aux Anglais, préoccupés de maintenir leur privilège en Russie contre ces nouveaux conquérants. En 1612, Merrick, qui restait à la tête de la colonie anglaise, élaborait, avec la collaboration de quelques éléments militaires<sup>1</sup>, le projet audacieux d'un protectorat ou même d'une souveraineté anglaise sur les provinces du Nord et la route de la Volga, c'est-à-dire la partie de la Russie qui intéressait le plus le commerce anglais<sup>2</sup>.

Nous ne pouvons ici nous arrêter longuement sur ce projet, que nous avons déjà analysé ailleurs<sup>3</sup>. Rappelons seulement qu'il contient des aperçus curieux sur la Russie, sa situation politique et ses ressources économiques. Il développe un plan d'accaparement pacifique, financé par les marchands anglais et fondé sur une entente avec la noblesse du Nord ; celle-ci, à ce que nous assure Merrick, aurait montré des sympathies pour l'entreprise anglaise.

Lorsqu'en 1914 j'ai, pour la première fois, donné l'analyse de ce projet, la possibilité d'une pareille entente entre les Anglais et certains éléments russes avait paru absolument invraisemblable aux historiens russes. Ils ont, à mon avis, longtemps exagéré les sentiments nationalistes de cette époque, sans tenir suffisamment compte d'un autre cou-

1. Certains documents montrent le rôle joué, dans ce projet, par un certain colonel Chamberlain, qui, s'étant enrôlé dans l'armée suédoise, avait été batailler en Russie dans le détachement de Horn pendant la *Smuta*.

2. « I draw this conclusion, that yf his Majestie may have an offer of the soverainty of that part of Moscovia which lyeth betweene the Archangell and the river Volga, with the tract along that river to the Caspian or Persian sea, or at least the commounds and protection of yt, with libertie and assurance of that trade, yt will be the happiest ouverture that ever was made to any King of this realme... » *State Papers. Russia*, II.

3. Tous les documents concernant ce projet, trouvé par nous dans les archives anglaises, ont été publiés et analysés dans un article intitulé : *A project for the acquisition of Russia by James I*, publ. dans *Engl. Hist. Review*, avril 1914.

rant de l'opinion. La dernière révolution, la désagrégation dont le pays fut menacé en 1918-1919, la descente des Anglais à Arkhangelsk et leur bonne entente avec une partie de la bourgeoisie rappellent curieusement certains côtés des relations anglo-russes de 1612, et montrent avec combien de prudence il faut juger les situations et les actes d'une époque révolutionnaire, où la recherche de la sécurité et du gain priment souvent tous les autres sentiments.

Merrick présenta à l'automne de 1612 son plan à Jacques I<sup>er</sup> et sut y intéresser le roi<sup>1</sup>, qui, au printemps suivant, envoya en Russie deux délégués, Merrick et Russel, en leur donnant pleins pouvoirs de traiter avec les autorités russes qui existeraient en ce moment. Les termes de ce document sont vagues, car, ignorant quel était le dernier état des choses en Russie, on craignait de préciser davantage, et l'on n'avait pas tort<sup>2</sup>.

Lorsque Merrick et Russel arrivèrent en Russie, ils apprirent qu'un tsar national venait enfin d'être élu — le premier Romanov. Mais cette élection n'avait certainement pas été aussi unanime que l'ont prétendu depuis les historiens monarchistes. Car les sympathies pour les candidats étrangers étaient très fortes dans certains milieux de la noblesse, et les étrangers qui se trouvaient en Russie ne considéraient pas du tout en 1613 le tsar Michel comme fermement établi sur le trône. Mais les Anglais jugèrent, non sans raison, que leur projet, qui avait eu pour but principal de parer au danger d'une candidature polonaise ou suédoise, était devenu maintenant superflu et même dangereux. Leur vieux loyalisme se réveilla et, se gardant de dévoiler leurs premières intentions, ils s'empressèrent, au contraire, d'apporter leurs félicitations au nouveau tsar et d'envoyer en Angleterre la nouvelle de son élection<sup>3</sup>, reconnaissant ainsi que la période des troubles était terminée.

En juin, Michel envoya en Angleterre ses ambassadeurs, Alexis Zugine et Alexis Vitovtov, pour notifier officiellement son avènement<sup>4</sup>. Ils apportaient un passeport pour le futur ambassadeur anglais, qu'on

1. Un document de l'époque dit que Jacques I<sup>er</sup> était plein de zèle pour le projet et croyait fermement à la possibilité de sa réalisation.

2. Rymer, *Foedera*, t. VII, II, p. 193, mai 1613 : « De communicando et tractando cum imperatore Russiae. »

3. Le 28 août 1613, Thomas Smith, se trouvant à Londres, mentionne dans une lettre qu'il vient d'être, par Merrick et Russel, qui doivent rentrer en Angleterre dans un mois ou six semaines, informé de l'élection du tsar Michel, ainsi que de son amitié pour l'Angleterre. *State Pap. Russia*, I, fol. 206.

4. *Affaires anglaises* dans le *Gosarchiv* de Moscou, n° 3, juin 1613.

attendait en Russie<sup>1</sup>, se plaignirent des dévastations que leur pays avait subies de la part des Polonais et des Suédois, et demandèrent à Jacques I<sup>er</sup> de soutenir le tsar contre ces ennemis. Les relations régulières étaient dès lors rétablies.

## II.

La seconde période, la plus amicale et la plus fructueuse du xvii<sup>e</sup> siècle, ressemble, sur certains points, à celle des relations entre Ivan IV et Élisabeth au xvi<sup>e</sup>. Elle s'en distingue par le caractère plus calme et plus régulier de la correspondance. Nous n'y rencontrons ni des projets aussi fantastiques que le traité secret proposé par le Terrible, à la recherche d'un asile en Angleterre pour le cas d'une émeute en Russie, ni la demande faite en son nom par ses ambassadeurs, presque à la veille de sa mort, pour obtenir la main de la princesse anglaise Marie Hastings<sup>2</sup>.

Le contre-coup de ces grandes entreprises, à savoir les colères terribles et les lettres blessantes, manque également. Mais la correspondance entre les deux cours, tout en ayant un caractère plus réservé et moins personnel, est devenue au xvii<sup>e</sup> siècle encore beaucoup plus fréquente qu'à l'époque précédente<sup>3</sup>, et l'on verra l'amitié renaissante ramener bientôt sur le tapis un projet d'alliance, élaboré dès 1567 par le tsar Ivan.

La première ambassade du nouveau tsar était chargée de demander au roi d'Angleterre d'accorder à la Russie un prêt de 50,000 à 100,000 roubles en argent, marchandises ou munitions de guerre, pour chasser tous ses ennemis. Le règlement définitif de ses relations avec les Suédois et les Polonais était pour le tsar, au début de son règne, le souci principal et formait, par conséquent, l'objet le plus important de ses relations avec l'étranger en général et de sa correspondance avec l'Angleterre en particulier. Le nombre de lettres échangées dans les premières années, de 1613 à 1617, est assez modeste — douze lettres pour cinq ans, dont six anglaises et six russes.

La demande, faite par l'intermédiaire de Zugine en Angleterre, ne resta pas sans résultat : en 1614, Jacques I<sup>er</sup> chargea John Merrick de servir d'intermédiaire entre la Russie et la Pologne pour la conclusion

1. *State Pap. Russia*, I : « Translation of a pass from the Emperor of Russia, june 1613. »

2. Voir, pour le détail, Inna Lubimenko, *The Correspondence of Queen Elizabeth with the Russian Czars*; *Engl. Hist. Review*, avril 1914.

3. De 1613 à 1642, nous avons pu identifier pour trente années 123 lettres ; en prenant une période de trente ans de l'époque précédente, par exemple celle de 1567 (moment où les relations se raniment) à 1596, nous n'arrivons qu'à un total de 72 lettres.



d' « une paix, par laquelle toutes les dissensions se termineraient en amitié et bonne intelligence<sup>1</sup> ». Débarqué en Russie<sup>2</sup>, Merrick travailla avec zèle pendant plus de deux ans pour arriver enfin à la conclusion de la paix russo-suédoise de Stolbovo<sup>3</sup>.

La situation de la Russie à cette époque était critique. Gustave-Adolphe, ayant pris Gdov, s'était retiré pour l'hiver, comptant assiéger Pskov dès le printemps. Il n'était cependant pas tout à fait hostile à la conclusion d'une paix avantageuse et s'en était ouvert à Jacques I<sup>er</sup>. L'énergique Merrick décida donc d'agir personnellement, poussant dans cette intention jusqu'à Narva, où il arriva le 2 juillet<sup>4</sup>; de son entrevue avec Gustave-Adolphe, il emporta l'impression que les pourparlers seraient difficiles à conduire, les exigences de la Suède étant déraisonnables<sup>5</sup>.

La concurrence commerciale que les Hollandais faisaient aux Anglais en Russie eut pour résultat que la Hollande envoya, à son tour, des intermédiaires pour la paix<sup>6</sup>; mais ceux-ci ne restèrent en Russie que quelques mois, ils partirent au commencement de 1616 pour la Suède et rentrèrent de là directement chez eux. Les rigueurs de l'hiver russe, les conditions difficiles de la vie dans le village de Dederino, près de la frontière, où s'engagèrent les premiers pourparlers, enfin la mauvaise tournure que ces pourparlers paraissaient prendre les rebutèrent vite<sup>7</sup>. Les Russes se plainquirent plus tard que les Hollandais eussent nettement montré des sympathies suédoises.

Les Anglais furent donc bientôt les seuls maîtres de la situation, et Merrick, bien qu'il souffrit terriblement de rhumatismes, resta quand même à son poste jusqu'à la fin. L'importance de son rôle ne peut être contestée. Dans la formule du serment, où « l'aide et la médiation du roi Jacques » sont mentionnées tout de suite après « la volonté de Dieu Tout-Puissant<sup>8</sup> », Merrick annonce qu'il est envoyé d'Angleterre, non

1. Rymer, *Foedera*, t. VII, II, p. 202-203, 18 juin 1614 : « De pace cum Rege Russiae continuanda et de pace inter dictum Regem et Regem Sueciae medicanda. »

2. *Gosarchiv* à Moscou, *Affaires anglaises*, 1614, n° 1, septembre-22 mars 1615.

3. Voir N.-P. Légrine, *La paix de Stolbovo* (en russe). Saint-Petersbourg, 1857.

4. Voir l'original d'une lettre envoyée par un des membres de la suite de Merrick, William Becher, du 23 juillet 1614, dans *State Pap. Russia*, II, fol. 214-215.

5. *Ibid.*, fol. 261 : « The request of the Russia ambassador unto the Kings Majestie. »

6. *Coll. de la Soc. imp. histor. russe*, t. 24, et *Coll. de la Soc. des amateurs des antiqu. de Novgorod*, *Papiers d'Arseniev*, V et VI.

7. Voir les lettres du Hollandais Isaac Massa dans le *Messenger d'Europe* (russe), 1668, janvier et août, et *Histoire des guerres de la Moscovie*, Bruxelles, 1666, t. II, préface. Voir aussi une lettre du tsar aux Hollandais, *Coll. de la Soc. hist. russe*, t. 24, p. 520-523.

8. *Coll. de la Soc. hist.*, t. 24, p. 131.

seulement selon la volonté du tsar, mais aussi selon la demande du roi de Suède<sup>1</sup>. Le délégué suédois Delagardi déclara à plusieurs reprises que « la paix était dans les mains de Merrick<sup>2</sup>. » Celui-ci recevait dans sa maison la visite des Suédois et même des Hollandais<sup>3</sup>; les Russes venaient le chercher avec une brillante escorte<sup>4</sup>.

La conférence s'ouvrit par un discours de lui, prononcé en anglais, que les interprètes traduisirent en russe et en allemand<sup>5</sup>. Lorsque le froid empêcha de siéger dans les tentes, les pourparlers furent transférés dans la maison qu'il habitait. Les serments et les actes de l'armistice furent remis entre ses mains<sup>6</sup>, de même les 20,000 roubles que les Russes s'engagèrent à payer aux Suédois après la paix conclue. Pendant les longs mois que durèrent les pourparlers, il écrivit plusieurs fois à Gustave-Adolphe<sup>7</sup> et au tsar<sup>8</sup> et envoya des rapports à la cour d'Angleterre<sup>9</sup>.

Grâce à l'énergie de son délégué, Jacques I<sup>er</sup> s'intéressa de plus en plus aux négociations. En automne 1615, le tsar s'était plaint de l'insuccès des premiers pourparlers et du dessein de Gustave-Adolphe d'assiéger Pskov, et avait supplié le roi d'intercéder personnellement en faveur de la Russie ou de lui prêter son aide militaire<sup>10</sup>. Dans sa réponse, Jacques I<sup>er</sup> annonçait qu'il avait écrit à Gustave-Adolphe, le conjurant de montrer plus de bonne volonté; il promettait de permettre aux Anglais de servir dans l'armée du tsar<sup>11</sup> et de leur défendre de s'en-

1. *Coll. de la Soc. hist.*, t. 24, p. 358-359.

2. *Ibid.*, p. 276.

3. *Ibid.*, p. 79-80 et p. 164.

4. *Ibid.*, p. 166.

5. *Ibid.*, p. 210.

6. *Ibid.*, p. 55, et *Messenger d'Europe*, 1868, août, p. 780.

7. Lettres à Gustave-Adolphe du 8 février 1616, de Dederino, et du 20 avril, 7 mai et 2 juin, de Moscou; Br. Mus., 35125; voir aussi Légine, *op. cit.*, pièces justificatives, neuf lettres de Merrick au roi de Suède.

8. Légine, n° 38, réponse du tsar à Merrick.

9. *State Papers. Russia*, II, fol. 224, lettre du 10 août 1616 au secrétaire Winwood, original avec sceau. Voir aussi la lettre de Jacques I<sup>er</sup> au tsar Michel, du 30 septembre 1616 : « Sir John Merrick knight, our ambassador resident with your Maiestie, haveing by a gentleman of his traine (expresly sent hether to that purpose) advertised Vs at large of what hath passed in his negotiation there, namely touching the treatie of peace between your Ma<sup>tie</sup> and our good brother the King of Sweden... » *Chartes anglaises*, à Moscou, n° 24.

10. Bantich-Kamensky, *Aperçu des relations extérieures de la Russie* (en russe), t. I, à la date du 18 août.

11. *Ibid.* : « ... But if (which God forbid) the intended peace shal not succeed, and that your Ma<sup>tie</sup>, after a constant employeng of your best endeavour, shalbe forced to reenter into the warre, Wee are well pleased, in such case, that our subiects of either or all our Kingdomes shal



gager en Suède<sup>1</sup>, comme ils l'avaient fait un an auparavant<sup>2</sup>. Plus tard, lorsque les plus grandes difficultés furent aplanies, le roi d'Angleterre en félicita chaleureusement le tsar.

La paix fut enfin conclue en février 1617 et, quoiqu'elle fit définitivement perdre à la Russie les approches de la mer Baltique, le pays, fatigué et découragé par les terribles épreuves de la *Smuta*, fut, malgré tout, heureux de s'être entendu avec l'un de ses ennemis pour avoir les mains libres pour la lutte avec l'autre, la Pologne. La capitale russe reçut Merrick avec reconnaissance et joie ; il y entra accompagné d'une escorte d'honneur de 3,000 hommes, fut reçu en audience solennelle le 8 juin au palais, dîna chez le tsar à une table placée en face de la sienne, prit part à la chasse du souverain et fut reconduit le soir en grande pompe<sup>3</sup>. Il reçut aussi de riches cadeaux, parmi lesquels le portrait du tsar sur une chaîne en or, pour le porter à son cou, ce qui était considéré comme un grand honneur.

Mais les Anglais s'attendaient à obtenir, comme récompense de l'effort de Merrick, quelque chose de plus substantiel, un nouveau privilège autorisant leur commerce avec la Perse, qui les avait si bien enrichis au temps d'Élisabeth. Cet espoir ne se réalisa point. La Russie refusa aussi de faire ratifier la paix de Stolbovo par le roi d'Angleterre, comme l'avait proposé Gustave-Adolphe. Merrick n'insista pas et repartit au mois d'août<sup>4</sup>, accompagné de deux ambassadeurs russes, Volinsky et Pozdeev, qui devaient remercier personnellement le roi Jacques de son intervention en faveur de la Russie<sup>5</sup>.

Ils arrivèrent à Londres le 5 novembre avec de riches cadeaux : zibelines, faucons blancs, etc.<sup>6</sup>, et furent reçus le 9 au palais<sup>7</sup>. Si la Russie était libre désormais de tourner toutes ses forces contre la Pologne, elle restait fort affaiblie, et l'aide du dehors lui semblait indispensable. C'était donc surtout de l'argent, mais aussi des officiers et des muni-

in competent numbers, with our free leave, serve your Ma<sup>tie</sup> in those warrs, upon such reasonable termes as shalbe agreed on between your Ma<sup>tie</sup> and them. »

1. « ... And in the meantime whilst the afforesaid treaties shalbe in handling, Wee have prohibited any more such levies to be made as the King of Swedens Ministers did here make this summer past. » *Chartes anglaises*, n° 24.

2. *State Pap. Russia*, II, fol. 214.

3. Massa, *Hist. des guerres de la Moscovie*, t. II, introduction, p. cvii.

4. *Affaires anglaises*, n° 4, 1617, avril-novembre.

5. Voir l'original russe de la lettre de créance des ambassadeurs dans *Nero*, B XI, fol. 320.

6. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1611-1618, an. 1617, p. 494-495. Les cadeaux étaient évalués à 10,000 livres.

7. *Ibid.*, p. 497.

tions qu'elle devrait dorénavant chercher à l'étranger<sup>1</sup>. Volinsky et Pozdeev avaient été chargés de demander à l'Angleterre de 40 à 100,000 roubles; cette fois, grâce aux efforts des marchands de la Muscovy Company, qui s'entendit avec la Compagnie des Indes orientales et lui abandonna une partie de ses profits futurs<sup>2</sup>, l'argent fut trouvé<sup>3</sup>. Mais l'aide de l'Angleterre était subordonnée à certaines conditions posées à la Russie : 1° laisser les Anglais passer par la Volga en Perse; 2° leur abandonner le commerce du chanvre, du lin et des cordages; 3° refuser aux Hollandais les privilèges accordés aux Anglais; 4° demander sécurité suffisante pour le paiement de la dette<sup>4</sup>.

Les Russes semblent avoir accepté ces conditions, et Jacques I<sup>er</sup> promit d'intercéder auprès du Danemark et de la Suède pour obtenir d'eux une aide égale à celle de l'Angleterre.

En septembre 1617, un courrier apporta au tsar une lettre du roi, le félicitant de la conclusion de la paix<sup>5</sup>; il fut renvoyé avec instruction à Volinsky et Pozdeev de hâter leur retour. En rentrant, ils amenèrent un ambassadeur officiel anglais, Sir Dudley Digges<sup>6</sup>, dont le sauf-conduit avait été signé par le tsar le 31 mai 1618. Dans ce document, le programme des futurs pourparlers est déjà tracé<sup>7</sup>, avec trois points concernant : 1° l'emprunt en Angleterre; 2° les affaires commerciales de la Compagnie; 3° un projet d'alliance perpétuelle anglo-russe.

Pour l'emprunt, il est incontestable qu'une somme de 200,000 livres, correspondant au maximum des 100,000 roubles demandés<sup>8</sup>, avait été

1. Après l'Angleterre, Volinsky et Pozdeev devaient visiter la Hollande et le Danemark. Pour le Danemark, voir Tcherbatchev, *Actes russes*, n° 104, 1617. Les Hollandais envoyèrent des munitions, voir Massa, *Messenger d'Europe*, 1868, août, p. 805.

2. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1611-1618, p. 532 : « The East India Company helps the Muscovy Company with the loan to the Emperor of Russia, on condition of sharing their profits for 8 years. »

3. Voir l'*Aperçu* de Bantich-Kamensky à la date du 23 mars 1618.

4. *Copies de Hamel* à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, t. 33, n° 3440, et Alexandrenko, *La part prise par le Conseil Secret dans les relations anglo-russes* (en russe), *Journ. du min. de l'Instruction publique*, 1882, novembre.

5. *State Papers Russia*, II, fol. 91, copie sans date.

6. Fils et petit-fils de savants mathématiciens, il était né en 1583 et avait, par conséquent, trente-cinq ans. Il avait fait des études de droit et avait déjà reçu le titre de « knight », que les Russes traduisaient par « prince ».

7. *Affaires anglaises*, 1617, n° 5.

8. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1611-1618, p. 533, 6 avril 1618, et *Ashmol.*, 824, XVI. Nous trouvons dans les *Foedera*, t. VII, III, p. 172-173, le document intitulé : « De concessione Dudley Digges militi », donnant à ce dernier plein pouvoir de traiter avec le tsar; mais ce document est daté, par erreur, de 1620.

confiée à Digges à son départ. Un document du 2 juillet 1618 annonça son arrivée à Arkhangelsk<sup>1</sup>.

Presque simultanément, débarquait en Russie l'agent hollandais Isaac Massa, qui apportait en cadeau au tsar des munitions de guerre, évaluées par les Russes à 40,000 gouldens, quoiqu'elles n'eussent coûté en Hollande<sup>2</sup> que la moitié de ce prix<sup>3</sup>.

A ce moment se produisit un fait curieux : au lieu de continuer son voyage jusqu'à Moscou et de s'y acquitter de sa mission, Sir Dudley Digges, après être resté quatre jours dans le Nord, à Kolmogory, rebroussa chemin et rentra précipitamment en Angleterre, rapportant les quatre cinquièmes de la somme qui lui avait été confiée et laissant le reste, 20,000 roubles à peu près, dans les mains de son neveu, qui l'avait accompagné en Russie. La raison de cette volte-face subite reste inexplicquée ; quelques historiens ont prétendu que la nouvelle du siège de Moscou par les Polonais avait effrayé l'ambassadeur<sup>4</sup>. Quelle qu'en fût la cause, son départ était certainement une fuite scandaleuse, car jamais pareille chose ne s'était encore produite en Russie, où un ambassadeur étranger était toujours entouré et gardé presque comme un prisonnier d'honneur.

Les Polonais avaient-ils réellement provoqué cette conduite bizarre ? On peut en douter, car Digges n'avait vraiment aucun besoin d'aller se jeter dans leur camp ; il pouvait tranquillement attendre que le tsar lui eût fixé un endroit de réception sûr : la Russie était assez vaste pour cela. Son départ ne doit-il pas plutôt être attribué à l'arrivée des Hollandais ? On sait que l'argent avait été donné par les marchands anglais et que ceux-ci avaient compris parmi les conditions de l'emprunt l'exclusion des Hollandais du privilège commercial. Or, comme ces derniers arrivaient aussi en donateurs, l'espoir de les évincer devenait vain. Se voyant étroitement gardé, Digges a pu craindre que l'argent anglais, une fois arrivé avec lui à Moscou, ne pût plus en aucun cas repasser l'Océan et restât aux mains des Russes, sans qu'une garantie suffisante fût donnée pour réaliser cette clause des conditions<sup>5</sup>.

La fuite de Digges provoqua une grande stupeur et fut considérée

1. *Affaires anglaises*, 1618, n° 2, 2 juillet.

2. *Messenger d'Europe*, 1868, août, p. 814.

3. Hamel, *Les anglais en Russie* (en russe), 1865, p. 240 ; Fechner, *Chronik der evangelischen Gemeinden in Moskau*, t. I, p. 190.

4. Merrick avait déjà demandé aux Hollandais, à leur arrivée, s'ils apportaient au tsar un prêt d'argent ; *Coll. de la Soc. hist. russe*, t. 24, p. 87.

5. Ils ne furent reçus qu'en janvier. *Affaires anglaises*, 1618, n° 2, et 1619, n° 1.

comme un vrai scandale et une grave offense ; sa suite russe, dont il avait su déjouer la vigilance, fut punie et les Hollandais furent accueillis à bras ouverts, tandis que les Anglais qui restaient durent attendre pendant de longs mois d'être reçus<sup>1</sup>. Ils finirent tout de même par l'être, et le peu d'argent qui leur restait fut accepté, parce que les Hollandais refusaient d'en donner ; après quoi ils purent repartir.

Pour s'excuser, Jacques I<sup>er</sup> s'empessa d'envoyer en Russie la nouvelle que Digges<sup>2</sup>, disgracié, avait été éloigné de la cour à la merci du roi, mais cette punition ne semble pas avoir duré<sup>3</sup>. Les Stuart devaient bientôt s'habituer à être mal obéis de leurs agents.

En 1619, le tsar envoya une lettre de remerciement<sup>4</sup> au roi pour la petite somme reçue, qui fut bientôt rendue<sup>4</sup>.

En 1620, un nouvel essai d'obtenir un prêt de l'Angleterre échoua, parce que les Anglais demandaient obstinément le libre passage en Perse, que les commerçants russes ne voulaient pas leur concéder. Les intérêts des membres de la Compagnie et des marchands du pays étaient plus difficiles à concilier que les intentions des souverains ; mais ces derniers ne décidaient plus seuls, même en Russie.

Les années 1617 et 1618 avaient vu un assez fort resserrement des relations, qui se manifeste dans le grand nombre de lettres échangées : neuf pour ces deux années. Après deux autres années d'accalmie dans la correspondance, un nouvel essor très sensible se manifeste en 1620, la Russie seule ayant envoyé en cette année huit lettres. Elle cherchait à réaliser un nouvel emprunt ; mais ce n'était pas le seul but des relations, ni le sujet unique de la correspondance. Le projet d'une alliance plus étroite entre les deux pays avait été mis en avant, et il passa bientôt au premier plan.

### III.

Dès l'époque de la médiation anglaise entre la Russie et la Suède, le tsar avait fait quelques ouvertures sur ce sujet. Les ambassadeurs russes, envoyés pour négocier l'emprunt après la paix de Stolbovo, reçurent en même temps la mission délicate de proposer la conclusion

1. « ... Notwithstanding the reasons which he gave for his excuse, the King took this contempt of his retorne so distestfully that (albee the friends he could make), he was presently commanded from the courte and remaineth in this Majesties displeasure. »

2. En 1620, il est envoyé pour négocier en Hollande et plus tard en Irlande. Il joua un rôle politique important sous Charles I<sup>er</sup>.

3. Voir chez Bantich-Kamensky, *op. cit.*

4. *Royal Letters*, 49, et *State Pap. Russia*, I, fol. 111.



d'une alliance offensive entre la Russie et l'Angleterre. Ainsi renaissait un vieux projet d'Ivan le Terrible, élaboré cinquante ans plus tôt<sup>1</sup>, qui visait surtout le grand ennemi de la Russie, la Pologne. Elisabeth ne s'y était pas prêtée; Jacques I<sup>er</sup> hésitait, malgré les tentatives faites par les marchands pour peser sur sa décision<sup>2</sup>, et les pourparlers traînaient.

L'aventure de Digges envenima la situation; il est même étonnant qu'elle n'ait pas provoqué une vraie rupture. John Merrick apporta en Russie une lettre, datée du 24 juin 1620, dans laquelle Jacques félicitait le tsar du retour de son père, le patriarche Philarète, retenu prisonnier en Pologne<sup>3</sup>. Philarète partagea dorénavant le pouvoir avec son fils, et la correspondance de la cour anglaise avec le tsar fut dès lors doublée d'une autre avec le patriarche. Celui-ci semble avoir été d'abord favorable aux Anglais.

Questionné à Moscou sur les chances d'aboutir à une alliance, Merrick ne s'engagea pas, mais proposa en Angleterre l'envoi d'une nouvelle ambassade russe, chargée de pouvoirs suffisants pour continuer les négociations. Isaac Pogogev et Oulian Vlasiev partirent ainsi au commencement de l'été de 1621<sup>4</sup>. Dans une des lettres qu'ils apportaient, le tsar se plaignait de ne pas avoir reçu de Merrick une réponse définitive à son désir nettement exprimé de conclure une « alliance éternelle »; il demandait donc qu'on lui fit savoir si, oui ou non, le roi voulait être son allié contre n'importe quel ennemi; le tsar, de son côté, désirait fermement que l'amitié et l'amour qui l'unissaient à son « très cher frère » s'affermissent de jour en jour.

1. Ces projets ont été analysés en détail par nous dans une communication, faite au Congrès international des sciences historiques de Bruxelles en 1913, intitulée *Projets d'alliance anglo-russe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*; elle a été publiée dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 38<sup>e</sup> année, n° 1, p. 61-74.

2. *State Pap. Russia*, II, fol. 253, 28 march 1618: « Memoriall delivered by Sir John Merrick of such pointes as the merchants humbly desire their Lordships to speake with the Moscovite ambassador upon. » Le 23 mars, ils envoyaient au Privy Council une pétition, demandant d'accélérer les pourparlers. *State Pap. Russia*, II, fol. 245, traduction.

3. *Chartes anglaises*, n° 28.

4. Une lettre du tsar, du 5 mai 1621, remerciait Jacques I<sup>er</sup> de ses félicitations au sujet de l'arrivée du patriarche et de la paix conclue avec la Pologne; *Royal Letters Russia*, 49, fol. 387; voir à la même date une lettre du patriarche, *Ibid.*; une lettre du 17 mai 1621 adressait des compliments au patriarche rentré, *Ibid.*; une lettre du 17 mai remerciait le roi de l'envoi d'une ambassade; *State Pap. Russia*, I, fol. 95, traduction. La lettre annonçant l'envoi de Pogogev et de Vlasiev est datée du 17 juin 1621, *Ibid.*, fol. 111. Sur leur ambassade, voir à Moscou, *Affaires anglaises*, 1621, n° 2, 17 juin-8 septembre 1622. De cette même date (17 juin), nous avons encore une lettre du tsar, demandant le renvoi de quatre Russes qui avaient été envoyés en Angleterre pour y faire leurs études, *Ibid.*, fol. 103, et une lettre du patriarche, complimentant le roi, *Ibid.*, fol. 107.

Merrick revint en Russie avec les ambassadeurs, mais sans apporter de réponse définitive<sup>1</sup>. Le 1<sup>er</sup> novembre 1623 seulement, arriva enfin à Moscou un messenger de Jacques I<sup>er</sup>, Christopher Cocks, annonçant qu'il apportait avec lui le traité d'alliance dûment signé par le roi<sup>2</sup>. La joie fut grande, mais elle ne dura pas, car, dix jours après, Cocks, interrogé à la cour, se rétracta, prétendant qu'on l'avait mal compris et qu'il devait d'abord s'informer des idées du tsar.

On n'a jamais pu savoir au juste la raison de cette nouvelle volte-face, qui rappelle sur certains points celle de Digges. Il est certain que la première déclaration de Cocks avait été conforme à la vérité ; le texte de l'alliance a été officiellement publié en Angleterre dans les *Foedera*, dûment signé par Jacques I<sup>er</sup>, donné sous son sceau le 16 juin 1623, c'est-à-dire plus de quatre mois avant l'arrivée de Cocks à Moscou<sup>3</sup>. Le tsar avait, de son côté, signé et confirmé le traité<sup>4</sup>. Du reste, l'envoi de cet acte par un simple messenger ne se comprend que si les négociations étaient considérées déjà comme terminées.

Comment, dans ces conditions, Cocks eut-il l'audace d'enfreindre les ordres formels de son gouvernement et de ne pas remettre le texte du traité au tsar ? Nous avons déjà vu cinq ans auparavant Sir Dudley Digges rentrer sans s'être acquitté de sa mission. Dans les deux cas, la cause essentielle n'était-elle pas la même, à savoir le peu d'autorité qu'avaient les Stuart sur leurs agents ? Cocks resta encore de longs mois en Russie, mais ne remit pas le traité. Il est certain que du temps d'Élisabeth des faits de ce genre n'auraient pu se produire ; ses ambassadeurs étaient des gens autrement éminents et compétents que ceux des Stuart ;

1. La lettre au tsar exprimait le désir d'établir entre les deux pays des relations plus étroites par simple correspondance, sans envoi d'ambassadeurs de part et d'autre ; *Chartes anglaises*, n° 30, 1<sup>er</sup> juin 1622. La lettre au patriarche contenait une déclaration d'amitié ; *Ibid.*, n° 32, 11 juin 1622.

2. *Affaires anglaises*, 1623, n° 1, novembre.

3. Rymer, *Foedera*, t. VII, iv, p. 71-73 : « Articles of a perpetuall league of amity and alliance, entercourse and commerce accorded and agreed upon betweene the most high and mighty prince James... and the greate Lord Emperour and great Duke Michall Pheodoro-with... » Aux archives de Moscou, voir une traduction russe dans le fonds des *Traitéz anglais*, n° 8. Nous avons aussi trouvé au Public Record Office, dans le *State Pap. Russia*, II, une lettre de Cocks du 14 août 1624 où il dit : « Idoe ingenuously confesse to your Lordship, that to avoide the length of tyme the league was committed unto me, but because it was of no value nor force untill the Emperour had consented to the articles and agreed to give the like confirmation, I did not discover it. » Ce dernier argument est détestable ; l'Empereur avait déjà consenti et confirmé les articles, ce qui résulte clairement du texte des *Foedera* : « In like manner his renowned Majesty of all Russia hath given an instrument or contract of the same tenor and sealed it with the great seale of his kingdomes. »

4. Voir la note précédente.



ils exécutaient à la lettre leurs instructions et ne faisaient pas passer leurs intérêts ou leurs considérations personnelles avant les ordres de leur souverain.

Le traité apporté par Cocks était sur tous les points principaux identique au projet élaboré par le tsar Ivan et corrigé par Élisabeth un demi-siècle auparavant. « L'alliance perpétuelle » était conclue au nom des souverains et de leurs héritiers ; chacun des contractants s'engageait à ne pas aider les ennemis de l'autre et à agir, au contraire, sur eux en faveur de son allié. En cas de guerre, l'aide consisterait dans la permission, donnée à l'allié, de louer des soldats et d'acheter des munitions, et dans la défense à son ennemi d'en faire autant. Les autres points concernaient les relations commerciales.

En juin 1624, le tsar, ayant définitivement perdu tout espoir d'arracher une réponse favorable à Cocks, écrivit à Jacques I<sup>er</sup>, en lui demandant si, oui ou non, l'alliance avait été signée et envoyée<sup>1</sup>. La mort du roi l'empêcha de recevoir une réponse. La première lettre de Charles I<sup>er</sup> au tsar est datée du 1<sup>er</sup> juillet 1625<sup>2</sup>. Michel répondit le 9 juillet suivant<sup>3</sup>.

Le projet d'alliance ne fut plus mentionné ni d'un côté ni de l'autre ; il ne donna donc aucun résultat définitif. S'il avait été fondé sur des intérêts politiques réciproques, il ne serait pas si facilement tombé dans le néant. La pauvreté de la nouvelle dynastie russe et la situation difficile où elle se trouvait à l'extérieur, d'une part, l'affaiblissement de la royauté anglaise, de l'autre, avaient poussé les deux contractants à s'appuyer l'un sur l'autre, mais ils devaient nécessairement finir par se rendre compte que leurs intérêts étaient plutôt contraires et que leur entente ne pourrait être durable. L'Angleterre n'avait aucune raison d'entrer dans une alliance contre la Suède et la Pologne ; la Russie, repoussée de la Baltique, ne pouvait à cette époque profiter de la seule vraie force de l'Angleterre, sa flotte.

Il est cependant curieux de constater que le premier traité d'alliance anglo-russe ait été signé dès 1623, après soixante-dix ans de relations commerciales continues.

L'un des principaux avantages que les Russes avaient compté obte-

1. *Royal Letters*, 49, original avec le sceau bien conservé ; deux traductions dans *State Papers. Russia*, II.

2. Envoyée avec Fabian Smith ; *Chartes anglaises*, n° 36.

3. *Royal Letters*, 49, 9 juillet 1626. La première lettre de Charles à Philarète date de février 1627, *Chartes anglaises*, n° 38 ; la première missive du patriarche au roi est datée du 13 février de la même année, *Royal Letters*, 49.

nir du traité avait été, sans aucun doute, l'autorisation de louer des soldats et d'acheter des munitions de guerre chez leur allié, et, malgré l'échec définitif des négociations, ils utilisèrent quand même à plusieurs reprises les ressources militaires de l'Angleterre. Au xvi<sup>e</sup> siècle déjà, des officiers étrangers étaient venus servir en Russie, et, vers la fin du siècle, le nombre de ces mercenaires était monté à plusieurs milliers ; mais, à l'époque des troubles, il n'en restait que quelques centaines.

La situation de la Russie au commencement du règne de la nouvelle dynastie exigeait impérieusement d'avoir recours à leur aide. En 1615, Jacques I<sup>er</sup> recommandait déjà au tsar le colonel Arthur Aston<sup>1</sup>, qui servit dans l'armée russe avec son fils pendant plusieurs années et fut ensuite autorisé, grâce à la protection du roi d'Angleterre<sup>2</sup>, à revenir dans son pays, de quoi il profita pour entrer en relations avec l'ennemi de la Russie, le roi de Pologne. Le tsar, informé de cette perfidie, porta, par l'intermédiaire de son ambassadeur Pogogev, plainte au Parlement anglais, qui décréta l'arrestation d'Aston ; il fut d'ailleurs relâché peu après, avec défense, pour lui et pour son fils, de servir en Pologne<sup>3</sup>.

Arrivé en Russie, Aston avait déclaré que beaucoup d'Anglais et d'Écossais témoignaient le désir de servir le tsar<sup>4</sup>. Cependant, du temps de Jacques I<sup>er</sup>, on trouve dans les documents peu de mentions de militaires anglais partant pour la Russie ; ce n'est que sous Charles I<sup>er</sup> que ces mentions deviennent vraiment fréquentes. Le 1<sup>er</sup> juillet 1625, Charles avait annoncé au tsar son avènement au trône<sup>5</sup> ; dans une lettre au patriarche, il assurait qu'il ne trouvait pas dans la politique du bienheureux règne de son père d'acte « plus plein de consolation et plus digne d'imitation » que son alliance avec le tsar<sup>6</sup>. Le mot « alliance » ici veut simplement dire « amitié ». Il remerciait le tsar du dernier pri-

1. *Chartes anglaises*, n° 22, 30 avril 1615. En 1612, Aston avait été parmi les militaires qui avaient voulu débarquer à Arkhangelsk, mais ne furent pas reçus par les Russes.

2. *Chartes anglaises*, n° 25, 22 décembre 1617. Voir aussi *Affaires anglaises*, 1618, n° 1, 24 avril-7 août. La pétition d'Aston se trouve *Ibid.*, 1618, n° 3, 24 septembre.

3. *Chartes anglaises*, n° 31, 7 juin 1622.

4. *Affaires anglaises*, 1615, n° 1. Voir aussi Légine, *op. cit.*, pièces justificatives, n° 6.

5. *Chartes anglaises*, n° 36 ; *State Papers. Russia*, II, fol. 119, traduction. Fabian Smith et Jeanne Kolpe avaient apporté cette lettre ; *Affaires anglaises*, 1625, n° 1, 2 septembre-11 juin 1626.

6. « Most excellent great Lorde, most deare Cosen and Frende. When wee turne our eyes to the happie raigne of our deare father Kinge James of ever blessed memorie, wee find no forraigne acte fuller of consolation, and more worthy Our imitation, then the princely allyance mainteined in the Royall persons of Our said deare father and Our good brother, the great Lord, Emperour and greate Duke, Michall Feodorowich... » ; *Chartes anglaises*, n° 38, 1<sup>er</sup> février 1626.

vilège octroyé aux marchands anglais, ainsi que de la protection que le souverain leur accordait. Dès l'année suivante, le nombre de lettres échangées s'accroît de plus en plus, pour atteindre son maximum pendant les années 1630-1632, où, en trois ans, furent échangées quarante lettres de part et d'autre<sup>1</sup>. Le ton reste extrêmement amical, plein d'assurances d'exceptionnelle affection<sup>2</sup>. Il est encore intéressant d'observer que, pendant le règne de Charles I<sup>er</sup>, la cour anglaise fut beaucoup plus prodigue dans sa correspondance que la cour russe; contre cinquante-neuf lettres de Charles, nous n'en avons trouvé que trente-quatre émanées du tsar et du patriarche. Les lettres étaient maintenant généralement expédiées par des messagers<sup>3</sup>, l'envoi d'ambassades de part et d'autre étant devenu de plus en plus rare.

Le sujet principal de la correspondance de 1630-1632 était l'aide militaire que l'Angleterre fournirait à la Russie sous forme d'officiers et de soldats loués en Angleterre ou d'armements achetés dans le pays. C'était précisément l'époque où la réorganisation de l'armée russe sur le modèle européen était devenue un des principaux soucis du gouvernement. Dès le 29 novembre 1630, le tsar avait demandé l'autorisation d'acheter en Angleterre 2,000 bons mousquets et d'autres armements<sup>4</sup>. En décembre, il s'adressait de nouveau au roi, en lui demandant de défendre à ses sujets de servir dans l'armée polonaise<sup>5</sup>; la Pologne était toujours le grand ennemi.

En cette même année arriva d'Angleterre tout un groupe d'officiers, colonels, capitaines et simples sergents, certains avec toute leur famille.

Le plus distingué d'entre eux était le colonel Alexandre Lesly<sup>6</sup>; il

1. Les chiffres que nous avons pu établir pour ces années sont les suivants : 1626, deux lettres; 1627, cinq; 1628, sept; 1629, cinq; 1630, douze; 1631, seize; 1632, onze.

2. Par exemple, dans une lettre du 1<sup>er</sup> février 1627 (*Chartes anglaises*, n° 37) : « Wee doe well understand... how acceptable our letters of princely congratulation were to your Majestie our dearest brother, what singuler content your Majestie tooke in our peaceable entrance and happie succession unto the crownes and kingdoms of our late deare father King James of ever blessed memorie, and what royall affection you beare to the conservation of that princely league and mutuall frendshippe, so happily continued betweene our said deare father and your Majestie our good brother... »

3. Vasily Esipov est envoyé en 1628 de Russie; Richard Swift en 1629 d'Angleterre; voir *Chartes anglaises*, n° 42.

4. *Royal Letters*, 49. La réponse du 20 mai 1631 dans *Chartes anglaises*, n° 58; voir aussi la lettre de Charles au patriarche, *Ibid.*, n° 59.

5. *Royal Letters*, 49.

6. La famille Lesly s'était établie en Écosse au x<sup>ie</sup> siècle. Lord Lesly y avait reçu des terres du roi David Bruce. Notre Alexandre Lesly avait servi dans l'armée polonaise et avait été fait prisonnier par les Russes en 1618 au siège de Smolensk; échangé contre des prisonniers

avait déjà fait une assez brillante carrière militaire dans les armées polonaise et suédoise. Arrivé à la frontière russe avec une recommandation de Gustave-Adolphe<sup>1</sup>, il envoya de là une lettre à Dimitri Pozarsky, boyard de Novgorod, lui annonçant son désir d'entrer au service du tsar<sup>2</sup>, qui semble s'être préalablement entendu avec le roi de Suède pour l'envoi de Lesly avec d'autres militaires<sup>3</sup>. Peu de temps après, arriva la femme du colonel avec un fils de deux ans ; en route (à Ladoga), elle mit au monde un second fils, qui ne fut baptisé qu'à Moscou<sup>4</sup>. Son père, qui était aussi militaire, vint en Russie avec Lesly et vingt-huit autres officiers pour servir le tsar<sup>5</sup>. Lesly était accompagné de serviteurs personnels<sup>6</sup>, et sa femme arriva en compagnie de soixante-deux autres étrangers<sup>7</sup>.

Il semble que la chancellerie russe se soit trouvée prise au dépourvu pour satisfaire au besoin de toute cette nouvelle petite colonie ; Lesly dut envoyer à plusieurs reprises des pétitions au tsar et au patriarche, se plaignant de retards dans le payement de ce qui leur était promis et dû<sup>8</sup>.

Le 24 octobre eut lieu la présentation des nouveaux officiers au palais ; ils furent reçus par le tsar, tout habillé d'or, qui leur demanda des nouvelles de leur santé et tendit à chacun sa main pour le baiser traditionnel. Ils reçurent aussi de riches présents : vaisselle d'argent, velours, soieries, draps anglais et zibelines, en outre trente-trois roubles et un beau cheval pour chacun<sup>9</sup>. Les gages qui leur furent accordés variaient, selon leur grade, de 45 à 400 livres par an<sup>10</sup>. Mais ils recevaient, en outre, des vivres, des boissons, du bois de chauffage en abondance.

russe, il fut renvoyé en Lithuanie ; il entra ensuite au service de la Suède, mais, à la conclusion de la paix entre la Suède et la Pologne, il décida d'aller servir en Russie. Voir C. S. Terry, *Life and campaigns of Alexander Lesly*. London, 1899. Sa biographie manque dans le *Dictionary of National Biography*.

1. *Copies de Hamel*, à l'Académie des sciences de Petrograd, t. 32, n° 3133. Hamel a copié en Angleterre une grande quantité de documents se rapportant à la carrière de Lesly en Russie.

2. *Ibid.*, t. 32, n° 3131.

3. *Ibid.*, n° 3139.

4. *Ibid.*, n° 3143.

5. *Ibid.*, n° 3200.

6. *Ibid.*, n° 3178.

7. *Ibid.*, n° 3209.

8. *Ibid.*, n° 3251. Sur l'arrivée de Lesly et de ses compagnons, voir aussi à Moscou le fonds des *Départs* (*Vyezdy*), année 1630, nos 1, 2 et 4.

9. *Copies de Hamel*, t. 32, n° 3245.

10. Soloviev, *Histoire de Russie*, t. IX, p. 340.



Alexandre Lesly eut bientôt à déployer une grande activité. Si la Russie avait cru d'abord se passer de soldats étrangers en mettant les soldats russes sous le commandement d'officiers européens, ce système parut bientôt défectueux ; les Russes ne comprenaient pas les mots d'ordre des étrangers qui, à leur tour, ne savaient pas manier ces gens primitifs et frustes. La discipline s'en ressentit. On décida donc de former des détachements entiers d'étrangers et de les entremêler, dans l'action, avec des détachements purement russes.

En janvier 1631, Lesly fut envoyé pour louer en Suède, en Angleterre, en Hollande et au Danemark 5,000 fantassins. Dans une lettre à Charles, qui lui avait été confiée, le tsar informait le roi d'Angleterre de la nécessité de faire la guerre à la Pologne et lui demandait de donner à son envoyé l'autorisation de louer des soldats et des officiers en Angleterre<sup>1</sup>.

Alexandre Lesly semble avoir été le type de l'aventurier militaire de l'époque : violent, hautain et jaloux, il s'était fait immédiatement des ennemis parmi les Russes et était entré en conflit avec les marchands anglais à Moscou. Mais il avait aussi le don de l'intrigue et sut s'imposer à la cour, ce qui était, en Russie, le plus important.

Cependant, les plaintes des Anglais qui se trouvaient en Russie étaient parvenues jusqu'en Angleterre ; c'est pourquoi Charles se montra peu disposé à satisfaire aux demandes de Lesly ; mais, ne voulant pas offenser le tsar, dont l'amitié lui paraissait précieuse, il lui envoya en ambassadeur un autre colonel, Alexandre Stuart, à qui il proposait de confier le recrutement des étrangers pour la Russie<sup>2</sup>. L'influence de Lesly résista à cet assaut ; le tsar renvoya Stuart en déclarant que le recrutement était déjà confié à Lesly<sup>3</sup>. Cependant, un autre colonel, Thomas Sanderson, ainsi que son fils Raley, furent reçus et restèrent en Russie<sup>4</sup>. On sait que le gouvernement anglais défendait à ses militaires de servir à l'étranger<sup>5</sup> ; c'est pourquoi il fallait chaque fois l'autorisation du roi, donnée par l'intermédiaire du « Privy Council »<sup>6</sup>.

Ayant appris la mauvaise opinion qu'on avait de lui en Angleterre, Lesly préféra engager ses 5,000 hommes dans d'autres pays ; mais,

1. 29 janvier 1631 ; *State Pap. Russia*, II, fol. 193-199, traduction. Voir aussi *Coll. des actes et traités d'État* (russe), nos 286-288 et 295.

2. *Affaires anglaises*, 1630, n° 1, 12 novembre-11 avril 1631.

3. *Royal Letters*, 49, 4 mars 1631.

4. *Chartes anglaises*, n° 56, et *State Pap. Russia*, II, fol. 205-207 et fol. 226. Pour le fils, voir *Chartes anglaises*, n° 63, 12 août.

5. Cette défense a été formellement confirmée le 6 août 1622.

6. Alexandrenko, *op. cit.*, p. 273.

comme l'Angleterre en donna encore 2,000, le recrutement total monta au chiffre de 7,000, qui furent acceptés en Russie après quelques hésitations. Les uns arrivèrent « à travers les montagnes », comme disent les documents, c'est-à-dire par la Suède, et les autres furent débarqués à Arkhangelsk par des bateaux anglais<sup>1</sup>. Le nombre des militaires étrangers en Russie était monté en 1651 à 66,690 hommes.

Les défaites des armées russes au siège de Smolensk, en 1634, eurent pour résultat de faire supprimer le recrutement de simples soldats à l'étranger, le gouvernement russe décidant de n'y plus engager que des officiers. Cependant, ces derniers ne s'étaient pas non plus montrés à la hauteur de leur tâche et ils donnaient des exemples déplorables d'indiscipline. Par exemple, Alexandre Lesly, violent et jaloux à l'excès de tout succès d'un autre, tua d'un coup de pistolet le colonel Sanderson<sup>2</sup>. Il est vrai qu'il l'accusait de trahison ; mais la plupart des Anglais se rangèrent du parti de Sanderson et dénoncèrent hautement la sauvagerie de Lesly, qui ne fut même pas puni en Russie. Il quitta pour quelque temps le pays et, en revenant, embrassa l'orthodoxie, pour gagner la haute protection du tsar.

D'autres actes regrettables d'indiscipline sont également signalés parmi les officiers étrangers<sup>3</sup>.

Il semble que, dans cette malheureuse campagne, le gouvernement fut aussi mal servi par les étrangers que par les Russes. Le chef russe Chéine, qui avait capitulé devant les Polonais, fut exécuté ; mais Lesly et d'autres officiers anglais, qui prêtèrent à leur tour serment d'obéissance au roi de Pologne<sup>4</sup>, ne furent pas sérieusement inquiétés.

L'armement de cette armée était aussi tiré de l'étranger, et l'Angleterre en fournit sa part. Le tsar avait, le 4 janvier 1632, demandé à Charles l'autorisation de commander en Angleterre 5,000 épées que l'Anglais John Cartwright devait apporter en Russie<sup>5</sup>. Le roi consentit et dégrava même ces armes de l'impôt<sup>6</sup>.

1. *Copies de Hamel*, t. 32, fol. 3265. Sur l'arrivée de ces troupes, voir le fonds des *Départs*, 1631, n° 6, 8 et 9.

2. Les circonstances de ce meurtre restent obscures, car les sources russes et anglaises se contredisent. Les premières assurent que l'assassinat eut lieu en plein conseil militaire, les secondes donnent une autre version. Voir les documents dans *State Pap. Russia*, II.

3. Voir *Copies de Hamel*, t. 32, fol. 3321, interrogatoires de Lesly, Fuchs, Sharp et autres au sujet d'un sous-colonel anglais qui abandonna son poste pendant le siège.

4. *Actes de l'expédition archéologique* (en russe), t. III, n° 247, 1634, 3 mars.

5. *Royal Letters*, 49, et *State Pap. Russia*, II, fol. 374.

6. *State Pap. Russia*, II, fol. 138-140, 1632, 18 juin : « ... And moreover wheras you demanded by your letters for the supplie of your martial forces our royal licence, as well to levie men in our Kingdoms as also to export munition, wee have accordingly out of our love and res-



De temps à autre, il envoya de nouveaux militaires<sup>1</sup> et intercédait pour ceux qui désiraient quitter le service<sup>2</sup>.

A la mort du patriarche Philarète, le tsar écrivit à Charles<sup>3</sup>, en lui annonçant en même temps la conclusion de la paix avec la Pologne<sup>4</sup>, et en retour il reçut des félicitations chaleureuses<sup>5</sup>. La victoire, dit Charles, est dans la main de Dieu, mais l'obéissance à sa volonté est le plus bel ornement du monarque. Si Chéine était un traître, le tsar a bien fait de l'exécuter.

Alexandre Lesly, qui, après l'affaire de Smolensk, s'était retiré pour quelque temps en Écosse, ne revint en Russie qu'en 1636<sup>6</sup>.

Pendant toutes ces années, les lettres étaient généralement apportées de part et d'autre par de simples messagers ou par des agents commerciaux ; l'envoi d'ambassades pompeuses semble tomber de plus en plus en désuétude, les deux cours souffrant du manque d'argent et faisant, par conséquent, des économies. Dans les années qui précédèrent immédiatement le commencement de la guerre civile en Angleterre, la correspondance se maintint à une moyenne de deux ou trois lettres par an, écrites sur un ton amical, plein d'assurances de sentiments chaleureux, mais où les sujets de conversation semblent manquer de plus en plus. Le règlement de malentendus commerciaux ou d'affaires concernant des particuliers que le roi prenait sous sa protection en forme le fond.

Signalons, comme exemple, la curieuse affaire d'Anne Bernuli. Cette femme, Anglaise d'origine, s'était mariée en Russie avec un baron français ; selon les informations anglaises, elle fut baptisée de force, avec l'assentiment de son mari, et, à la mort de ce dernier, enfermée dans

pect of you, our deare brother, graunted both. For the men wee have not only permitted a levie of 2,000 of our subiects, but have also commanded our merchants who are most willing to do you service, to transport as manie as were redie to Archangel, in their ships. And for armes, besides what was sent the former yeare, wee have now graunted free leave to buy and export without paying anie custom 5,000 English swords.... »

1. *Chartes anglaises*, n° 60, 30 mai 1632, recommandation du lieutenant James Bonnatine et d'autres. Voir aussi *Ibid.*, n° 63, 12 août 1632, recommandation du capitaine Thomas Lindsay, qui ne fut pas reçu, sous prétexte qu'il était arrivé sans régiment, *Royal Letters*, 49, 21 février 1632.

2. *Chartes anglaises*, n° 66, 9 août 1632, en faveur du colonel Henri Ashton.

3. *Royal Letters*, 49.

4. *Ibid.* Voir aussi *Affaires anglaises*, 1634, n° 1, 18 août.

5. *Chartes anglaises*, n° 69, 5 janvier 1635. Une autre lettre de Charles de cette même année se trouve dans *Foedera*, t. VIII, iv, p. 129-130, 29 juin.

6. *Chartes anglaises*, n° 70, 7 mars 1631 ; cette charte est une des plus magnifiquement ornées.

un monastère ; malgré l'insistance du roi Charles, elle ne fut pas relâchée, sous prétexte qu'une fois repartie en Angleterre elle perdrait sa nouvelle foi. Les marchands anglais accusaient le patriarche de ce coup de force<sup>1</sup>.

A partir de 1639, la correspondance s'espaça de plus en plus, avec le développement des troubles en Angleterre, qui eurent une répercussion immédiate sur les relations anglo-russes.

Il est intéressant de constater que certains des personnages mis en avant par la Révolution anglaise provenaient des mêmes familles qui avaient fourni des membres actifs et influents à la colonie anglaise de Moscou ; par exemple, nous rencontrons un Merrick<sup>2</sup> parmi les commissaires écossais de 1644, et David Lesly se trouve en 1645 à la tête de la cavalerie écossaise, bataillant pour le Covenant sous les ordres d'Alexandre Lesly, comte de Leven, qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre Lesly de Russie<sup>3</sup>. Il est à remarquer que non seulement parmi les militaires venus d'Angleterre en Russie, mais aussi parmi les membres et les serviteurs actifs de la « Muscovy Company », gouverneurs, agents, etc., on trouve souvent des Écossais.

#### IV.

La décadence assez marquée qui s'accusait depuis 1638 dans les relations anglo-russes continua, et, jusqu'en 1645, il n'y a aucun fait intéressant à signaler. En cette année mourut le tsar Michel, dont le règne a certainement été l'époque du XVII<sup>e</sup> siècle la plus favorable aux relations anglo-russes. Un messager russe, Guérasime Doktourov, expédié de Moscou pour annoncer la nouvelle de ce décès, arriva à Londres le 27 novembre<sup>4</sup> et y fut reçu avec pompe ; mais, ne trouvant plus le roi dans la capitale, il refusa de s'acquitter de sa mission auprès du Parlement, malgré les raisons par lesquelles on tâchait de lui rendre plausible la lutte politique engagée : le roi, disait-on, avait embrassé la religion catholique et il voulait être maître dans tout le pays, sans compter avec les libertés du peuple et les droits du Parlement. Doktourov exigeait obstinément d'être conduit vers le roi ou de pouvoir partir. On

1. Lettre du tsar à Charles du 7 mars 1638, *Royal Letters*, 49 ; lettre de l'agent Digby du 4 septembre 1638, *State Pap. Russia*, III.

2. Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre*, 6<sup>e</sup> éd., 1858, t. III, p. 63.

3. *Ibid.*, p. 119.

4. *Affaires anglaises*, 1645, n° 2, 9 avril.

eut alors l'imprudence de lui déclarer que tous les marchands anglais qui se trouvaient en Russie étaient du parti du Parlement, ce qui eut plus tard des suites fâcheuses pour le commerce anglais en Russie.

Le projet d'envoyer une grande ambassade en Angleterre fut abandonné par la cour russe à cause de la situation politique de ce pays<sup>1</sup>. Doktourov y fut retenu jusqu'au printemps de l'année suivante ; on tenait absolument à vaincre sa résistance et à le faire paraître devant le Parlement. Son long séjour coûta à la Compagnie 1,500 livres<sup>2</sup>. Enfin, le 13 juin 1646, il se présenta devant le Parlement, d'abord à la Chambre des Lords et ensuite aux Communes. A son entrée, raconta-t-il plus tard, tout le Parlement se découvrit et resta debout pendant son discours, dans lequel il expliqua son mécontentement de ne pas avoir été autorisé à voir le roi. Lord Manchester lui répondit que les motifs de ce refus étaient expliqués dans la lettre au tsar que le Parlement lui confiait<sup>3</sup>. Il put enfin quitter le 23 juin l'Angleterre et arriva le 23 juillet à Arkhangelsk. La lettre qu'il apportait contenait des explications sur l'état politique du pays et demandait la confirmation du privilège anglais.

Mais on pouvait prévoir de quel parti se rangerait le jeune tsar ; il donna ordre de faire payer dorénavant aux marchands anglais les mêmes impôts qu'aux autres étrangers, abolissant ainsi une des clauses principales de leur privilège ; les Anglais assuraient même, et non sans raison, qu'on leur faisait payer deux fois plus qu'aux autres et évaluaient leurs pertes en Russie à cette époque à 50,000 livres<sup>4</sup>.

En mai 1647 arriva à Moscou un envoyé de Charles, Luke Knightingale ; il exprima le contentement du roi au sujet de la suppression du privilège anglais aux marchands rebelles et demanda à acheter pour l'Angleterre 300,000 tchetverts<sup>5</sup> de grain pour enrayer la disette, la révolution ayant interrompu les occupations paisibles des paysans anglais<sup>6</sup>. Comme l'argent lui manquait, le roi proposait de payer le grain en drap

1. *Affaires anglaises*, 1645, n° 3, décembre.

2. *Cal. State Papers. Dom.*, 1653-1654, p. 340, 1653.

3. *Chartes anglaises*, n° 78, 1646, 10 mars.

4. *Cal. State Papers. Dom.*, 1653-1654, p. 340, 1653 : « We sent out more goods than usual, but he charged them double the customs of other nations, so that we had to forbear trading to a loss of 50,000 l. »

5. Le tchetvert (quart) correspond à peu près à 40 livres.

6. *Chartes anglaises*, n° 79, 7 décembre 1646 : « ... By reason of the late commotions in Our Kingdome of Ireland and the yet unsettled and discomposed condition of that countrey, the natives Our good subjects have beene so interrupted in their tillage and husbandry, as Wee have cause to feare a want and scarcitie of corne, if from forraigne parts that want be not supplied. »

anglais. Il ne put obtenir que la dixième partie de ce qu'il demandait. Un mois après arriva un autre messenger, Thomas Bonde, porteur d'une lettre datée du 31 mars 1647, promettant l'envoi prochain d'un ambassadeur et exprimant le mécontentement du roi au sujet de l'impôt qu'on faisait payer aux marchands anglais. La contradiction de ces deux messages est manifeste et peut s'expliquer par le désir du roi d'affranchir de l'impôt certains marchands qui en avaient appelé à sa protection. On sait que des certificats de loyalisme avaient été distribués. Mais le gouvernement russe, tenant fermement au nouvel ordre établi, ne voulut consentir à aucune exception.

Malgré la position critique de Charles, ses relations avec la cour russe ne furent pas interrompues. En 1648, plusieurs militaires anglais, entre autres le colonel Grégoire Cromwell, arrivèrent, recommandés par le roi, pour entrer au service du tsar<sup>1</sup>. Luke Knightingale fut renvoyé en Russie le 10 septembre de cette année; il apportait une lettre écrite par le roi dans l'île de Wight, le 1<sup>er</sup> juin 1648, qui remerciait de l'envoi des 30,000 tchetverts et en demandait encore 300,000<sup>2</sup>.

L'inimitié entre les marchands rebelles de la Compagnie et les messagers envoyés par le roi suscitait des intrigues des deux partis l'un contre l'autre à la cour de Russie. Les marchands dénonçaient Knightingale comme un imposteur, et celui-ci fut sévèrement repris d'avoir usurpé le titre d'ambassadeur; à son tour, il dévoila les méfaits et les fraudes commerciales de ses compatriotes, assurant même qu'ils avaient comploté de piller le port d'Arkhangelsk pour se venger.

La lettre du 1<sup>er</sup> juin 1648 fut la dernière écrite par Charles au tsar. Mais son fils, le prince Charles, entra à son tour en correspondance avec la cour russe. Dès 1648, arriva à Moscou Henri Crow, esquire, recommandé par le prince<sup>3</sup>, avec mission d'acheter 40,000 tchetverts de blé de tout genre.

L'annonce de l'exécution de Charles I<sup>er</sup> fut apportée en 1650 par l'ambassadeur extraordinaire de son fils, Lord Coulpepper<sup>4</sup>. Son départ

1. *Affaires anglaises*, 1648, n° 9, 31 janvier-juillet.

2. Voir Bantych-Kamensky, à la date.

3. La lettre de recommandation qu'il apporta n'était pas décorée; *Chartes anglaises*, n° 78, 16 décembre 1648: « ... We have therefore thought good by these our letters to pray your Royall Majestic to permit and suffer Our trusty and welbeloved Henry Crow Esq. (whom we have sent expressly to your Majesty) to buy and provide for Our use 40,000 Russe chetverts of corne Vologdey measure, or tenne shippis loding of corne of all sorts as rye, wheate, buckwheate, barley, pease oates, oatesmeale and upsheene, he paying for the same the usuall rates and prices of the country... »

4. Sa lettre de créance a été donnée à Saint-Germain le 16 septembre 1649; elle porte des



d'Angleterre fut très retardé, et il n'arriva à Moscou qu'en mars. La nouvelle de la catastrophe était déjà parvenue en Russie et avait eu une répercussion immédiate. Les marchands russes, soutenus par les autres classes de la population, venaient de réitérer leurs plaintes contre la concurrence anglaise<sup>1</sup>. Le tsar avait donc, à côté des motifs politiques, des raisons économiques pour frapper le commerce anglais. Ce coup fut décisif. Par un décret du 1<sup>er</sup> juin 1649, tous les privilèges anglais furent déclarés abolis, parce que « les Anglais avaient commis une action détestable, ayant mis à mort leur roi Charles ». Leurs biens, leurs maisons étaient confisqués, eux-mêmes bannis pour toujours de l'intérieur de la Russie, en gardant cependant l'autorisation de venir commercer à Arkhangelsk<sup>2</sup>. L'envoyé du prince, Coulpepper, au contraire, fut reçu avec beaucoup de cordialité<sup>3</sup>. Il demandait un emprunt de 100,000 roubles, qui devait aider Charles à rentrer dans ses droits, en chassant ses ennemis de Londres. Mais il demandait aussi la restitution aux marchands anglais de leur ancien privilège. Cette dernière demande fut très mal reçue ; jamais le tsar, répondit-on, n'autoriserait à vivre dans son empire ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leur souverain. Par contre, la demande d'emprunt reçut un accueil favorable. Le tsar manquait d'argent liquide, mais, par un contrat passé le 30 mai, Coulpepper reçut des fourrures de zibeline pour 15,000 roubles et 5,000 tchetverts de blé. Il repartit le 22 juin 1650<sup>4</sup>.

Le gouvernement révolutionnaire ne perdait cependant pas non plus de vue la nécessité de relations avec la Russie. Au commencement de l'année 1650, un projet de lettre au tsar avait été examiné par le Parlement<sup>5</sup>. D'autres affaires plus urgentes en retardèrent la réalisation et, de 1650 à 1654, c'est l'arrêt complet : ni le gouvernement révolutionnaire ni le prince exilé ne trouveront le temps de reprendre ces relations.

ornements dans un style tout nouveau ; malheureusement la plus belle partie a été coupée ; *Charles anglaises*, n° 83. Elle est signée : « Charles Rex » et porte aussi la signature du secrétaire Roblong.

1. Collection du prince Kilkov (en russe). Saint-Petersbourg, 1879, n° 82, p. 238-255.

2. *Collection des actes et traités d'État* (en russe), t. III, n° 138.

3. Le fond des *Yezdy* aux archives de Moscou, 1650, n° 8, 12-23 août.

4. Voir tous les détails chez Bantich-Kamensky, *op. cit.*, à l'année 1650, et Martens, *La Russie et l'Angleterre aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles* (en russe) ; *Pensée russe*, 1891, n° 2, p. 6-28.

5. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1649-1650, année 1650, p. 469, Jan. 4-11 : « The draft of the letter to the Emperor of Russia to be reported to the House by Sir Jos. Harrington. » Voir aussi *Ibid.*, p. 491, Jan. 23 : « Colonel Wm. Hawley to be employed to carry a letter to the Emp. of the merchants trading thither » ; et p. 502, 2 Febr. : « Council of State. A safe-conduct to be also prepared for Wm. Hawley for Muscovy. » Dans les fonds russes, on ne trouve pas de mention de l'arrivée de ce messager ; il est donc probable que le projet de son envoi fut abandonné.

Cependant, la Compagnie moscovite, ne renonçant pas à l'espoir de reconquérir son privilège, adressa à plusieurs reprises des pétitions au ministère des Affaires étrangères d'Angleterre, lui demandant de régler cette affaire<sup>1</sup>. C'est certainement grâce aux instances énergiques des marchands, qui consentirent à prendre sur eux les frais d'une ambassade officielle en Russie<sup>2</sup>, comme cela s'était déjà vu tant de fois, que fut enfin organisé en 1654 l'envoi en Russie par le protecteur Cromwell de Guillaume Prideaux, qui y arriva en février 1655. Cromwell demandait la restitution du privilège commercial anglais et le paiement de toutes les dettes russes à la Compagnie. Il condescendait à donner des explications au sujet de son protectorat et de la situation politique en Angleterre. Le tsar, qui, quelques années auparavant, avait traité les révolutionnaires de brigands, répondit personnellement à leur chef; fait curieux et intéressant à signaler. Il est vrai que la réception de Prideaux manqua de cordialité et même de politesse; le tsar ne se leva pas au nom du Protecteur et l'ambassadeur essaya en vain de le persuader que l'Angleterre n'avait rien perdu de sa grandeur avec l'abolition de la monarchie<sup>3</sup>. Cependant, Alexis exprima son contentement de rétablir « l'amour et les relations » avec l'Angleterre et félicita le Protecteur de son avènement; un Protecteur était probablement plus acceptable pour lui qu'un Parlement, et les cinq années écoulées avaient singulièrement atténué sa colère contre les juges implacables de Charles I<sup>er</sup>. Prideaux partit le 2 juillet. Mais les relations avec le jeune Charles continuèrent de leur côté.

En cette même année furent reçues de lui deux lettres, écrites à Cologne le 20 et le 30 juillet; l'une recommandait un colonel qui voulait servir dans l'armée russe, l'autre remerciait pour la réception gracieuse de Coulpepper et pour l'emprunt, évalué en Angleterre à 40,000 rixdales<sup>4</sup>.

Après la paix de Paris, conclue en mai 1657, Cromwell essaya de se poser, à l'exemple de Jacques I<sup>er</sup>, en médiateur entre la Russie et la Suède; Bradshaw fut choisi pour suivre le brillant exemple de John Merrick à Dederino; on espérait surtout obtenir par ce procédé la res-

1. *Gal. State Papers. Dom.*, t. 1652, 28 May, p. 266, et June 24, p. 301.

2. *Ibid.*, t. 1654, p. 202-203, 8 June : « ... That some fit person recommended by the merchants be sent at their charge to the Emperor of Russia as the Protector's agent to restore and settle the trade... Approved 22 June. »

3. Il avait été reçu deux fois au palais, le 29 février et le 11 mars; voir Bantich-Kamensky, à la date.

4. *Chartes anglaises*, n° 85, 30 juillet 1655.

titution du privilège<sup>1</sup>. Les succès du tsar en Pologne avaient aussi produit quelque effet ; si celui-ci finissait par prendre Riga, dit un document de l'époque, son amitié deviendrait très précieuse<sup>2</sup>.

Mais les temps étaient bien changés depuis les premières années du règne de Michel : la dynastie russe se sentait consolidée, ses relations avec l'étranger s'étaient multipliées, elle avait obtenu des succès au dehors. Alexis ne semble avoir aucunement recherché l'aide diplomatique de l'Angleterre. Du reste, les amis ne lui manquaient pas : le Danemark lui proposait une alliance contre la Suède<sup>3</sup> ; l'empereur s'était peu de temps auparavant offert comme médiateur entre la Russie et la Pologne<sup>4</sup>. L'ambassadeur anglais fut retenu à Riga, sous prétexte d'une épidémie, dont on craignait la contagion ; la lettre qu'il dépêcha en Russie, exhortant à la paix, n'eut pas de suites sérieuses. D'autre part, on ne montra aucun désir de rendre aux Anglais leur privilège, que la révolution leur avait fait perdre définitivement.

Il est curieux de constater que les archives nous ont conservé pour cette époque des lettres de Charles I<sup>er</sup>, du Parlement, du Protecteur Cromwell et du jeune prince Charles, toutes adressées au tsar Alexis, mais aucune lettre de ce dernier n'est conservée et ne semble avoir été écrite entre 1641 et 1655 ; ses lettres d'après cette époque sont extrêmement rares. Si le Protecteur, d'une part, et le jeune prince, de l'autre, s'évertuaient à maintenir des relations avec la cour russe, celle-ci condescendait à peine à leur répondre et se laissait faire des avances par les deux partis.

## V.

La nouvelle de la restauration des Stuart fut reçue avec joie par le tsar. Si Alexis, après sa première explosion de courroux en 1649, avait plus tard accepté l'établissement du protectorat comme un fait accompli, sa vraie sympathie allait tout de même vers la dynastie détrônée.

C'est un Anglais au service du tsar, John Hebdon, envoyé comme commissaire en Hollande, qui annonça la grande nouvelle ; lui-même

1. Certains documents anglais démontrent assez clairement le rôle des marchands dans cette affaire ; *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1656-1657, p. 300, 304 et 310 : « ... To advise his Highness to send Richard Bradshaw, his resident at Hamburg, as envoy to the Great Duke of Muscovy. » Il reçut 1,000 livres pour son voyage ; *Ibid.*, p. 594, 26 May 1657.

2. *Ibid.*, p. 345, 18-28 April 1657 : « ... If the Muscoviter take Riga this summer, as is expected, his friendship may be a great advantage to H. Maj. »

3. Tcherbatchev, *Actes*, n° 158, 1658.

4. Soloviev, *Histoire de Russie*, t. X.

royaliste, il applaudissait à la restauration<sup>1</sup>. Passant de Hollande en Angleterre dans les derniers jours de 1660, il écrivit de là en Russie, ne tarissant pas d'éloges sur le jeune roi, de descriptions pompeuses sur les ambassades envoyées vers lui par tous les pays et conseillant au tsar de suivre cet exemple.

L'influence étrangère fut certainement très grande à la fin du règne d'Alexis. Il n'est donc pas étonnant de voir, depuis la restauration, les relations avec l'Angleterre devenir très fréquentes ; les Anglais, militaires et autres, affluent de plus en plus en Russie. Mais la Compagnie moscovite ne profita guère de ce nouvel état de choses ; si, jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, les relations anglo-russes avaient été avant tout des relations commerciales, dans la seconde moitié au contraire, tandis que les deux cours échangeaient des ambassades et des lettres, les marchands anglais ne furent pas autorisés à commercer dans l'intérieur du pays ; les relations anglo-russes étaient devenues presque exclusivement diplomatiques.

Le fils de John Hebdon fut chargé de porter deux lettres au tsar. Charles II y annonçait son avènement au trône et demandait la restitution du privilège. De son côté, il consentait à ce que Hebdon, le père, engageât en Angleterre pour la Russie 3,000 militaires<sup>2</sup>. Le tsar répondit par une lettre, datée du 28 juillet 1661<sup>3</sup>, où il exprimait son grand contentement d'apprendre la nouvelle de la restauration, considérée par lui comme un bienfait personnel de Dieu, souhaitait au nouveau roi un règne long et heureux, annonçait son désir de continuer l'amitié traditionnelle et remerciait de l'autorisation donnée pour le recrutement. Quant aux autres affaires, c'est-à-dire au privilège, il en remettait le règlement jusqu'à l'arrivée d'une ambassade d'Angleterre.

Hebdon revint peu de temps après à Moscou, annonçant qu'il avait engagé pour le tsar des colonels, des officiers et 3,000 soldats. Sa commission avait été donnée à Hebdon avant la restauration. Le premier projet d'un contrat à passer avec le général Lord Charles Erhart date de 1658<sup>4</sup> ; royaliste, celui-ci s'était réfugié à Bruxelles ; sans situation,

1. Voir sur Hebdon le livre russe de S. Gourland, *Jean Hebdon, commissaire et résident*. Yaroslave, 1903. Hebdon est mentionné pour la première fois en Russie en 1647 ; sur son arrivée en Angleterre, voir *Cal. State Papers. Dom.*, t. 1659-1660, p. 304, 7 juin 1660.

2. La seconde lettre demandait la permission pour une Anglaise de rentrer de Russie ; *Chartes anglaises*, n° 89, 10 mai 1661.

3. *Royal Letters*, 49.

4. Voir, dans Gourland, *op. cit.*, p. 11, et le fonds des *Départs* (*Vyezdy*) à Moscou, 1659, 20 janvier, n° 3. Sur d'autres militaires anglais venus en Russie à cette époque, voir *Départs*, n° 9, 4 octobre.



l'idée de s'en créer une en Russie lui parut bonne. Lorsque Charles II monta sur le trône, Erhart montra quelque hésitation à partir ; il finit cependant par se décider.

Le contrat qu'il passa avec le tsar est un document intéressant. En voici les clauses les plus importantes. Erhart était nommé général d'une armée de 15,000 hommes, officiers et soldats, qu'il s'engageait à lever et à amener en Russie ; lui-même nommerait les chefs, avec l'assentiment du tsar. Il recevrait à son arrivée une gratification de 3,000 roubles en plus de son traitement, fixé à 750 roubles par an, sans compter la nourriture pour quatre-vingt-dix chevaux. Les sommes dépensées pour son armée devaient passer par ses mains. Il aurait droit de justice et de punition sur ses hommes. Le contrat était passé pour trois ans, avec stipulation d'indemnité pour le cas où le tsar y manquerait.

Mais il était difficile de se garantir contre l'omnipotence d'un tsar ; d'autre part, on a signalé la présence parmi ces nouveaux militaires de mauvais sujets<sup>1</sup>. Arrivé en Russie en 1662, le général anglais vit son traitement diminué de 750 à 500 roubles et quelques-uns de ses droits amoindris. Il n'avait, somme toute, aucun moyen de les maintenir. Hebdon achetait pour la Russie beaucoup d'armes à l'étranger, surtout en Hollande. De 1660 à 1661, il y expédia des marchandises pour plusieurs milliers de roubles<sup>2</sup>.

Malgré toutes les difficultés de la vie russe, certains Anglais avaient fini par s'y faire ; mais, lorsque l'âge diminuait leur activité, ils étaient souvent repris du mal du pays et d'un désir impérieux de rentrer chez eux, accompagnés quelquefois de nombreuses familles. Le colonel écossais, Gordon, par exemple, a souvent parlé dans son journal de cette nostalgie qui croissait avec l'âge<sup>3</sup>. Nous trouvons aussi dans les documents la mention d'un certain John Barnsley qui, après avoir vécu trente-quatre ans en Russie, rentra en Angleterre à l'âge de quatre-vingt-huit ans avec quatre enfants et quatre petits-enfants<sup>4</sup>.

En 1662, le tsar se décida enfin à envoyer à Charles II une grande ambassade. On expédia d'abord des messagers pour annoncer son arrivée<sup>5</sup> ; reçus par le roi le 28 juin et le 18 juillet, ils repartirent le 24 avec une lettre de Charles du 14. Les grands ambassadeurs, le prince

1. Brückner, *Kulturhistorische Studien*, t. II, p. 76.

2. Voir dans Gourland les Pièces justificatives n° 2 et 4, donnant les listes des achats et des dépenses.

3. Gordon, *Tagebuch*. Moscou, 1849, 3 vol., éd. Posselt.

4. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1661-1662, p. 214.

5. *Affaires anglaises*, avril 1662, n° 1.

Pierre Prozorovsky et Jean Jeliaboufsky, étaient déjà en route<sup>1</sup>. Leur mission consistait : 1° à féliciter officiellement le roi de son avènement ; 2° à lui exprimer l'amitié du tsar et son désir de continuer la correspondance ; 3° à débattre la question de la restitution du privilège, ainsi que des maisons et des biens confisqués sur les marchands anglais ; 4° en outre, pour Jeliaboufsky seul, et par commission secrète, à emprunter à l'étranger plus de 15,000 roubles, dont 10,000 livres en Angleterre<sup>2</sup>. Dans l'espoir d'obtenir cet argent, le tsar faisait miroiter aux yeux de Charles la promesse de restituer le privilège.

Les Anglais envoyèrent Hebdon dans la Baltique à la rencontre de l'ambassade<sup>3</sup>, ce qui doit être considéré comme un signe de grand empressement. L'arrivée des Russes dans la Tamise fut signalée par des coups de canon et les acclamations joyeuses de la foule assemblée. Ils entrèrent à Londres le 27 novembre 1662. On trouve dans les documents anglais plusieurs mentions des dépenses faites pour les entretenir et qui montèrent à la somme totale d'environ 2,000 livres<sup>4</sup>. De leur côté, ils apportaient de riches cadeaux, entre autres des animaux vivants<sup>5</sup>.

Leur réception eut lieu le 29 décembre. Charles exprima son amitié pour le tsar et sa décision d'envoyer prochainement une ambassade en Russie, mais il refusa le prêt demandé, étant lui-même, disait-il, dans une situation financière difficile. Cependant il remboursa à Prozorovsky, après l'avoir empruntée à ses sujets, la somme de 20,000 roubles, à laquelle il évaluait le prêt reçu du tsar. Jeliaboufsky essaya alors d'obtenir de l'argent des marchands, mais ils refusèrent aussi, vu la situation peu sûre du commerce. L'ambassadeur accusa plus tard d'intrigues Hebdon, qui avait été, en grande pompe, fait devant les Russes chevalier et chambellan du roi<sup>6</sup> ; il dut se défendre à Moscou<sup>7</sup>. Les Anglais, à leur tour, tout en jugeant favorablement Prozorovsky, accusaient Jeliaboufsky de recevoir des conseils de la Hollande, leur grande ennemie.

Un colonel anglais, Foret, qui accompagnait l'ambassade comme

1. Ils étaient partis le 3 juin avec une lettre du tsar du 3 mai.

2. Voir Bantich-Kamensky, *op. cit.*, à la date.

3. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1661-1662, p. 489, année 1662, 16 septembre : « Pass for J. Hebdon to go into the Baltic sea to receive the three Russian Ambassadors. » Voir aussi *Cal. of Treas. Books*, vol. 1669-1672, p. 1, et vol. 1668-1669, p. 199, march 17.

4. *Cal. Treas. Books*, vol. 1660-1667, p. 438, année 1662, p. 453, 21 novembre, et p. 420.

5. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1661-1662, année 1662, p. 574, novembre 28.

6. *Affaires anglaises*, 1664, n° 4, 2 juillet.

7. *Ibid.*, 1663, n° 6.

interprète officiel, avait été chargé de chercher des officiers pour l'armée russe ; il en engagea cinq en Angleterre<sup>1</sup>.

Prozorovsky rentra directement en Russie, où il rapportait des lettres cordiales<sup>2</sup>. L'une d'elles assurait que le tsar n'oublierait jamais ni la conduite de Sa Majesté envers son père ni son amitié fraternelle envers lui-même<sup>3</sup>. Les autres ambassadeurs partirent pour l'Italie.

L'année suivante, ce fut le tour de l'Angleterre d'envoyer une ambassade. Le comte de Carlisle partit, avec sa femme, son fils, son secrétaire et une suite de vingt personnes. Son entrée à Moscou s'effectua la nuit, à la lueur des flambeaux<sup>4</sup>, avec un déploiement de « magnificence incroyable », ce qui en imposait toujours aux Russes ; chaque habit de page avait coûté 30 livres, et tout le reste était à l'avenant. Le gouvernement alloua aux Anglais 100 écus par jour pour leur table, ce qui était beaucoup, vu le bon marché de la vie moscovite<sup>5</sup>.

L'audience au palais eut lieu le 11 février ; ce fut le tour des Anglais d'être frappés par « l'extraordinaire splendeur et magnificence » dont était entouré le tsar, « qui brillait de pierreries partout et dardait de tous côtés des rayons d'une lumière précieuse, comme un astre de gloire ».

L'ambassadeur prononça à cette occasion une harangue très brillante. Une seconde réception plus intime eut lieu deux jours après et, le 19 du même mois, le tsar donna un dîner, où il but à la mémoire de

1. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1663-1664, p. 20, 21 janvier 1663.

2. *Chartes anglaises*, n° 91, 27 mai 1663 : « ... you do not only exceed the kindnesse and affections of all other kings and Princes Our confederates, but also of your Imperiall Majesties owne illustrations ancesters... Wee shall endeavour on Our part to advance, improve and increase all those meanes and opportunities which may cause Our present confederation to transcend all that hath been before us. » Voir aussi *Chartes anglaises*, n° 90, document très décoré, et n° 92, recommandant le capitaine Foret et dans le fonds *Royal Letters*, 49, la lettre russe de l'ambassadeur Prozorovsky, datée de Londres, le 3 juin 1663 ; il y accuse réception de 400,000 dollars de Lubeck, comme restitution du prêt accordé par l'intermédiaire du baron Coulpepper et promettant de rendre au futur ambassadeur anglais à Moscou le reçu de Coulpepper.

3. *Chartes anglaises*, n° 91 : « ... which behaviour of Your Imperiall Majesties on Our said Royall Fathers behalfe, wee shall never forget, nor your brotherly deare kindnesse on our owne behalfe, when wee were in Our greatest streights. »

4. *La relation de trois ambassades de Monseigneur le comte de Carlisle*,... 2<sup>e</sup> éd. Amsterdam, 1857. Le baron Korf appelle cette œuvre une des plus importantes qui aient trait à la Russie.

5. Sur les dépenses anglaises pour l'ambassade, voir *Cal. Treas. Books*, t. 1660-1667, p. 532, année 1663, 30 June ; p. 533, 6 July ; p. 534, 10 July ; p. 545, 14 September. Le capitaine Robert Sayer avait été recommandé par Hebdon comme pilote pour conduire l'ambassadeur en Russie ; *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1663-1664, p. 186.

Charles I<sup>er</sup>, « ce glorieux martyr qui a souffert de grandes afflictions dans ce monde ».

Mais les affaires marchaient mal. L'ambassadeur insistait sur la restitution du privilège, promettant de faire en ce cas, de la part du roi, une ouverture toute particulière. Mais, offensés par le refus du prêt, les Russes lui rappelèrent que Charles avait demandé lui-même l'abolition du privilège par l'intermédiaire de Luke Knightingale ; Carlisle assurait que cette demande ne s'était appliquée qu'aux traîtres, que tous les marchands n'avaient pas trempé dans l'émeute, certains ayant même reçu à Moscou, de Coulpepper, des certificats de loyalisme. Il expliquait que la somme demandée était trop considérable, puisqu'elle se montait jusqu'à 3,000,000 de roubles. Les Russes consentaient à permettre à dix Anglais de venir commercer à Moscou, à condition de payer l'impôt, comme les autres étrangers ; lorsque la Russie terminerait ses guerres, elle pourrait songer à la restitution du privilège.

Carlisle ne se contenta pas de cette réponse. Il se plaignait de la manière dont il était traité ; les Russes, à leur tour, le trouvaient hautain, désagréable et querelleur ; on se sépara en froid, l'ambassadeur refusant même d'accepter les cadeaux russes<sup>1</sup>, ce qui était une grave offense. Cependant, à son retour, il semble avoir été récompensé pour ses services, quoique le tsar eût, par ses nouveaux ambassadeurs, Dachkov et Chipouline, envoyé une plainte sur sa conduite<sup>2</sup>. Dachkov ne fut pas très bien reçu ; néanmoins, le roi proposa de s'employer en faveur d'une paix entre la Russie et la Pologne, si le tsar rendait aux Anglais le privilège. Dans sa lettre, Charles prit sur lui de défendre Carlisle<sup>3</sup>. Cependant, Hebdon avait prévenu Dachkov, par pure amitié, disait-il, que Carlisle avait traité en Suède en faveur d'une alliance anglo-suédoise contre le tsar ; en cas de réussite, les Anglais n'auraient plus eu besoin de la Russie. Il prétendait que les marchands refuseraient de payer les grandes dépenses de l'ambassade, parce qu'elle n'avait pu obtenir pour eux le privilège. Le jeu de Hebdon n'était pas très franc. Il avait servi le tsar, puis le roi, et tâchait de se montrer serviteur utile à tous les deux, ce qui était parfois difficile.

Les relations entre les deux pays furent interrompues pour quelque temps. Dachkov fut même arrêté à son retour à Riga, parce qu'on avait appris en Russie que la peste sévissait en Angleterre ; cependant,

1. Voir la relation de l'ambassade dans le fonds russe des *Affaires anglaises*, 1664, n° 2. Sur le retour de Carlisle, voir *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1663-1664, p. 670, Aug. 19-29.

2. Ils arrivèrent à Londres le 22 décembre.

3. *Chartes anglaises*, n° 95, 20 mars 1665.



en 1666, le colonel écossais Gordon arriva de Russie comme diplomate à la cour anglaise. Il apportait une lettre du 25 janvier 1667, qui annonçait la fin de l'épidémie. En 1669, se trouvant de nouveau en Angleterre, il déclarait qu'il était décidé à rentrer au service du tsar, malgré la faiblesse des gages, car les militaires ne trouvaient pas d'emploi honorable en Écosse, et en Angleterre on refusait d'employer les étrangers<sup>1</sup>.

Le tsar fit savoir en Angleterre qu'il avait défendu de vendre quoique ce fût aux Hollandais, à cause de leur guerre avec les Anglais. Il annonça aussi la conclusion de la paix avec la Pologne<sup>2</sup>, et, peu de temps après, Charles, à son tour, lui annonça celle qui venait d'être conclue avec la France, le Danemark et la Hollande<sup>3</sup>.

Les envoyés d'Angleterre se succédèrent de près : en 1668, c'est Hebdon avec son secrétaire ; en 1669, Pierre Wich<sup>4</sup> ; en 1670, Georges Holmes<sup>5</sup>. A la cour d'Angleterre, on se tenait au courant des affaires de la Moscovie, on s'intéressait à la victoire des Russes sur les Turcs et à la candidature possible du tsar au trône de Pologne<sup>6</sup>, soutenue, assuraient les Anglais, par une partie de la noblesse polonaise<sup>7</sup>. Lorsque éclata l'émeute de Razine, on porta une vive attention aux nouvelles apportées par Holmes et l'on jugea la situation sérieuse<sup>8</sup>.

En septembre 1672, le tsar envoya à l'étranger son interprète André Vinus, dont les services furent reconnus comme exemplaires<sup>9</sup>. Il était chargé de visiter l'Angleterre, la France et l'Espagne et leur demander d'aider la Pologne contre la Turquie<sup>10</sup>. Il arriva à Londres le 5 mars

1. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1668-1669, p. 528. En cette même année, le général-major Albert Van Bukhaven rentrait de Russie en Angleterre ; *Ibid.*, Addenda, t. 1660-1668, p. 618, et *Chartes anglaises*, n° 103.

2. La lettre fut apportée par Golovine, qui arriva à Londres le 23 août 1667, fut reçu au palais le 28 août, le 13 et le 25 septembre et rentra à Moscou le 31 décembre ; *Affaires anglaises*, 1667, n° 4, 11 mai.

3. *Chartes anglaises*, n° 101, 20 septembre 1667. Au printemps de cette année, l'état de guerre avait forcé d'envoyer Hebdon incognito en Russie ; *Chartes anglaises*, n° 100, 28 avril, et *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1667, p. 65 ; il reçut 300 livres pour son équipage.

4. Voir, pour l'argent qui lui était alloué, *Cal. of Treas. Books*, vol. 1669-1672, année 1668-1669, p. 10, 27 janvier, 4 février, 14 août et 17 décembre, et p. 826, 9 mai 1671 ; voir aussi *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1668-1669, p. 495, 18 septembre 1669.

5. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1660-1670, Addenda, année 1670, 22 Aug.

6. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1667-1668, p. 560, 20 août 1668.

7. *Ibid.*, t. 1668-1669, p. 23, 17 octobre 1668.

8. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1671, p. 81, 8-13 Febr., et p. 279, 27 May.

9. *Liures anglais*, n° 16.

10. Dans une lettre au roi de Danemark du 4 octobre 1672, le tsar adressait la même demande à Christian V, lui demandant aussi d'influencer l'Angleterre et la France. Tcherbathev, *Actes* (en russe), n° 170.

1673 et en repartit le 15 avril pour Paris et Madrid<sup>1</sup>. La lettre du roi qu'il apporta est datée du 9 avril<sup>2</sup>; elle félicite le tsar d'avoir vaincu l'émeute et excuse le roi de ne pas pouvoir aider les Polonais, la guerre avec la Hollande occupant plus de soixante-dix navires; les marchands anglais ont d'ailleurs en Turquie des intérêts commerciaux importants à sauvegarder. Dans le rapport de Vinius sur son ambassade, on trouve pour la première fois un essai de définition du gouvernement anglais: il est monarchique et démocratique en même temps, car, à côté du roi, existe un Parlement composé de deux chambres, la Chambre haute ne pouvant rien faire sans la Chambre basse, qui vote les crédits. Vinius appartenait à une famille hollandaise entrée au service du tsar; un ambassadeur d'origine russe aurait difficilement trouvé à cette époque une définition politique aussi exacte.

La demande de restitution du privilège commercial est constamment répétée dans ces lettres anglaises, car les marchands n'oubliaient jamais de rappeler au roi leurs intérêts<sup>3</sup>.

Le tsar Alexis mourut le 29 janvier 1676, et, le 15 février suivant, un envoyé spécial était dépêché de Moscou en Prusse, en Hollande et en Angleterre pour notifier cette mort aux divers gouvernements. Dans les dernières années de son règne, ses relations avec les cours d'Europe s'étaient beaucoup développées. On a signalé, par exemple, en 1675, la présence simultanée de huit ambassadeurs étrangers à Moscou. Deux cents rapports d'ambassadeurs russes se sont conservés pour le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

Le premier ambassadeur anglais envoyé auprès du nouveau tsar Feodor Alexievitch fut John Hebdon le jeune, qui arriva à Moscou le 4 janvier 1677 avec une lettre datée du 16 septembre 1676<sup>5</sup>. Le roi y rappelait la grande amitié, l'affection spéciale qui l'avaient uni au tsar

1. Sur son arrivée en Angleterre, voir *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1672-1673, p. 613 et 618.

2. *Affaires anglaises*, 1673, avril.

3. Voir, par exemple, *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1675-1676, p. 241, July 1675.

4. M. Kapoustine, *Les relations diplomatiques de la Russie avec l'Europe occidentale* (en russe). Moscou, 1852.

5. «... We cannot but with much satisfaction reflect on the particular affection, that most Excellent Prince, Our dear brother, Alexis Michaelowitz, your Imperiall Majesties Father of happy memory, had all along for Us, and which as your Imperiall Ma<sup>ty</sup> was pleased your self to tell Us, he so tenderly recommended in his last words to you his worthy Heir and Successor. And as we resolve firmly on Our part to deserve the continuance of it by all the returns of a sincere and hearty friendship, so we will not doubt of your Imperiall Ma<sup>ties</sup> readiness to improve and increase a correspondence that hath been for many ages settled between Our Crowns and People with considerable convenience and advantage to each other». *Chartes anglaises*, n° 107.

Alexis, ce dernier ayant, à son lit de mort, recommandé à son fils de les continuer. Rappelant que le tsar avait retiré aux marchands anglais leur privilège pour les punir de leur infidélité, il assurait avoir reçu à plusieurs reprises sa promesse formelle de le rendre, dès que les guerres avec les Polonais et les États seraient terminées. Si Dieu ne lui avait pas permis de vivre assez longtemps pour exécuter ce projet, son successeur prendrait certainement celui-ci pour base de sa politique envers l'Angleterre, donnant ainsi la première marque de l'amitié qui avait depuis si longtemps rapproché les deux pays.

Cette lettre fut remise au tsar le 28 avril. Cependant, l'ambassadeur ne fut pas très bien reçu ; on lui retira bientôt les vivres, et, après son départ, le tsar, dans une lettre du 14 novembre, se plaignit de sa conduite. C'est que John Hebdon le jeune avait voulu se faire payer personnellement les dettes que les Russes avaient contractées envers son père ; en outre, ses serviteurs avaient eu une conduite déplorable et l'un d'eux, ayant tué dans une querelle un Russe, fut condamné à mort et grâcié seulement sur l'échafaud. Charles, informé de cette affaire par une lettre du 27 février 1678, promit, dans sa réponse du 30 juin, de faire une enquête sur la conduite de Hebdon ; il en fut remercié le 3 janvier 1679.

En 1680 partit pour l'étranger le prince Pierre Potemkine ; il devait visiter la France, l'Espagne et l'Angleterre pour consolider « les liens d'amitié et de fraternité » entre les souverains. Il arriva de Madrid à Londres le 21 novembre 1681 et fut reçu par le roi le 24 ; à son départ, qui eut lieu le 15 février 1682, il emporta une lettre pour le tsar, du 9 janvier ; le titre « Emperor » est remplacé ici par celui de « Czar and great Duke », ce qui constituait un amoindrissement qui fut maintenu.

Le tsar Feodor, mort en avril, eut pour successeurs ses deux frères, Ivan et Pierre. La nouvelle de leur avènement fut apportée au commencement de l'année suivante par le messager Simanovsky, qui rapporta à Moscou les félicitations du roi datées du 24 novembre 1682. Charles II mourut à son tour le 16 février 1684<sup>1</sup>.

En 1686 fut conclue entre la Russie et la Pologne une paix durable, doublée d'une alliance contre les Turcs ; l'ambassadeur Postnikof, envoyé en Prusse, en Angleterre, en Hollande et à Florence, était chargé de demander à ces gouvernements de s'y joindre. Arrivé en

1. Pour le résumé des relations de ces dernières années, voir Bantich-Kamensky, *op. cit.*, et Soloviev, *Hist. de Russie*, t. XII, p. 230 et suiv. Comme elles sont insignifiantes, nous n'en traitons pas dans les détails.

Angleterre le 12 septembre, il fut reçu par Jacques II le 8 novembre et le 9 décembre ; mais ces audiences semblent avoir été froides ; les Russes se plaignirent même d'avoir été offensés dans leur honneur. Cependant, dans sa lettre du 4 décembre 1687, le roi exprimait sa joie au sujet de la paix et de l'alliance conclues, mais la seule aide qu'il offrit contre les infidèles était ses prières à Dieu pour les succès des chrétiens.

La demande de la restitution du privilège continuait à se répéter presque dans chaque lettre, suivie toujours du même refus.

Peu après qu'en Angleterre Guillaume III fut monté sur le trône, la Russie vit, à la mort d'Ivan et après la défaite de la régente Sophie, le pouvoir passer définitivement aux mains énergiques du jeune Pierre. Avec son avènement se termine la phase des relations anglo-russes que nous nous sommes proposé d'étudier ici.

Pendant la première période, de 1606 à 1613, époque des troubles révolutionnaires en Russie, les Anglais avaient donc maintenu à grand-peine leur situation dans le pays et s'étaient même crus obligés, au moment le plus critique, vers 1612, d'élaborer un plan de protectorat sur les provinces du Nord et la route de la Volga, envisageant même l'éventualité d'une occupation des villes principales de cette région par des garnisons anglaises. Mais l'élection du premier Romanov leur fit abandonner cette aventure.

Dans la seconde période, de 1613 à 1642, les relations entre les deux pays, et surtout entre leurs souverains, de même que l'échange de lettres et l'envoi d'ambassadeurs de part et d'autre, acquièrent un caractère stable et régulier. Les principales questions politiques débattues à cette époque sont : 1° un prêt financier de l'Angleterre à la Russie ; 2° un projet d'alliance entre les deux pays, signé en 1623 des deux côtés, mais qui échoue au moment de la mort de Jacques I<sup>er</sup> ; 3° l'aide militaire assez considérable accordée par les Anglais à l'armée russe, qui se constitue peu à peu en armée européenne : entrée au service du tsar d'officiers anglais de tous les grades, ainsi que de détachements de soldats et des achats d'armes et de munitions de guerre.

Le grand prêt et l'alliance échouèrent par la mauvaise volonté des agents des Stuart, tels que Sir Didley Digges ou Christopher Cocks, aussi et surtout par la décadence de la monarchie.

La troisième période, de 1642 à 1660, est l'époque des troubles révolutionnaires anglais. Les effets de la guerre civile se firent bientôt sentir sur les relations anglo-russes. On a vu la situation difficile de Doktourov, envoyé en 1645 vers le roi et forcé de paraître devant le Parle-



ment. Tant que dura la lutte ouverte, le tsar Alexis ne voulut avoir de rapports qu'avec le roi ou ses adhérents ; les marchands anglais qui soutenaient le Parlement lui devinrent de plus en plus odieux et, après l'exécution de Charles, ils furent complètement bannis. Mais, lorsqu'un gouvernement stable s'établit sous Cromwell, le tsar, malgré ses sympathies pour la monarchie détrônée, ne refusa pas d'entrer en relations avec le Protecteur, répondit à sa lettre et reçut son ambassadeur. Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs de correspondre avec le prince Charles, de recevoir très cordialement ses envoyés, de lui prêter même quelque aide pécunière, afin de le soutenir dans la lutte pour le trône.

La dernière période, de 1660 à 1668, vit renaître les relations régulières entre les deux dynasties des Romanov et des Stuart. Mais la situation du commerce anglais se trouvant complètement changée, tous les efforts de ces derniers n'aboutirent pas à lui rendre la situation exceptionnellement privilégiée qu'il avait occupée jusqu'à la Révolution.

Inna LUBIMENKO.

---

## MÉLANGES

---

### LA CARTOGRAPHIE DU MOYEN AGE

ET

### LA CARTE ATTRIBUÉE A CHRISTOPHE COLOMB

Interrompant pour quelque temps ses études sur l'histoire de la marine française, M. de La Roncière a publié en 1925, dans les *Mémoires de la Société royale de géographie du Caire*, deux volumes sur l'histoire de la découverte de l'Afrique au moyen âge<sup>1</sup>. Admirablement imprimé et illustré, cet ouvrage contient de nombreuses reproductions de cartes qui nous fournissent sur les questions traitées toute une documentation qu'il était impossible de se procurer pratiquement. Il contient d'ailleurs beaucoup plus que ne promet son titre.

Les cartes dont s'est surtout servi M. de La Roncière sont des cartes marines, des portulans. Il se pose à propos de ces portulans une question qui n'avait jamais été résolue. Les marins de l'antiquité ne se servaient pas de cartes. Celles qu'avait dressées Ptolémée étaient des cartes savantes, mais trop imparfaites encore pour servir pratiquement aux voyages sur terre ou sur mer. Or, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle on voit apparaître des cartes de la Méditerranée et bientôt après d'une partie des côtes de l'Océan, étonnantes par leur précision, si on les compare aux cartes de Ptolémée, et dont le cadre va pouvoir servir aussi à l'établissement de cartes continentales. Elles sont couvertes de lignes qui correspondent aux directions de la rose des vents et sont fondées sur l'emploi de la boussole. C'est grâce à la boussole qu'ont pu être fixées leurs positions relatives.

La propriété qu'a une aiguille aimantée de se tourner vers le nord était connue et utilisée par les Chinois dès le début de notre ère. C'est par les marins qui naviguaient dans la mer des Indes que les Arabes en ont eu connaissance et, par les Arabes, les Occidentaux à l'époque des croisades. Mais ce sont les marins méditerranéens, en fixant l'aiguille sur un pivot, et en l'enfermant dans une boîte, qui en ont rendu l'usage pratique. Possédant

1. Charles de La Roncière, *La découverte de l'Afrique au moyen âge. Cartographes et explorateurs* ; t. I : *L'intérieur du continent*, ouvrage publié sous les auspices de Sa Majesté Fouad I<sup>er</sup>, roi d'Égypte, in-fol., VIII + 176 p., XIX pl. ; t. II : *Le périple du continent*, Id., 146 p., XVIII pl. *Mémoires de la Société royale de géographie du Caire*, t. V et VI. Le Caire, 1925.

un moyen commode pour connaître la direction du navire, sachant, d'autre part, en apprécier la vitesse à l'estime, ils pouvaient ainsi assez facilement déterminer la position d'un point par rapport à un autre. Ils ont dû dessiner ainsi tout d'abord des portions de côtes. Mais rattacher les uns aux autres tous ces fragments, leur attribuer sur la carte leur véritable position, était une entreprise qui devait, semble-t-il, exiger autant de soins que de temps. Or, de tout ce travail préalable, nous ne savons rien. Du premier coup, à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, la Méditerranée nous apparaît sous sa véritable forme, avec toutes ses îles. M. de La Roncière montre que ce travail de mise au point, si extraordinairement rapide, doit être l'œuvre des Génois.

Ces Génois sont d'audacieux marins. Dès la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, ils organisent une expédition qui entreprend le périple de l'Afrique. Pour les besoins de leur commerce, ils tentent aussi de se renseigner sur les pays de l'intérieur. C'est avec étonnement qu'on voit, sur leurs cartes, représentés les pays du Soudan. M. de La Roncière a eu la bonne fortune de découvrir une lettre d'un négociant génois, datée de 1447, qui écrit du Touat à l'un de ses compatriotes et lui fournit des détails très précis sur le commerce avec le Sud. Il faut dire, d'ailleurs, que les Juifs étaient alors nombreux dans tous ces pays du Sénégal et du Soudan. Ils n'en ont été chassés qu'à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle par le fanatisme musulman. Or ces Juifs étaient en relations avec leurs coréligionnaires établis en Espagne et dans les îles Baléares. Il y eut, pendant plus d'un siècle, à Majorque, une école de cartographes juifs ou récemment convertis dont les œuvres témoignent de leurs connaissances très précises de l'Afrique intérieure. C'est à l'un de ces Juifs de Majorque, Abraham Cresques, qu'est due la carte catalane de 1375, offerte à Charles V, le plus beau des documents cartographiques du moyen âge. C'est à un autre de ces Juifs de Majorque que l'infant de Portugal, Henri le Navigateur, fit appel en 1438 pour instruire ses officiers.

Génois et Catalans étaient d'ailleurs sortis depuis longtemps de la Méditerranée. Ce sont eux qui ont découvert les îles de l'Atlantique ; la croix de Gênes surmonte l'une des Canaries sur la carte catalane d'Angelino Dulcert, datée de 1339. Ce sont eux qui ont initié les Portugais et les Espagnols à la navigation hauturière et leur ont appris l'usage des cartes marines. On voit l'intérêt de toutes ces questions que je ne puis qu'effleurer ici. M. de La Roncière publiera prochainement un troisième volume qui apportera de nouvelles précisions sur la connaissance qu'on eut au moyen âge de l'Afrique intérieure. A mesure que toutes ces régions nous deviennent familières et qu'on peut y pratiquer des fouilles, l'interprétation des documents anciens devient beaucoup plus facile. Une des conséquences de la colonisation de l'Afrique est la connaissance beaucoup plus précise de son passé.

Tandis qu'il travaillait à cette histoire de la découverte de l'Afrique, M. de La Roncière fut amené à examiner une carte manuscrite conservée à la Bibliothèque nationale, carte qui n'était pas inconnue, mais qui n'avait

pas, jusqu'à présent, suffisamment attiré l'attention<sup>1</sup>. L'examen de cette carte lui fit bientôt soupçonner qu'elle n'avait pu être dessinée que dans l'ambiance de Colomb. En l'étudiant de plus près, il n'hésita pas à l'attribuer à Colomb lui-même.

Cette découverte, comme bien on pense, causa une certaine émotion dans le petit groupe des historiens de la géographie. En publiant de cette carte un très beau fac-similé, accompagné d'un texte en français et en anglais, M. de La Roncière a donné à tous le moyen de se faire une opinion personnelle<sup>2</sup>. On ne s'étonnera pas que de nombreux articles aient suivi cette publication, où toutes les opinions se sont fait jour. Entre-temps, M. de La Roncière avait fait sur cette découverte une communication au Congrès international de géographie qui s'est tenu au Caire en 1925. Il a depuis répondu à l'un de ses critiques. Nous possédons donc aujourd'hui sur cette carte tout un volumineux dossier où la question a été examinée sous toutes ses faces. La discussion n'a pas porté, d'ailleurs, uniquement sur la carte, mais aussi sur les idées qui ont guidé Colomb lorsqu'il est parti pour son grand voyage. On sait que, depuis une trentaine d'années, toute une école s'est appliquée à démontrer que Colomb ne cherchait pas à atteindre l'extrémité de l'Asie. Après avoir nié l'authenticité de la lettre de Toscanelli où la possibilité d'atteindre l'Extrême-Orient par la route de l'Ouest est exposée de façon si lumineuse, Henry Vignaud a cru pouvoir démontrer que Colomb n'avait eu d'autre but que de retrouver des îles marquées dans l'Océan sur les cartes. Il suffit cependant de lire son journal de bord, dont Las Casas nous a donné un résumé très étendu, pour se convaincre que c'était bien vers le continent qu'il se dirigeait. Je laisserai forcément de côté cette controverse. En attirant de

1. Cette carte avait été signalée par Konrad Kretschmer, *Handschriftliche Karten der Pariser National-Bibliothek* (Zeitsch. Ges. Erdkunde. Berlin, 1911, p. 411-412). — Kretschmer la datait des premières années du XVI<sup>e</sup> siècle.

2. J'indiquerai seulement ici les principales publications critiques auxquelles la carte a donné lieu :

Isnard (Albert), *La carte prétendue de Christophe Colomb* (Rev. des Questions historiques, 1925, t. I, p. 317-335). — La Roncière (Ch. de), *Une carte de Christophe Colomb* (Ibid., 1925, t. II, p. 25-41). — Isnard (Albert), *La carte prétendue de Christophe Colomb*, 2<sup>e</sup> partie (Ibid., 1925, t. II, p. 297-321). — Gallois (L.), *Cartographie et géographie médiévales. Une carte colombienne* (Ann. de géographie, t. XXXIV, 1925, p. 193-209). — Laloy (Émile), *Une carte de Christophe Colomb* (Mercure de France, 1926, p. 5-15). — Manfroni (C.), *La carta di Colombo* (Riv. Marittima, 1925, p. 705-713). — Id., *Cristoforo Colombo. Il grande genovese e la modernissima critica* (Roma, Ist. Cristoforo Colombo, 1925). — Id., *Di una presunta carta di Colombo* (Atti R. Ist. veneto di scienze, lettere ed arti, t. LXXXIV, 1925, 11 p.). — De Lollis (C.), *Chi cerca trova, overosia Colui che cercò l'Asia e trovò l'America* (Roma, Ist. Cristoforo Colombo, 1925). — Almagià (R.), *Una carta attribuita a Cristoforo Colombo* (Rend. R. Accad. dei Lincei, classe di scienze morale, stor. e filolog., série VI, t. I, 1925, p. 601-625). — Altolaguirre y Duval (A. de), *La carta de navegar atribuida à Cristobal Colon por M. de La Roncière* (Bolet. R. Sociedad geogr., t. LXV, 1925, p. 325 et suiv.). — Heawood (E.), *Geog. Journal*, 1925, p. 247-251 et 549-550. — Nunn (G. E.), *A reported map of Columbus* (Geog. Review. New-York, 1925, p. 688-690).



nouveau l'attention sur cette question essentielle, M. de La Roncière aura rendu un grand service à l'histoire de la géographie.

Et, tout d'abord, décrivons rapidement la carte. Elle est dessinée sur parchemin, comme presque tous les portulans, et se compose de deux parties. A droite, un dessin d'assez grandes dimensions, mais ne dépassant pas à l'est l'extrémité de la mer Rouge, au sud l'embouchure du Congo. Aucune indication de longitude ni de latitude, mais seulement, comme sur les portulans, une échelle des distances en milles. La liste des noms inscrits sur la côte occidentale d'Afrique, très riche, montre, comme le dessin de cette côte, que l'auteur est parfaitement au courant des découvertes portugaises, jusqu'à l'embouchure du Congo inclusivement. Au large, on voit les îles du Cap-Vert, portant le pavillon portugais, les Canaries, Madère, les Açores. Beaucoup plus au nord, d'autres îles : Frixlanda, puis un groupe d'où se détache une terre assez étendue qui est l'Islande, d'après une légende. Enfin, plus à l'ouest, un autre groupe de trois îles qui sont, d'après une légende très effacée, qu'une habile photographie a permis de lire, les îles des Sept-Cités.

A gauche, occupant la partie la plus rétrécie du parchemin, se trouve une mappemonde en forme de disque, entourée de neuf cercles ou sphères, comme l'indique une inscription : sphères de la lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, la huitième contient les signes du zodiaque, la neuvième est vide. Au centre, la petite mappemonde donne le dessin de l'Afrique, avec une nomenclature plus sommaire, mais cette fois jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Le dessin de la partie orientale est inspiré de la carte de Ptolémée. De nombreuses îles remplissent la mer des Indes parmi lesquelles Taprobane, avec les dimensions exagérées que lui donne Ptolémée. Presque toute la nomenclature de l'Asie est inspirée de la carte grecque. Mais il s'y mêle des noms d'une autre provenance : *Cathai*, *Tenduc regnum*, au milieu desquels cette inscription inachevée : *hic morantur*. Sur la côte nord, *Regnum gog et magog*, et au large toute une série d'îles : *insule ignibus plene et demoniis infernalibus*,... *insula deliciarum*, *insula purificatorum*. Toutes ces îles se rapportent à la légende de saint Brandan, ce moine irlandais du <sup>vi</sup>e siècle parti à la découverte des mers septentrionales dans un esquif d'osier. Au delà de ces îles, tout à fait à l'est de la carte, le paradis terrestre, entouré de montagnes.

La carte n'est ni datée ni signée, ce qui laisse le champ libre à toutes les hypothèses. Il est cependant permis de la dater avec une certaine précision. Elle est au courant des découvertes portugaises jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Elle est donc postérieure au voyage de Barthélemy Diaz, qui n'est rentré en Portugal qu'en 1488. D'autre part, elle ne contient rien qui soit relatif au premier voyage de Colomb, dont les résultats n'ont été connus qu'à son retour, en 1493<sup>1</sup>. Un critique, il est vrai, a dit que cette omission ne

1. M. de Lollis — et cette opinion a été adoptée par d'autres critiques — croit que la carte est postérieure au voyage de Vasco de Gama, donc à 1497. D'après lui, la côte orientale

prouvait rien. Il y a, en effet, des exemples de documents cartographiques datés et qui sont en retard sur l'état des découvertes. Mais l'auteur de cette carte est si parfaitement au courant des découvertes portugaises qu'on ne s'expliquerait pas qu'il ait ignoré celles de Colomb, dont on eut immédiatement connaissance, aussi bien en Portugal, où Colomb débarqua, qu'en Espagne<sup>1</sup>. C'est donc entre 1488 et 1493 que la carte a dû être dessinée.

M. de La Roncière croit pouvoir préciser davantage. Sur la péninsule ibérique, quatre petits dessins représentent, les deux premiers, à gauche, Séville, dont le nom est indiqué : *Sivilia*, et une église qui est évidemment Saint-Jacques-de-Compostelle. Les deux autres, à droite, représentent, celui du sud, une ville entourée de montagnes, celui du nord, orienté vers le haut de la carte, une autre ville fortifiée de forme triangulaire. M. de La Roncière a identifié ce dessin avec Grenade, l'autre, celui qui est au sud, représenterait la ville de Santa-Fé, petite place fortifiée, hâtivement construite par les Espagnols lorsqu'ils assiégeaient Grenade. Or, l'une et l'autre de ces villes portent le pavillon espagnol, et les Espagnols ne sont entrés à Grenade qu'en janvier 1492. C'est donc postérieurement à cette date que la carte aurait été achevée, car rien n'indique que les pavillons espagnols aient été ajoutés après coup, autrement dit cette carte serait de 1492, l'année même de la découverte de l'Amérique.

L'identification de la forteresse triangulaire avec Grenade a été contestée, et je ne crois pas qu'elle puisse être maintenue. Il serait bien singulier que ce dessin de Grenade soit orienté vers le nord, vers la côte du golfe de Gascogne. Mais il me paraît évident que c'est l'autre dessin, celui qui est au voisinage de la côte sud, qui représente Grenade. Il faut tenir grand compte, en effet, des habitudes traditionnelles des dessinateurs de portulans. Indépendamment de la nomenclature des côtes, ils ajoutent, comme ornements, à leurs cartes des représentations de villes intérieures, de ports, dessinés parfois d'une manière toute conventionnelle, parfois avec une certaine précision. C'est ainsi qu'on peut voir sur notre carte : Paris, Gênes, Venise, Le Caire, Tunis. Or, Grenade est précisément une des villes qu'on voit le plus

d'Afrique, du cap de Bonne-Espérance à l'extrémité de la mer Rouge, y serait dessinée avec autant d'exactitude que sur les cartes postérieures à ce voyage, et autrement que sur le globe de Béheim, daté de 1492. On ne voit pas pourquoi l'auteur de la petite mappemonde aurait adopté le même dessin, tout à fait fantaisiste, que Béheim sur son globe. Pour tout le dessin de la mer des Indes, les deux documents sont absolument indépendants l'un de l'autre. Il fallait bien, sur le petit globe, limiter de ce côté le continent africain. L'auteur a tracé une côte presque rectiligne et les trois noms qu'il y a inscrits : *Parum litus*, *Rapta metropoli*, *Agisimba*, sont empruntés à Ptolémée. Comme Ptolémée, il écrit au large : *Barbaricum pelagus*. On ne voit rien sur cette côte qui rappelle le voyage de Gama.

1. On cite, par exemple, le globe de Laon, conservé à la Bibliothèque nationale, dont une légende porte la date de 1493, et où ne figure pas le cap de Bonne-Espérance. Mais ce dessin est très archaïque — on en convient — et ce globe est plutôt une œuvre de luxe. Quant à la petite carte qui se trouve dans l'édition de 1503 de la *Margarita philosophica* de Reisch, et où l'on ne voit aucune trace des nouvelles découvertes, il s'agit d'une figure très simple, destinée à illustrer un véritable manuel. Ce n'est vraiment pas un document géographique.

souvent représentées sur les portulans, à l'endroit même où elle est ici figurée. Je suis très frappé, par exemple, de la ressemblance de ce dessin avec celui qu'on trouve — une ville également entourée de montagnes — sur la carte de Battista Beccario de 1426, et ce dessin porte en toutes lettres le nom de Grenade : *Granata*<sup>1</sup>. Si cette hypothèse est exacte, la carte, comme l'indique M. de La Roncière, ne peut avoir été achevée qu'en 1492, puisque le pavillon espagnol figure sur Grenade.

Sur la nationalité de l'auteur, il me paraît impossible de se prononcer avec certitude. M. de La Roncière pense que c'est un Génois. Il a pris soin, en effet, dans une légende en latin placée à côté des îles du Cap-Vert, de rappeler que ces îles, appelées *Capo verde* en italien, ont été découvertes par un Génois, Antonio de Noli. Mais cette légende peut avoir été empruntée à un document antérieur. L'auteur a donné du port de Gênes une représentation qui est très remarquable, mais celle de Venise n'est pas moins soignée. Quant à la nomenclature — en dehors des principales légendes qui sont en latin — elle est nettement portugaise pour la côte occidentale d'Afrique, ce qui est tout naturel, puisque ce dessin n'a pu être emprunté qu'à des documents portugais ; ailleurs, elle est généralement italienne, comme sur la plupart des portulans, par exemple *Baiona*, *Rocella*, *Bologna*, sur la côte française de l'Océan. Mais on y relève aussi de singulières incorrections, comme *Piu-mont*, au lieu de *Piemonte*, et il est bien singulier qu'un Italien ait écrit *Cavo verde*, au lieu de *Capo verde*, dans la légende relative aux îles du Cap-Vert.

Tout ceci amène à conclure, comme du reste le reconnaît M. de La Roncière, que cette carte doit être l'œuvre d'un copiste<sup>2</sup>. Si certains dessins, dans l'intérieur des terres, y témoignent d'une certaine habileté de main, la carte est loin d'être aussi soignée que le sont en général les portulans. On a fait remarquer que le dessin de la Corse et de la Sardaigne était très médiocre. On en pourrait dire autant de l'Italie du Sud, dont la forme étranglée ne s'accorde guère avec celle qu'on lui donne d'habitude sur les portulans. Le *hic morantur*, légende inachevée, déjà signalée, à l'extrémité orientale de l'Asie, est encore une preuve du peu de soin avec lequel cette carte a été dessinée.

Les légendes les plus importantes de la carte sont en latin. Or, il en est, parmi elles, qui sont directement inspirées du *Tractatus de Imagine Mundi* de Pierre d'Ailly, écrit au début du xv<sup>e</sup> siècle, dont une édition avait paru à Louvain à la date, qu'on a pu fixer avec précision, de 1483. C'est littéralement à Pierre d'Ailly que sont empruntées les deux longues légendes qui figurent de part et d'autre de la petite mappemonde. Voici, par exemple, le

1. Carte reproduite par M. de La Roncière au t. II de *La découverte de l'Afrique*, pl. XXII. — Dans le t. I du même ouvrage, la ville de Grenade est représentée et nommée sur les cartes de Dulcert, de 1339, pl. VII ; des frères Pizzigani, de 1367, pl. VIII ; sur la carte catalane de 1375, pl. XI ; sur d'autres cartes catalanes du xv<sup>e</sup> siècle, pl. XIII et XVIII. On pourrait citer bien d'autres exemples.

2. Art. de la *Rev. des Questions historiques*, cité plus haut.

début de l'inscription de droite : *De Figura Celi. Imprimis supponendum est quod celum est figure sperice seu rotunde. Ideo ymago seu mappa mundi, licet figuretur in plano, tamen debet imaginari esse in sperico...* On lit dans Pierre d'Ailly : *De Figura Celi. In primis supponendum est quod celum est figure sperice seu rotunde. Ideo ymago seu mappa mundi, licet figuretur in plano, tamen debet imaginari esse in sperico...*

Ce traité de Pierre d'Ailly a été, comme le dit très justement M. de La Roncière, le « livre de chevet » de Colomb. Il en a couvert les marges de notes dans l'exemplaire qui est encore aujourd'hui conservé à la bibliothèque Colombine de Séville, comme d'autres ouvrages d'ailleurs qu'il a également médités et annotés, notamment l'*Historia rerum ubique gestarum* du pape Jules II, ou les voyages de Marco Polo. On se rend compte, en lisant ces notes, de l'attention passionnée qu'avait apportée Colomb à réunir tous les documents qui pouvaient l'éclairer sur la réalisation possible de son grand projet. Or, il est remarquable que les passages de Pierre d'Ailly transcrits dans les légendes par l'auteur de la carte se trouvent plus ou moins résumés dans les notes de Colomb. *Celum est figure sperice*, dit-il lui aussi, *ymago seu mapemundi, licet figuretur in plano, tamen debet imaginari esse in sperico*<sup>1</sup>.

C'est précisément sur un de ces textes résumés par Colomb et reproduits par le cartographe que s'est appuyé M. de La Roncière pour affirmer que Colomb était, sinon l'auteur, du moins l'inspirateur direct de la carte.

Colomb avait toujours été très frappé du temps que devait exiger un voyage en Extrême-Orient par la voie de la mer Rouge. Il avait réuni tous les témoignages des écrivains qui pouvaient confirmer cette hypothèse. C'est ainsi qu'il avait annoté le passage de Pierre d'Ailly où il est question des navires que le roi Salomon avait envoyés par cette voie au pays d'Ophir, et incidemment du projet qu'avaient formé autrefois les rois d'Égypte de creuser un canal à travers l'isthme de Suez. Ce passage de Pierre d'Ailly a été à peu près reproduit par l'auteur de la carte dans une légende inscrite au voisinage de la mer Rouge. Je vais mettre en regard le texte de Pierre d'Ailly, les notes de Colomb et la légende de la carte :

*Texte de Pierre d'Ailly.*

*Notes de Colomb.*

*Légende de la carte.*

Adeo ut ipsa [maria]  
simul jungere et alveo

Reges egipti voluerunt  
intromitere mare Ru-

Mare rubrum exit ab  
oceano indico et proten-

1. Le texte de ces notes de Colomb et leur fac-similé ont été publiés par M. de Lollis, *Scritti di Cristoforo Colombo*. Roma, 1892, 3 vol. in-fol. et un appendice ; *Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla R. Commissione Colombiana*. Un certain nombre de ces notes sont du frère de Colomb, Barthélemy, celle notamment où il est question du retour en Portugal de Barthélemy Diaz, après la découverte du cap de Bonne-Espérance, et de sa réception par le roi. *In quibus omnibus interfui*, dit l'auteur de la note, ce qui paraît confirmer le renseignement fourni par Las Casas, que Barthélemy avait pris part à l'expédition. Mais ce voyage est bien peu probable, et le texte en question, sur lequel peut s'être fondé Las Casas, signifie peut-être simplement que Barthélemy avait assisté à cette réception. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la plupart des notes soient de Christophe Colomb.



manufacto quandoque egyptii cogitaverunt reges. Mare rubrum autem exit ab oceano indico circa medium orientis et meridiei... Cujus longitudo vix sex mensium navigatione pertransitur. A cujus littore oceanus usque ad terminum Indie vix anno integro navigatur secundum Iheronimum. Unde refert quod classis Salomonis per triennium ab India deportabat commercia ut anno et dimidio navigarent usque ibi et tanto tempore redient.

brum in mare Mediterraneo. — Mare Rubrum est sex menses navigationis, et de ibi annum usque ad Indiam. Unde Salomonis (*sic*) [classis] per triennium deportabat commercia.

dit circa finis maris nostri. Adeo ut ipsa [maria] simul jungere alveo manufacto quandoque egyptii cogitaverunt reges. Nam longitudo ejus est sex mensium navigationis, ut Jeronimus dicit in epistola ad eliacum monachum. Et de ibi annum integrum usque in indiam. Unde refert quod classis Salomonis (*sic*) per triennium ab india deportabat commercia. Ut anno et dimidio navigarent usque ibi et tanto tempore redient.

Il y a, fait observer M. de La Roncière, entre le texte des notes et celui de la légende une véritable parenté. Le même solécisme s'y rencontre : *de ibi*, au lieu de *inde*. Ce « solécisme est le paraphe de Colomb ».

On ne peut nier que la présence de la même faute, dans le même passage, soit singulière. Pourtant tous les critiques n'ont pas été convaincus. M. de Lollis, l'éditeur des notes de Colomb, a fait observer qu'il y a, à la fin du passage, reproduit ici, de Pierre d'Ailly, un *usque ibi* qui ne paraît pas beaucoup plus correct. Il a relevé, dans le même ouvrage, d'autres emplois fautifs de cet *usque ibi* dont la ressemblance avec le *de ibi* ne peut guère être contestée<sup>1</sup>.

Quoi qu'on puisse penser de ces analogies, un fait me paraît bien autrement important, c'est que l'auteur de la carte ait reproduit, à propos de la mer Rouge, un texte qui reflète si pleinement les idées de Colomb. C'est aussi, d'une façon plus générale, de voir utilisé dans les légendes de la carte le texte de Pierre d'Ailly, un des livres que Colomb avait le plus étudiés.

On a dit que ces emprunts à un livre imprimé, à la portée de tous, n'avaient rien qui doive surprendre. Mais les dessinateurs de cartes étaient-ils si familiers avec cette littérature savante? En fait, on ne connaît aucune carte,

1. On remarquera qu'il y a cependant une différence entre le texte de la légende et celui de Pierre d'Ailly. La légende de la carte invoque le témoignage de saint Jérôme dans une lettre au moine Élie, *in epistola ad eliacum monachum*. Le texte de d'Ailly dit simplement, d'après saint Jérôme, *Secundum Iheronimum*. M. de Lollis a cherché d'où pouvait provenir cette référence au moine Élie. Il a trouvé dans un autre passage de Pierre d'Ailly, toujours à propos de la mer Rouge, la mention suivante : *Secundum Hieronimum in epistola ad Rusticum monachum*. C'est bien, en effet, dans une lettre à Rusticus que se trouve le passage en question de saint Jérôme. Comment ce Rusticus est-il devenu sur la carte le moine Élie? M. de Lollis se demande si cet *Eliacum* ne serait pas un lapsus pour *Aliacum*. Il y a là, dans tous les cas, une singulière négligence.

autre que celle qui nous occupe, où des emprunts soient faits à Pierre d'Ailly. Dans les légendes de son globe, où les citations sont nombreuses, Béhaïm ne fait aucune allusion au livre de Pierre d'Ailly.

Il est certain que, pendant son séjour en Espagne, Colomb a dû, pour vivre, vendre des cartes aux navigateurs. Nous avons sur ce point le témoignage formel de Las Casas. Les dessinait-il lui-même ou dirigeait-il le travail, confié à des exécutants plus habiles? Il est impossible de répondre. Son frère Barthélemy a certainement dessiné des cartes. Il en avait fait une en 1488, étant à Londres, pour le roi d'Angleterre Henri VII. Cette carte est perdue, mais on en connaît la signature : *auctore sive pictore*, dit Barthélemy, ce qui veut dire certainement qu'il l'avait dessinée de sa main. Mais Barthélemy n'était pas encore rentré en Espagne en 1492. Il ne rejoignit son frère qu'en 1494, à Haiti.

Les notes de Colomb sur l'exemplaire du livre de Pierre d'Ailly conservé à la Colombine font à deux reprises allusion à des cartes. *Vide in Ptholomeo et in quatuor cartis nostre*, dit-il à propos d'une observation d'éclipse de lune rapportée par Ptolémée et qui fixait la position respective en longitude de Carthage et d'Arbèle<sup>1</sup>. *Et vide in cartis nostris a papiri ubi est Spera*, dit-il ailleurs, à propos du pays d'Ophir et des navires qu'y envoyait Salomon (passage auquel il a déjà été fait allusion précédemment). — Quatre cartes, des cartes où il y a une sphère. Ce dernier détail correspondrait exactement à la carte de la Bibliothèque nationale, si celle-ci n'était pas sur parchemin, alors que les autres sont en papier, *a papiri*. Mais la présence d'une sphère sur une carte est tellement insolite à cette époque qu'il faut bien reconnaître qu'il y a là une coïncidence singulière<sup>2</sup>.

Colomb avait donc en sa possession plusieurs cartes, et l'on ne s'expliquerait guère qu'il en ait pu être autrement. Même s'il n'en avait pas fait commerce, il devait chercher à réunir tous les documents qui pouvaient se rapporter à son grand projet. D'où il suit qu'il est impossible de dire quelle carte il a montrée aux souverains espagnols au moment où s'est décidé le sort de sa grande entreprise. M. de La Roncière le reconnaît. Et certainement il avait d'autres cartes sous les yeux pendant son premier voyage. Son journal de bord, résumé par Las Casas, ne laisse aucun doute sur ce point.

1. Cette allusion à quatre cartes vient à la suite du passage suivant : *Nota quod Arbis civitas est in fine primi climatis juxta insula Merois*. M. de La Roncière a fait remarquer qu'on trouve précisément sur la carte de la Bibliothèque nationale, à l'ouest de Meroé, une ville non dénommée qui serait la ville d'Arbis en question. Quelles que soient les objections faites à cette hypothèse, et la principale est que, dans Ptolémée, la ville d'Arbis est située sur la rive orientale du Nil, il y a là cependant un rapprochement assez curieux.

2. Le procédé qui consiste à enfermer la terre dans un cercle a été souvent employé au moyen âge, mais sur des cartes très archaïques qui n'ont rien de commun avec les portulans. On ne connaît pas d'autre exemple de figure de ce genre dessinée sur un portulan que celle qui se trouve sur la carte de Nicolas de Canerio, de 1502, où une mappemonde circulaire est dessinée dans l'intérieur de l'Afrique.

Il reste à examiner les îles qui se trouvent à l'ouest de la carte, particulièrement celles qu'on voit au nord : Islande, Frixlande, Brasil, et tout à fait à l'ouest, à la hauteur de l'Irlande, les îles des Sept-Cités<sup>1</sup>.

L'Islande est une grande terre, sur laquelle sont dessinées plusieurs églises, entourée de petites îles et d'écueils. Sur une légende placée au voisinage, on lit que cette « Islandt » s'appelait en latin Thile, que les jours les plus longs y sont, dit-on (*essse dicuntur*), de vingt-deux heures et plus. Les habitants n'y vivent guère que de poisson gelé qu'ils échangent aussi, en guise de monnaie, contre du blé, de la farine et autres denrées nécessaires... Population rude et sauvage, à ce que racontent les Anglais (*ut referunt Anglici*), habitant pendant six mois dans des demeures souterraines, tandis que la mer est gelée. Or, d'après ses deux biographes, Fernand Colomb et Las Casas, Colomb était allé en février 1477 à Thulé. Il prétendait même avoir navigué à cent lieues plus au nord. Ce voyage a donné lieu à de nombreuses critiques. Il est certain qu'on ne navigue pas en hiver à cent lieues au delà de l'Islande. Mais s'agissait-il bien de l'Islande? Fernand Colomb et Las Casas paraissent en avoir douté. Ils identifient Thulé avec la Frixlande, que les cartes placent un peu plus au sud. Ici, il n'y a aucun doute, Thulé c'est l'Islande. Mais les renseignements donnés dans la légende proviennent des Anglais, *ut referunt Anglici*. Ce ne serait donc pas Colomb qui les aurait fournis. Tout ceci reste très obscur, et il ne paraît pas possible d'en rien tirer pour l'identification de la carte.

L'île de Brasil est une île légendaire inscrite depuis longtemps sur les cartes. Les Anglais la cherchèrent en vain en 1480 et plus tard. Quant aux îles des Sept-Cités, elles n'étaient pas moins imaginaires. C'était une vieille histoire d'évêques portugais qui s'étaient réfugiés là après la conquête de la péninsule par les Maures. Fernand Colomb raconte, d'après son père, qu'au temps d'Henri le Navigateur un navire y avait été jeté par la tempête, mais que l'équipage s'était hâté de reprendre la mer. Seuls des mousses en avaient rapporté de l'or qu'ils avaient trouvé dans le sable. Il est curieux de retrouver ce détail dans la légende presque complètement effacée placée au voisinage de ces îles, avec la seule différence qu'il y est question d'argent et non pas d'or.

Mais pourquoi ces îles des Sept-Cités sont-elles placées si loin vers le nord? Ces îles, Martin Béhaïm les identifie sur son globe avec l'île d'Antilia, *Insula Antilia — Septem ritade (sic)*, et il les situe exactement sur le tropique. Des cartes antérieures placent Antilia à la hauteur du cap Saint-Vincent, au large des Açores. On sait qu'il est question de l'île d'Antilia dans la fameuse

1. Au large de la côte de Guinée se trouvent les îles des Sirènes, avec une légende où on lit que les gens y naissent blancs, mais que l'ardeur du soleil les noircit. Dans son journal de bord, Colomb fait allusion aux sirènes qu'il aurait vues sur la côte de Guinée, et dans ses notes on trouve aussi ce détail que les enfants y naissent blancs, mais noircissent avec l'âge.

lettre de Toscanelli, dont l'authenticité a été contestée par Henry Vignaud<sup>1</sup>. Et cette île d'Antilia, Colomb a bien cherché à l'atteindre lors de son premier voyage. Il faut avouer qu'on ne se rend pas compte des raisons pour lesquelles le cartographe a placé les Sept-Cités si loin au nord des Açores<sup>2</sup>.

On s'est étonné que la carte ne porte pas une autre île, celle de Cipangu, le Japon de Marco Polo, mentionnée aussi par Toscanelli comme devant être une des principales étapes de la route; cette île de Cipangu vers laquelle Colomb s'est dirigé — sur les conseils de son compagnon Vincent Pinzon — après avoir vainement pendant un mois cherché l'Asie en naviguant toujours vers l'ouest. Mais en examinant la petite mappemonde, on se demande où vraiment il aurait pu la placer. Il y a des possibilités matérielles avec lesquelles un cartographe doit toujours compter.

Elle est cependant remarquable, cette petite mappemonde, par la fidélité avec laquelle elle s'en tient au dessin de Ptolémée. Elle diffère en cela profondément du globe de Béhaïm où sont mises bout à bout les données de Ptolémée et celles qui proviennent de Marco Polo. L'Inde et l'Indo-Chine y figurent deux fois, et deux fois l'île de Ceylan, sous son propre nom d'après Marco Polo, et sous celui de Taprobane d'après Ptolémée. Cette confusion, dont Béhaïm n'était d'ailleurs pas responsable, existe sur la carte de Henricus Martellus Germanus, un Allemand établi en Italie, carte qui ne peut être que de peu postérieure à 1489. Colomb, nous en avons la preuve dans ses notes, reste fidèle au dessin de Ptolémée, dont il possédait l'édition romaine de 1478 conservée à la bibliothèque Colombine<sup>3</sup>. Mais, tandis que Ptolémée évaluait à 180° la plus grande dimension du monde connu, Colomb estimait, comme Pierre d'Ailly, que cette distance était bien plus considérable. Il évaluait à 56 milles  $\frac{2}{3}$  la longueur du degré à l'équateur, alors qu'elle correspondait, d'après Ptolémée, à 66 milles  $\frac{2}{3}$ . Cette évaluation il l'avait obtenue, en déterminant la longueur en milles du degré, par des moyens insuffisants, il est vrai, mais dont le principe est exact. M. G. E. Nunn a publié récemment sur cette question une étude qui paraît décisive<sup>4</sup>.

1. De Lisbonne à la noble cité de Quinsay (c'est-à-dire en Extrême-Orient), il y a vingt-six intervalles (sur la carte jointe à la lettre), dit Toscanelli. De l'île d'Antilia, dont la position vous est connue, à Cipangu, il y a dix intervalles.

2. On a émis cette hypothèse très ingénieuse que Colomb ne voulait pas indiquer avec trop de précision sur une carte les points vers lesquels il comptait se diriger. Las Casas raconte, en effet, que le roi de Portugal, lorsqu'il lui eut arraché son secret, fit armer secrètement une caravelle et l'envoya dans la direction que Colomb avait dit vouloir suivre. Il est très possible que Colomb ait eu des raisons d'être méfiant. Mais cette île d'Antilia, qu'on identifiait avec les Sept-Cités, était portée sur des cartes, et dans une position bien plus méridionale.

3. Plus tard encore, en 1503, sur les dessins que Barthélemy Colomb a ajoutés dans la marge à une lettre écrite de la Jamaïque par son frère, c'est la carte de Ptolémée qui lui sert de modèle pour l'Extrême-Orient. Ces cartes ont été publiées par Wiesner, qui les a retrouvées à Florence : *Die Karte des Bartolomeo Colombo* (Innsbrück, 1893). Elles ont été reproduites par Nordenskiöld dans son *Periplus* et par G. E. Nunn dans *The geographical conceptions of Columbus*. New-York, 1924.

4. G. E. Nunn, *The determination of the length of a terrestrial degree by Columbus*.



Il s'étonne cependant que la petite mappemonde ne prolonge pas plus loin vers l'est l'extrémité de l'Asie. D'après ses calculs, elle devrait s'étendre, suivant les idées de Colomb, jusqu'à 285° à l'est des îles Fortunées, c'est-à-dire des îles Canaries. Mais comment faire des mesures exactes sur ce dessin qui ne comporte aucune graduation, et comment eût-il été possible d'étendre si loin vers l'est le monde connu en l'enfermant dans un cercle ? Il ne faut pas perdre de vue que cette petite mappemonde, qui n'a même pas vingt centimètres de diamètre, n'est qu'un accessoire sur la grande carte.

J'ai exposé les différentes opinions émises au sujet de cet intéressant document. On peut regretter que toutes ces discussions n'apportent pas, sur bien des points, de solutions satisfaisantes. Ceux qui y ont pris part se sont montrés, je crois, souvent plus affirmatifs, dans un sens ou dans l'autre, que ne le permet la pièce même du procès. Il me semble cependant qu'il n'est pas exagéré d'y trouver quelque reflet des idées de Colomb. Encore une fois les emprunts faits, dans les légendes, au texte de Pierre d'Ailly ne paraissent pas être une rencontre fortuite.

L. GALLOIS.

---

## BULLETIN HISTORIQUE

---

### HISTOIRE GÉNÉRALE DES RELIGIONS

(1921-1926)

JUDAÏSME. — CHRISTIANISME ANTIQUE

I. HISTOIRE GÉNÉRALE DES RELIGIONS. — Sous les auspices de la *Société Ernest Renan*, désireuse de fêter dignement le centenaire de son illustre patron, la tradition des congrès internationaux d'histoire des religions s'est renouée à Paris en 1923. Deux gros volumes d'*Actes*<sup>1</sup>, contenant, outre les documents relatifs au Congrès, quatre-vingt-dix-huit mémoires originaux, donnent une idée favorable de l'activité de cette assemblée de spécialistes. — La liste des périodiques consacrés à l'histoire des religions vient de s'accroître de deux unités très intéressantes. Elles nous viennent l'une et l'autre de Rome. La première, intitulée *Ricerche religiose*, paraît tous les deux mois, depuis janvier 1925, sous la direction de M. Ernesto BUONAIUTI ; la seconde, dirigée par MM. C. FORMICHI, R. PETTAZZONI et G. TUCCI, se nomme *Studi e materiali di storia delle religioni* et paraît tous les trois mois, également depuis janvier 1925. — Dans la collection *Christianisme*, dirigée par le Dr P. COUCHOUD, M. Richard KREGLINGER a donné une synthèse tout à fait suggestive de la vie religieuse de l'humanité<sup>2</sup>. Vaste décor en cinq fresques : *Les origines*. — *Les religions monarchiques*. — *Les religions du salut*. — *Les religions catholiques*. — *Le divorce de la religion et de la civilisation*. Entreprendre un pareil livre semblait, en vérité, une gageure hasardeuse ; M. Kreglinger l'a gagnée. Il a rendu accessibles et clairs pour le grand public, sans rien sacrifier de tout à fait essentiel, les plus redoutables problèmes d'une histoire demeurée encore peu accueillante en beaucoup de ses parties. Une petite bibliographie critique, en tête de chaque chapitre, complèterait utilement un exposé toujours sage et pondéré, mais qui ne se dérobe devant aucune obligation. — M. DELACROIX s'est attaqué à un problème capital de l'histoire religieuse en étudiant la relation de la religion et de la foi<sup>3</sup>. La foi, qui

1. *Actes du Congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923*. Paris, H. Champion, 1925, 2 vol. in-8°, 519 et 466 p. Ils ont été établis par les soins de M. P. Alphan-déry, secrétaire du Congrès, et de M<sup>lle</sup> Marguerite Brunot, trésorière.

2. R. KREGLINGER, *L'évolution religieuse de l'humanité*. Paris, F. Rieder et C<sup>ie</sup>, 1926, in-12, 192 p.

3. H. DELACROIX, *La religion et la foi*, Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, XII-462 p. — L'au-

est à peu près tout dans les religions subjectives, tient encore beaucoup de place dans les autres, mais il y a plusieurs façons de croire (croyance rationnelle ; croyance sentimentale ; croyance par autorité ou oui-dire). M. Delacroix les analyse avec pénétration, sous trois rubriques : *La foi implicite*, celle qui, pour le fidèle, s'attache à la communauté, au culte, aux choses sacrées, aux sacrements, aux rites et qui, parfois, survit aux convictions dogmatiques précises ; *la foi raisonnée*, qui ne va pas sans un grand péril pour l'orthodoxie du fidèle et la constance de ses croyances, parce que la raison est, de sa nature, difficile à contraindre ; *la foi confiance*, l'âme du fidéisme et la grande ressource des hommes qui n'accordent plus leur raison avec leur religion. M. Delacroix étudie ensuite trois aspects ou, pour mieux dire, trois réalisations de la foi : *la certitude mystique*, *l'inspiration prophétique*, *le fanatisme* ; puis les deux phénomènes de *l'entrée* dans la foi (la conversion) et de *la sortie* de la foi. Le tout fondé sur les meilleurs témoignages d'histoire et les observations les plus sûres. Le livre, très poussé dans son détail, est à regarder de très près : l'historien des religions y peut trouver autant de profit que le psychologue. — C'est à un des aspects principaux de la religion, au culte, que M. Robert WILL a consacré une enquête qui promet d'être copieuse<sup>1</sup>. Il ne nous en a encore communiqué que la première partie : elle traite du *caractère religieux du culte*. Trois grandes divisions dans le sujet : *l'essence religieuse du culte* (le fondement religieux) ; *les types religieux du culte* (sacrifice, mystère, prière) ; *les attitudes religieuses du culte* (adoration, édification). Le point de départ est pris dans une préoccupation du présent : le culte intéresse grandement les hommes religieux d'aujourd'hui ; les uns le trouvent trop peu développé dans leur Église ; les autres, au contraire, le jugent encombrant dans la leur. L'auteur ne fait donc pas proprement œuvre d'histoire ; ce qu'il demande à l'étude du passé religieux, c'est seulement d'éclairer une tentative de *synthèse idéale* des formes culturelles diverses dont l'expérience révèle l'utilité pour la vie spirituelle d'aujourd'hui, et, par le moyen de son étude, il cherche à se hausser à un *plan plus élevé de la vie culturelle*. Mais, comme il descend aussi au fond des problèmes et qu'il s'est fait une information très large, on ne perd pas son temps en le suivant. Les développements sur le *mystère* et sur la *prière culturelle* m'ont paru spécialement intéressants. Dans le détail, toutes les affirmations ne sont pas incontestables, et il y a, sans doute, quelque excès dans la surabondance des discussions touchant les questions de second plan. — M. A. DELPECH, longtemps sénateur de l'Ariège, a employé les loisirs de sa retraite à composer à l'usage du peuple une histoire générale des religions<sup>2</sup>. L'idée était excellente, et M. Delpech a mis à son service une grande bonne foi, une sincérité parfaite, une éloquence

teur, pour une seconde édition, fera bien de relire avec soin ses notes où quelques références manquent de précision, et de rectifier plusieurs de ses indications bibliographiques.

1. Robert WILL, *Le culte. Études d'histoire et de philosophie religieuses*, t. I. Strasbourg et Paris, Istra, 1925, in-8°, 458 p.

2. A. DELPECH, *Histoire populaire des religions*. Paris, éditions Rhea, 1925, in-8°, 304 p.

souvent entraînant et des connaissances sérieuses. Considéré en fonction du public auquel il s'adresse, son livre ne paraîtra pas inutile : il pose et débrouille sommairement les grands problèmes ; il cite des textes fondamentaux ; il oriente les curiosités. Du point de vue scientifique, il laisse à désirer plus de sérénité, plus de neutralité, plus de prudence dans les affirmations et une information plus directe. Opposer essentiellement les religions à la vérité et à la justice, c'est plier les faits à une simplification trop forte pour qu'elle-même demeure toujours juste et vraie. J'aurais mauvaise grâce à insister sur des défauts, des excès et des erreurs que les hommes de métier n'évitent pas toujours.

Depuis longtemps nous réclamions une remise au point du si commode manuel de Tiele. M. Nathan SÖDERBLOM vient de nous donner pleine satisfaction<sup>1</sup>. En réalité, par l'ampleur des remaniements et additions qu'il a subis, le vieux petit livre est devenu un ouvrage nouveau, appelé à rendre les plus grands services. A la vérité, il constitue plutôt une histoire générale de la Religion qu'un précis de l'histoire des religions ; mais, comme il est bien informé, très nourri de faits et fortifié de notes bibliographiques copieuses (je regrette qu'elles ne soient pas critiques), il ne trahit pas son titre. En apparence, le christianisme n'y tient qu'une très petite place (p. 517-548) ; l'auteur s'en excuse sur ce que la question a fait l'objet de travaux nombreux et facilement accessibles. De fait, ces quelques pages denses seront mal intelligibles à qui les abordera sans savoir déjà beaucoup. En réalité, le bref développement qu'elles enferment n'en demeure pas moins le point culminant de tout l'exposé, dans l'intention de M. Söderblom, car le christianisme, c'est le terme de l'évolution et la formule de perfection de toute la vie religieuse de l'humanité. On pourrait discuter et contester, et ces opinions personnelles sortent, je pense, quelque peu du plan de la science purement objective. Il reste que, dans son ensemble, le livre, solide, clairement construit, bien mené, agréable à suivre, est pleinement recommandable. — Sous le titre de *L'avenir du christianisme*, M. Albert DUFOURCQ poursuit, coordonné à un dessein d'apologétique, un exposé d'ensemble de l'histoire de l'Église chrétienne. L'ouvrage a trouvé le succès, puisque voici la sixième édition du premier volume<sup>2</sup>. Elle mérite d'être signalée, parce qu'elle renferme et classe des renseignements abondants et utiles sur les religions diverses avec lesquelles le christianisme naissant s'est trouvé en contact. Je fais toutes réserves sur la doctrine du livre, ses tendances et ses conclusions, mais je constate volontiers l'effort certain et utile que l'auteur a fait pour

1. Nathan SÖDERBLOM, *Manuel d'histoire des religions* (Manuel de C. P. Tiele revu et augmenté). Édition française par W. Corsevant. Paris, éditions Ern. Leroux, 1925, in-8°, xii-683 p.

2. A. DUFOURCQ, *L'avenir du christianisme*. Première partie : *Histoire ancienne de l'Église*. I : *Les religions païennes et la religion juive comparées*. Sixième édition corrigée et augmentée. Paris, Plon, s. d. (1923), in-12, xx-438 p.



présenter avec exactitude tous les aspects des questions qu'il a abordées. Je regrette que les notices bibliographiques, le plus souvent très précieuses, n'aient pas été complètement réorganisées et harmonisées de la cinquième à la sixième édition. Il est mal commode d'être obligé de consulter deux listes dans un même volume sur un même sujet. D'ailleurs, si M. Dufourcq avait fait ce petit travail de mise au point, il aurait très aisément repéré les lacunes et retards que comportaient ses fiches ; ils ne sont pas tous négligeables.

Sur l'obscurité question de l'orphisme, et en se plaçant particulièrement au point de vue des relations essentielles entre cette religion complémentaire et le christianisme, M. A. BOULANGER a écrit un excellent petit livre<sup>1</sup>. Sage et prudent, il pose les questions plus qu'il ne les résout, mais il nous autorise à considérer ces pages, déjà très instructives, comme une introduction à un ouvrage plus général et plus vaste que nous attendons avec impatience. Présentement, M. Boulanger semble s'être surtout préoccupé de nous mettre en garde contre les thèses de M. MACCHIORO. Le savant italien est un *orphique* convaincu. Il voit dans l'orphisme la source et l'explication décisive du mystère paulinien ; comme il est fort érudit et très pressant dans son argumentation, il ne laisse pas d'émouvoir le *lector candidus*. Son dernier livre, extrêmement vivant, est d'une lecture attachante et suggestive<sup>2</sup>. Je crois pourtant que son contradicteur a raison quand il lui reproche de trop systématiser, et d'exagérer surtout la fermeté des organisations orphiques au temps de la naissance du christianisme. M. Macchioro insiste fortement (p. 33 et suiv.) sur l'idée qu'il est inadmissible de faire dériver un fait précis comme le paulinisme d'un prétendu mélange de notions et d'influences empruntées aux divers mystères, mélange historiquement inexistant ; mais je vois mal que l'orphisme ait pu, si j'ose ainsi dire, entrer massivement dans la doctrine de Paul et la façonner, s'il ne se présentait pas lui-même, en ce temps-là, comme une religion organisée et précise. Or, où sont les documents qui nous permettent d'affirmer qu'il ait été cela ? Je ne les vois pas. Est-ce, pourtant, qu'à défaut d'*Église* orphique les doctrines orphiques n'étaient pas diffusées dans tout le monde des mystères ? Le problème est d'importance et demanderait une étude attentive.

Sous un titre un peu énigmatique, *La Sibylle*, M. ZIELINSKI a groupé trois essais non dépourvus d'intérêt<sup>3</sup> : l'un sur la préparation psychologique du christianisme dans la religion antique ; le second sur la fondation ou plutôt le fondateur de la religion hellénistique, qui serait Timothée ; le troisième

1. A. BOULANGER, *Orphée. Rapports de l'orphisme et du christianisme*. Paris, Rieder et C<sup>ie</sup>, 1925, in-16, 171 p. (collection *Christianisme*).

2. Vittorio MACCHIORO, *Orfismo e Paolinismo. Studi e polemiche*. Montevarchi, Casa editrice cultura Moderna, 1922, in-8°, 316 p.

3. Th. ZIELINSKI, *La Sibylle ; trois essais sur la religion antique et le christianisme*. Paris, Rieder et C<sup>ie</sup>, 1924, in-16, 127 p. (collection *Christianisme*).

sur la prédiction sibyllique de la *fin* et du *renouvellement* (la palingénésie) dans son rapport avec la fin de Rome. Beaucoup d'érudition et d'ingéniosité, qui ne suffisent pourtant pas toujours à engendrer la parfaite clarté, non plus qu'à entraîner l'assentiment du lecteur. L'originalité des aperçus de M. Zielinski éblouit et déconcerte. — La même impression d'insécurité s'impose à la lecture du livre de M. DURVILLE sur *Le Rythme antique*<sup>1</sup>. Le rythme antique, c'est le mouvement de la pensée déterminé chez les anciens, spécialement en matière religieuse, par leurs représentations cosmologiques et cosmographiques, lesquelles varient d'après la position, par rapport à l'équateur et au pôle, de ceux qui les enfantent. C'est pourquoi la mentalité des Nord-Méditerranéens diffère profondément de celle des Sud-Méditerranéens. Je confesse que j'ai pris beaucoup de peine à suivre un exposé constamment tendu, plus abondant en affirmations qu'en démonstrations à ma portée et qui, au total, malgré son érudition spéciale, ne m'a pas du tout convaincu.

C'est un grand service que nous a rendu M. Walter Scott en rassemblant dans une édition critique les écrits dits *hermétiques*, relatifs à la religion et à la philosophie, que l'antiquité nous a légués<sup>2</sup>, et en les entourant de tous les éclaircissements dont dispose l'érudition d'aujourd'hui. Il s'agit d'une collection de petits ouvrages *gnostiques*, composés en Égypte par des Grecs ou des grecisants : la substance en est empruntée, pour la plus large part, à la philosophie grecque ; mais elle est traitée dans un esprit religieux et mystique qui n'est pas grec et décelé une profonde influence égyptienne. Le *τρισμέγιστος*, titre magnifique d'Hermès, n'est, du reste, que la traduction d'une épithète égyptienne du dieu Thot. Il est possible de distinguer de ci et de là quelques influences juives accessoires, et M. Scott n'a pas réussi à isoler une seule influence chrétienne certaine ; les rapprochements qui s'imposent entre certaines représentations pauliniennes et l'hermétisme, fortement marqués par Reitzenstein, n'en sont, à mon sens, que plus intéressants. La datation de ces textes, probablement remaniés ou retouchés à diverses reprises, n'est pas très facile, et eux-mêmes ne nous aident guère dans cette opération. La seule approximation que nous donne le traité latin *Asclepius III* nous porte aux environs de 270 ap. J.-C., et le III<sup>e</sup> siècle a certainement été une période de grand succès pour l'ensemble de nos écrits. Cela ne prouve nullement qu'au moins par leurs sources ils ne remontent pas beaucoup plus haut. Telle n'est pas, semble-t-il, l'opinion de M. Scott, qui conclut que presque tout, sinon tout, de nos *Hermetica* a vu le jour au III<sup>e</sup> siècle ; quelques morceaux pourraient être de la fin du II<sup>e</sup> siècle ; aucun probablement ne remonterait au

1. P. DURVILLE, *Essai sur le rythme antique*. Paris, A. Delpeuch, 1925, in-12, vii-265 p.

2. Walter Scott, *Hermetica. The ancient greek and latin writings which contain religious or philosophic teachings ascribed to Hermes Trismegistus*. Oxford, Clarendon Press, 2 vol. in-8°. Vol. I : *Introduction. Texts and Translation*, 1924, 549 p. ; vol. II : *Notes on the Corpus Hermeticum*, 1925, 482 p. — Je sais qu'un troisième volume a paru et il m'avait été annoncé, mais il s'est égaré en chemin et ne m'est point parvenu.

1<sup>er</sup> siècle. Je serais, pour ma part, beaucoup moins affirmatif. Le texte donné par M. Scott est quelquefois restitué ou corrigé avec une décision qui effraie, mais il s'accompagne d'un appareil critique qui permet à chacun de se faire une opinion. Les notes, formant commentaire, comprennent une analyse de chaque *libellus*, un relevé des particularités doctrinales qu'il comporte, une recherche de ses sources, une étude de sa relation avec le reste du *Corpus*, un essai de détermination de sa date et de fixation de son titre, enfin un éclaircissement des obscurités que présente le détail de son texte. Au total, travail de premier ordre, désormais point de départ indispensable de toute utilisation des *Hermetica*.

Depuis le moment où la critique a commencé de rapprocher les religions à mystères du christianisme, une littérature très étendue a vu le jour autour de ce sujet ; il nous manquait un livre qui en tirât les enseignements généraux qu'elle enferme : le voici ! M. ANGUS, avec beaucoup de méthode et de prudence, a replacé les mystères dans le cadre historique de la période hellénistique où ils se sont constitués, puis il a décrit le *Mystère*, en y distinguant trois étapes : préparation et probation ; initiation et communion ; époptie et félicité. Il explique diligemment et comment ces religions du salut se sont formées, développées, répandues, et pourquoi elles ont finalement échoué contre le christianisme. Une excellente bibliographie des sources anciennes et des livres modernes clôt un exposé complet, bien informé, clair, intéressant. — Le dernier ouvrage de M. REITZENSTEIN<sup>2</sup> porte au paroxysme la confusion et l'obscurité de ses devanciers, mais, comme eux, il abonde en suggestions neuves, en renseignements inattendus, en hardiesses d'abord surprenantes et qui font réfléchir. Il tourne autour du thème que voici : dans la religion des manichéens se trouverait incluse, conjointement à un mystère de salut, une doctrine de salut d'origine iranienne. Corsée en gnose sous l'influence de Babylone et transportée en terre syrienne, elle aurait agi comme un ferment dans tous les mystères de l'Orient hellénistique. L'auteur prend comme point de départ un fragment de poème qui se rapporte à l'enseignement de Zarathustra et nous est connu par les manichéens ; il y ajoute trois autres fragments également manichéens, et il chemine à travers les religions de l'Orient appuyé sur une érudition à la fois inépuisable et redoutable. Il faut lire le livre avec soin et ne lui faire confiance qu'après mûre réflexion.

La thèse de doctorat de M. Charles PICARD<sup>3</sup>, sur *Éphèse et Claros*, intéresse au premier chef les archéologues, auxquels elle apporte une ample moisson de faits nouveaux, mais les historiens des religions ont aussi beaucoup à ap-

1. S. ANGUS, *The Mystery-religions and Christianity. A study in the religious background of early Christianity*. London, J. Murray, 1925, in-8°, xvi-357 p.

2. R. REITZENSTEIN, *Das iranische Erlösungsmysterium. Religionsgeschichtliche Untersuchung*. Bonn, Marcus et Weber, 1921, in-8°, xii-272 p.

3. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros. Recherches sur les sanctuaires et les cultes de l'Ionie du Nord*. Paris, E. de Boccard, 1922, in-8°, xxxvi-786 p.

prendre d'elle. Ils s'en apercevraient sans tarder si l'auteur avait bien voulu rassembler dans une conclusion l'ensemble des résultats de son enquête. Je pense qu'il a reculé devant la nécessité de grossir de quelques pages un volume déjà énorme. Sa méthode, en ce qui touche l'histoire des religions, est excellente. Elle consiste à regarder devant soi sans parti pris, à recueillir et à classer des faits bien datés. A la vérité, M. Picard témoigne à l'égard de la méthode comparative d'une défiance qui ressemble à de l'animosité ; il exagère et, s'il avait laissé tomber ses préventions sans abandonner sa prudence, il aurait pu singulièrement éclairer et élargir les constatations qu'il a posées. Elles sont d'importance. D'abord elles établissent l'antiquité du syncrétisme, que nous sommes portés à rajeunir, parce que nous sommes surtout renseignés sur son épanouissement durant la basse époque hellénistique. Elles nous montrent la primauté asiatique dans le culte d'Artémis ; la lutte d'influence qui s'engage dans l'Artémision entre l'élément grec et l'élément oriental est singulièrement instructive. L'information de M. Picard touchant l'histoire apostolique, dont il se trouve amené à parler à propos d'Éphèse, n'est pas toujours parfaitement au point ; néanmoins, il apporte à cette histoire une contribution considérable en nous donnant une idée exacte du milieu religieux où elle a évolué.

Dans le langage courant, *nirvana* signifie *anéantissement*, disparition de la sensation et évanouissement de l'être sentant. M. DE LA VALLÉE-POUSSIN<sup>1</sup>, dans un petit livre plein et clair, nous prouve que c'est là un contresens ou, si vous préférez, une transposition fautive du sens véritable, lequel est quelque chose comme *séjour inébranlable, bonheur inébranlable*. Ce n'est pas seulement une notion fausse que le distingué indianiste redresse ; c'est une représentation gravement erronée du bouddhisme qu'il corrige. — La philosophie de Plotin ne s'ouvre pas aisément aux profanes. M. W. R. INGE leur aura rendu un signalé service en rassemblant pour eux une vingtaine de conférences qui forment une très bonne introduction à l'étude des *Ennéades*<sup>2</sup>. Du reste, il a très bonne opinion de Plotin, comme penseur et même comme guide spirituel. Il le replace dans le mouvement général de la pensée religieuse de son temps et le raccorde à ses authentiques prédécesseurs dans les plans parallèles de la mystique, de la gnose, de la métaphysique et de la simple réflexion philosophique, puis il présente les points principaux du système plotinien. Peu de notes, peu de références et préoccupation bien anglaise du *to day*, mais exposé facile, clairement disposé et très nourri. — L'essai de M<sup>lle</sup> M.-Anne COCHET sur l'emploi du sentiment religieux comme base d'autorité politique<sup>3</sup> pourrait être une œuvre d'histoire du plus grand intérêt.

1. LOUIS DE LA VALLÉE-POUSSIN, *Nirvana*. Paris, Beauchesne, 1925, in-8°, xxiii-194 p.

2. W. Ralph INGE, *The Philosophy of Plotinus* (The Gifford Lectures at St. Andrews, 1917-1918). London, Longmans, Green and Co, 1923, in-8°, 2 vol., xx-270 et xii-253 p.

3. M.-A. Cochet, *Essai sur l'emploi du sentiment religieux comme base d'autorité politique* (du III<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle). Paris, les Presses universitaires de France, 1925, in-8°, xx-144 p.



Il ne veut être qu'une attaque véhémement et convaincue contre la philosophie religieuse d'Auguste Comte, considérée comme l'appui principal des réactionnaires et tenants de la tradition d'une religion d'État. L'information historique, qui n'intervient qu'à titre d'argument, n'est peut-être pas partout d'une solidité parfaite. Je pourrais, par exemple, chicaner M<sup>lle</sup> Cochet sur ses certitudes touchant Jésus, sa personne, ses intentions et son enseignement ; mais, paix à la philosophie !

M. LOUIS DE LAUNAY, qui est un savant considérable dans le domaine de la géologie, mais dont l'activité littéraire s'est déjà répandue sur les sujets les plus variés, en prose et en vers, a écrit un livre d'apologétique à l'usage — je suppose — des gens du monde<sup>1</sup>. La démonstration part d'un postulat insoutenable, savoir qu'il n'y a pas de différence sérieuse de valeur, à l'origine, entre les affirmations de la science et celles de la religion. Le plus grave, c'est que l'auteur n'a pas la moindre idée de ce que sont l'exégèse, la nature et la portée de ses raisons, pas la moindre idée non plus de la vraie position des problèmes religieux pour le critique, l'historien et le philosophe. En vérité, il se bat contre des moulins à vent, alors qu'il ne voit ni n'atteint les vrais adversaires de son fidéisme. Je m'en voudrais de composer ici l'étonnant florilège d'assertions stupéfiantes — pour qui n'ignore pas tout de l'histoire chrétienne — que je pourrais, rien qu'en le feuilletant, tirer de ce livre, pourtant bien intentionné et généralement mesuré. Si M. de Launay convertit beaucoup d'incrédulés ou d'agnostiques, j'en serai bien surpris. — Beaucoup plus efficaces seraient peut-être et, en tout cas, plus intéressants sont certainement trois opuscules élégants de MM. BUONAIUTI, FORMICHI et DANTE LATTES<sup>2</sup>. Ils cherchent à expliquer et à faire apprécier par les esprits libres le bel effort religieux accompli par trois grandes religions : le catholicisme, le bouddhisme, le judaïsme, chacun s'efforçant de bien mettre en valeur le sens et les services rendus de chacune. Apologétique très moderne et très attachante. — Ni la *Flamme immortelle* de M. WELLS, ni la *Religion de l'avenir* de M. VAUGAN, ni *Religion et humanité* de M. LOISY ne sont des livres d'histoire<sup>3</sup>, mais ils compteront dans l'avenir au titre de documents sur l'histoire religieuse de notre temps.

Le centenaire de Renan, célébré en 1923, a ramené l'attention des chercheurs et des polémistes sur la personne et la pensée du maître. Nous devons à M. Jean POMMIER, déjà connu par une bonne biographie de *Renan* (1923), deux études nouvelles, solides et dignes de la plus grande attention. L'une s'at-

1. LOUIS DE LAUNAY, *Le christianisme*. Paris, Payot, 1925, in-8°, 249 p.

2. BUONAIUTI, *Apologia del Catholicismo*. Roma, A. F. Formiggini, 1923, in-12, 84 p. — FORMICHI, *Apologia del Buddhismo* ; *ibid.*, 98 p. — DANTE LATTES, *Apologia del Ebraismo* ; *ibid.*, 95 p.

3. G. H. WELLS, *La flamme immortelle*. Traduction française de M. Butts. Paris, Payot, 1920, in-12, 249 p. — J. VAUGAN, *La religion de l'avenir*. Paris, Presses universitaires, s. d. (1926), in-12, 61 p. — A. LOISY, *Religion et humanité*. Paris, E. Nourry, 1926, in-12, 266 p.

tache à une analyse méthodique et précise de la pensée religieuse de Renan<sup>1</sup> ; l'autre, fondée sur des documents inédits, nous montre l'illustre écrivain dans ses relations avec les meilleurs exégètes qui fussent en France dans ce temps-là, les collaborateurs de la *Revue de théologie* dite *Revue de Strasbourg*, rassemblés autour de Colani<sup>2</sup>. Et nous avons l'impression qu'il est regrettable que Renan ne se soit pas plus docilement abandonné à l'influence de ces hommes-là. Sa critique y aurait gagné en rigueur et en fermeté. — M. Pierre LASSERRE a donné les deux premiers volumes d'un grand ouvrage sur la jeunesse de Renan, qui en comprendra trois<sup>3</sup>. Il veut que le livre soit « un exposé d'histoire générale des idées, encadrant l'étude d'un grand écrivain dans sa période de formation ». Ce qu'il nous offre n'est pas, à proprement parler, une œuvre d'érudition, mais le discours d'un homme informé qui muse à son gré par les chemins qui lui plaisent, y compris celui des écoliers ; le second volume nomme à peine Renan et, s'il se rattache au dessin de M. Lasserre par des liens profonds, que, du reste, je vois mal, il fait, au premier abord, figure de hors-d'œuvre. Beaucoup d'idées personnelles et d'aperçus ingénieux, mais rien de très neuf touchant la connaissance objective de Renan. Le renanisme, en revanche, reçoit quelques clartés ; mais nombre d'assertions, au cours de ces 700 pages, réclameraient des justifications et des preuves telles que les entendent les érudits. M. Lasserre ne s'attarde guère à les donner, et il ne serait pas difficile de le chicaner longuement et non pas seulement sur des détails<sup>4</sup>. Malgré tout, sa représentation de Renan vaut d'être étudiée et elle contribuera certainement à donner aux hommes d'aujourd'hui, qui méconnaissent ou méprisent le vieux maître, l'impression profitable que leur jugement est à reviser. — Tel ne sera pas l'avis de ceux qui ne liront que les trois livres dont je vais maintenant parler. D'abord une série d'opuscules et de notes de BRUNETIÈRE, réimprimés sous le titre de *Pages sur Renan*<sup>5</sup>. Brunetière était bien l'homme du monde le moins apte à comprendre Renan ; l'éditeur du recueil, M. Pierre Moreau, le dit excellemment dans sa Préface, et le texte rogue, rêche, rageur, du redoutable dogmatique, qui avait manqué sa vocation en ne versant pas dans la théologie, le prouve surabondamment. Du reste, il y a des vues intéressantes dans ces pages et on ne les relit pas sans profit. — Je n'en dirai pas autant de la vieille réfutation de la

1. Jean POMMIER, *La pensée religieuse de Renan*. Paris, Rieder et C<sup>ie</sup>, 1925, in-16, 236 p.

2. Jean POMMIER, *Renan et Strasbourg*. Paris, Félix Alcan, 1926, in-8°, viii-200 p.

3. Pierre LASSERRE, *La jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Garnier frères, 1925, 2 vol. in-8°. T. I : *De Tréguier à Saint-Sulpice*, vii-370 p. ; t. II : *Le drame de la métaphysique chrétienne*, xxxv-359 p.

4. Un exemple : au t. II, p. 212, je lis que le traité des noms divins a pour auteur Denys d'Alexandrie. J'avais toujours cru que ce *περί θεῶν ὀνομάτων* nous venait du Pseudo-Aréopagite.

5. F. BRUNETIÈRE, *Pages sur Renan*. Paris, Librairie académique Perrin et C<sup>ie</sup>, 1924, in-16, 302 p.

*Vie de Jésus* publiée en 1864 par le P. GRATRY<sup>1</sup>. C'est là de l'exégèse pour catéchisme de persévérance ; le bon sens même — il s'en rencontre de ci et de là — trouve le moyen d'être offensant à la critique. Au fond, ce que Gratry ne peut pardonner à Renan, c'est d'avoir remplacé la vie de Jésus dans le plan de l'histoire humaine. — Le P. LAGRANGE a cru nécessaire de recommencer à son tour l'exécution du célèbre livre exécré des orthodoxes<sup>2</sup>. Je ne comprends pas bien pourquoi il a pris cette peine, car il n'est aujourd'hui personne, je pense, qui défende la *Vie de Jésus* du point de vue de la science. Au reste, il ne serait pas difficile de montrer que la critique du P. Lagrange n'est pas, elle non plus, exempte de « préjugés » et qu'elle s'inspire quelquefois d'une représentation de la vie de Jésus qu'on aurait du mal à qualifier de purement scientifique. Je lis, par exemple, à la p. 59 : « Les Évangiles prouvent à toute âme probe, à tout esprit droit, la mission divine de Jésus-Christ. » N'insistons pas.

II. L'ANCIEN TESTAMENT ET LE JUDAÏSME. — M. Édouard MONTET a, dans un bon petit volume, très pratique, exposé avec simplicité et exactitude l'état actuel de la question biblique<sup>3</sup>. A recommander très vivement comme manuel d'initiation à nos étudiants et au grand public. — D'application beaucoup plus étroite paraît le précis de M. G. MATTHEWS<sup>4</sup>, destiné à permettre à ses lecteurs d'utiliser aussi bien que possible « the most inspiring treasury of religious experience that the world possesses ». Il s'en tient aux solutions moyennes — dans la ligne du dictionnaire de Hastings — et n'abuse pas des discussions critiques, mais il paraît au courant et son exposition, parfois superficielle, est claire et méthodique. La bibliographie reste uniquement anglaise ; elle est complétée par un tableau synchrone très bien fait. — Les opinions de M. H. DE BARENTON sur la *Bible et les origines de l'humanité* s'organisent en pamphlet contre la méthode documentaire, dite allemande<sup>5</sup>. Elles n'ont pour nous d'intérêt que comme manifestation — j'allais dire manifeste — d'un état d'esprit devenu aujourd'hui assez rare, même dans le clergé catholique, pour n'être pas facile à pénétrer de *plano*. — La *Société biblique de Paris*, grandement gênée par la dureté des temps, ne peut pousser que très lentement la publication de la *Bible du centenaire*. C'est grand dommage. Voici pourtant où en sont actuellement les deux Testaments, puisque la Société a eu l'heureuse idée de les entreprendre ensemble.

1. A. GRATRY, *Jésus-Christ. Réponse à Renan, publiée pour la première fois en 1864 après la publication de la Vie de Jésus*, nouvelle édition. Paris, F. Téqui, 1923, in-12, xi-137 p.

2. P.-M.-J. LAGRANGE, *La vie de Jésus d'après Renan*. Paris, Lecoffre, 1923, in-12, 144 p.

3. Édouard MONTET, *Histoire de la Bible*. Paris, Payot, 1924, in-12, 318 p.

4. G. MATTHEWS, *Old Testament Life and Literature*. New-York, The Macmillan Company, 1923, in-8°, xiv-342 p.

5. H. DE BARENTON, *La Bible et les origines de l'humanité. Criticisme allemand et traditions chrétiennes. Quarante ans d'exégèse en France, de Duchesne à Brassac*. Paris, A. Savaète, s. d. (1924), in-8°, 127 p.

Le tome I, le *Pentateuque*, en est resté au verset 9, 16 de l'*Exode*. Du tome II, les *Prophètes*, mis en train en 1923, ont paru *Josué*, œuvre du regretté L. GAUTIER, et les *Juges*, jusqu'à 20, 9, publiés par M. Ad. LODS. Du Nouveau Testament ont vu le jour les *Évangiles*, les *Actes*, l'*Épître aux Romains*, le début de l'Introduction à *1 Cor.* Le plus gros de la besogne a été ici assumé par M. M. GOGUEL. Toutefois, plusieurs collaborateurs, demeurés anonymes, se sont partagé les *Actes*, et c'est M. H. MONNIER qui a traduit *Rom.* La probité du travail et la compétence des travailleurs mettent vraiment cette version nouvelle au-dessus de toutes celles que nous possédons en français. — M. G. LUZZI n'a pas reculé devant la formidable tâche d'une traduction totale de la Bible en italien<sup>1</sup>. Un seul volume nous en est parvenu, et il comprend le *Pentateuque*. L'œuvre complète en comptera neuf autres. L'introduction qui précède ce volume est sobre et claire; elle s'adresse visiblement aux non-initiés et met à leur portée les résultats acquis par la critique biblique moderne. La traduction, très exacte et très nette, s'accompagne de notes brèves qui signalent les principales difficultés du texte. Il en est d'excellentes, comme celle qui débrouille les deux cosmogonies enchevêtrées au début de la *Genèse*; d'autres sont trop sommaires; d'autres encore ne viennent pas là où on les attend (sur le serpent de la tentation, dont il fallait dire que ce n'est pas le diable; sur le passage de la mer Rouge, etc.). Il est permis de bien augurer de ce début. L'Italie possédera donc une traduction digne de confiance, sur laquelle il sera possible de travailler en sécurité. — Avec un peu moins de candeur que feu l'abbé Vigouroux, une école anglaise demande à l'archéologie confirmation de la vérité biblique. M. J. S. GRIFFITHS appartient à cette école-là, et il en a appliqué les méthodes à l'*Exode*<sup>2</sup>. Il est de ceux qui ne cèdent pas aux « extravagances » du criticisme moderne et ne confondent pas *historique* et *vrai*. La préface qu'il a demandée au Révérend H. Wace lui en fait honneur et le loue d'accepter d'abord que ce que disent les Écritures soit substantiellement exact. Bien sûr, il reste des difficultés et obscurités dans le texte saint, mais c'est justement le rôle de la critique de nous en débarrasser. En effet, M. Griffiths s'y est efforcé, non sans adresse, avec l'aide d'autorités parmi lesquelles je ne suis pas surpris de trouver M. E. Naville. Je doute qu'il ait réussi. — Nous changeons de milieu avec M. R. KREGLINGER, qui nous offre une seconde édition de son excellente histoire de la religion d'Israël<sup>3</sup>. Il a ajouté à la précédente (1922) un chapitre substantiel sur les espérances messianiques et retouché quelques points de son exposé.

1. Giovanni LUZZI, *La Bibbia tradotta dai testi originali*. Vol. I : *Genesi con una introduzione generale al Pentateuco ; Esodo, Levitico, Numeri, Deuteronomio*. Firenze, G. C. Sansoni, s. d. (1921 et suiv.), in-8°, xxxv-611 p.

2. J. S. GRIFFITHS, *The Exodus in the Light of Archaeology*. London, R. Scott, 1923, in-8°, 79 p.

3. R. KREGLINGER, *La religion d'Israël*. Seconde édition revue et augmentée. Bruxelles, Lamertin, et Paris, E. Nourry, 1926, in-8°, 376 p.



C'est là le meilleur manuel qui soit, et son succès légitime me réjouit ; il ne lui manque qu'une courte bibliographie critique en tête de chaque chapitre.

Sous le titre général de la *Religion des Écritures*, M. C. LASSEY a rassemblé un certain nombre de communications présentées au Congrès catholique tenu à Cambridge en 1921<sup>1</sup> : l'*Inspiration*, par les Révérends ARENDZEN et DOWNEY ; la *Loi mosaïque*, par le Rév. BIRD ; les *Prophètes*, par le Rév. LASSEY lui-même ; le *Christ dans le Nouveau Testament*, par le P. MARTINDALE ; l'*Église organisée dans le Nouveau Testament*, par le Rév. KNOX ; *Saint Jérôme l'interprète*, par M. BARRY, etc. Exposés intéressants et habiles, mais organisés conformément aux postulats catholiques. Ils doivent être versés au dossier de la question biblique au xx<sup>e</sup> siècle. Du reste, le titre du recueil cache une intention polémique : le protestantisme, qui a reproché au catholicisme de n'avoir pas assez le respect du texte saint, critique aujourd'hui la Bible comme un livre profane ; or, c'est le catholicisme qui est la vraie religion des Écritures. — M. SAINTYVES, dont l'inlassable érudition parcourt en tous sens l'immense champ du folklore, a réédité, en les remaniant, sept études qu'il avait publiées dans diverses revues sur certains thèmes bibliques<sup>2</sup>, et il les a enrichies de deux morceaux nouveaux, le sixième et le septième. En voici maintenant la liste : le feu qui descend du ciel et le renouvellement du feu sacré ; la verge fleurie d'Aaron et le thème du bâton sec qui reverdit ; l'eau qui jaillit du rocher sous le bâton ou la flèche : Moïse, Dionysos et Mithra ; Jésus et la source d'eau vive ; le tour de la ville et la chute de Jéricho ; les origines liturgiques du miracle de l'eau changée en vin ; le miracle de la multiplication des pains ; le miracle de la marche sur les eaux ; l'anneau de Polycrate et le statère dans la bouche du poisson ; la tunique sans couture et le déchirement du voile du Temple. Le commentaire de ces épisodes bibliques, construit avec les ressources de la méthode comparative, met parfaitement en évidence leur relation avec des séries très connues de légendes folkloriques. Il arrive qu'on se demande si la ressemblance suppose vraiment la relation, l'influence, et qu'on ne se réponde pas avec assurance. Aussi bien tous les rapprochements proposés ne sont pas incontestables, mais tous sont amusants et instructifs ; tous contribuent à replacer les religions de la Bible dans le grand courant religieux de leur temps. — C'est une question de grosse importance et également ardue que traite M. R. DUSSAUD dans une seconde édition, complètement refondue, de son *Sacrifice en Israël et chez les Phéniciens*<sup>3</sup>, celle de la relation entre la religion des

1. *The Religion of the Scriptures. Papers from the catholic Bible Congress held at Cambridge, juli 16-19 1921*. Edited by the Rev. C. LASSEY, S. J. Cambridge, Hefter, seconde édition revue et corrigée, 1921, in-12, XIII-112 p.

2. P. SAINTYVES, *Essais de folklore biblique : magie, mythe et miracle dans l'Ancien et le Nouveau Testament*. Paris, Em. Nourry, 1922, in-8°, XIII-483 p.

3. René DUSSAUD, *Les origines cananéennes du sacrifice israélite*. Paris, Ernest Leroux, 1921, in-8°, 334 p.

Juifs et la religion de leurs prédécesseurs dans la terre de Canaan. Les additions portent en particulier sur la doctrine sacrificielle chez les Israélites, sur les prêtres et le Temple de Salomon, sur le sacrifice des parfums et les sacrifices humains, surtout sur les mythes sacrificiels israélites. L'auteur entreprend de corriger ce qu'il regarde comme les excès de la critique des textes dans le jeu de ses hypothèses chronologiques par les suggestions de la méthode comparative. Par exemple, le rapprochement des tarifs sacrificiels carthaginois et des sacrifices prescrits dans le *Lévitique* lui paraît décisif : « La codification post-exilique reste dans l'esprit des règles depuis longtemps établies et... elle les enregistre sans modification profonde. » A la base du sacrifice israélite, il y a le sacrifice cananéen, ce qui n'exclut ni les modifications ultérieures ni même une évolution, mais ce qui conduit à refuser à Moïse la paternité d'une législation culturelle qui lui est antérieure. C'est la thèse du livre, développée avec un grand luxe de faits et de raisons, et encadrée de descriptions très pleines et tout à fait intéressantes. Je confesse même que, me sentant hors d'état de prendre décidément parti sur le fond, je me suis surtout attaché au tableau minutieux de la pratique sacrificielle d'Israël que contient le livre et qui est de tous points excellent. J'ai l'impression qu'il y a peut-être quelque exagération dans le « cananéisme » du reste.

Ce ne sont pas les plus vieux rites, mais bien les plus vieux chants de la Bible qu'a recherchés M. A. CAUSSE<sup>1</sup>. Il est parti des conclusions de Mowinkel qui fait remonter les Psaumes bien plus haut que ne l'acceptait l'école de Wellhausen, les rattache à tout un passé culturel certainement antérieur au second Temple et y trouve la trace de préoccupations ritualistes, voire magiques, plus anciennes que la domination de la théocratie. Il y aurait donc aussi dans la Bible un fond de récits et de chants antérieurs, dans leurs origines, à la littérature écrite. Ce sont eux que veut retrouver M. Causse. Il a groupé son étude sous quatre chefs : *La poésie populaire primitive* ; chants de vengeance et cris de guerres ; chants de triomphe et de travail ; sentences de bénédiction ou de malédiction ; plaintes funèbres. — *La poésie lyrique nationale au temps des Juges et des premiers rois*, qui commence avec le passage de l'état nomade au sédentaire. — *Les anciens sanctuaires et les origines de la poésie culturelle*. — *La civilisation royale et son influence sur l'évolution littéraire*. Un épilogue sur *la poésie lyrique et l'individualisme religieux*. Assurément l'impression personnelle sur des vraisemblances constitue le principal critérium de l'ancienneté de la plupart des pièces relevées par M. Causse ; il reste donc possible de contester quelquefois. Le livre n'en demeure pas moins une bonne contribution à l'étude de la formation et de l'évolution de la poésie lyrique d'Israël.

M. M. R. JAMES s'est donné pour tâche de mettre à la portée du lecteur anglais les restes des Apocryphes intéressant l'Ancien Testament<sup>2</sup> et qui

1. A. CAUSSE, *Les plus vieux chants de la Bible*. Paris, Félix Alcan, 1926, in-8°, 175 p.

2. Montague Rhodes JAMES, *The lost Apocrypha of the Old Testament*. London, Society for promoting christian knowledge, 1920, in-8°, xiv-111 p.

n'ont pas survécu dans leur entier. Les étudiants et le grand public abordent difficilement le *Codex pseudegraphicus* de Fabricius. Il s'agit donc d'une sorte de petit manuel d'histoire littéraire, accompagné de la traduction de quelques fragments, d'un relevé des citations patristiques et d'un index commode. Clair et pratique. Je dirai de même pour le précis de littérature rabbinique de MM. CESTERLEY et BOX<sup>1</sup>, qui prend son sujet dans le sens le plus large et enferme en un petit nombre de pages une quantité surprenante d'enseignements utiles. Ce livre sera une véritable révélation pour un grand nombre de lecteurs et il est admirablement disposé pour leur commodité, avec ses divisions claires, ses listes bibliographiques en tête de chaque chapitre et ses excellents indices. On y trouvera même ce qu'on n'aurait pas l'idée d'y aller chercher : un bon exposé de la liturgie juive.

La librairie qui a édité ce précieux manuel a commencé, sous le titre de *Translations of early documents*, la publication d'une collection de textes rabbiniques qui le complétera et l'illustrera. Chaque volume comporte une introduction et des notes explicatives fort bien conçues et des compléments bibliographiques bien au point. J'ai sous les yeux les *Pirke Aboth*, c'est-à-dire les sections, chapitres ou plutôt enseignements des Pères, édités par M. CESTERLEY, et le traité *Sanhedrin* de la Mishna, par M. H. DANBY<sup>2</sup>. Ils sont également recommandables. — Et voici, dans la même ligne, un livre de premier ordre, véritable modèle du genre, appelé à rendre les plus signalés services aux travailleurs, même hébraisants. C'est une traduction anglaise (commentée, précédée d'une solide introduction et accompagnée d'un glossaire et d'indices) du traité *Berakoth* selon le Talmud de Babylone, par M. A. COHEN<sup>3</sup>. Mon vœu le plus sincère est que ce bel exemple soit suivi et que nous disposions bientôt de publications analogues sur toutes les grandes sections du Talmud. — Des trois études réunies en volume par M. H. M. WIENER<sup>4</sup> (*Quelques facteurs dans l'histoire antique des Hébreux; la loi de changement dans la Bible; les doctrines bibliques de « joint », hérédité et responsabilité individuelle*), la plus originale est la troisième qui traite d'une question de morale sociale. Les deux autres, qui ne procèdent pas d'une critique très exigeante, ne sont d'ailleurs pas dépourvues d'intérêt et contiennent dans le détail des remarques intéressantes.

Le premier volume de l'*Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité*,

1. W. O. E. CESTERLEY et G. H. BOX, *A short Survey of the Literature of rabbinical and mediaeval Judaism*. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1920, in-12, xii-334 p.

2. W. O. CESTERLEY, *The Sayings of the Jewish Fathers (Pirke Aboth)*. Translated from the hebrew. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1919, in-12, xx-103 p. — Herbert DANBY, *Tractate Sanhedrin. Mishnah and Tosefta*. London, 1919, in-12, xxi-148 p.

3. A. COHEN, *The Babylonian Talmud. Tractate Berakot*. Cambridge, University Press, 1921, in-8°, viii-460 p.

4. H. M. WIENER, *Early Hebrew history and other studies*. London, Robert Scott, 1924, in-12, vii-117 p.

entreprise par M. DESNOYERS<sup>1</sup>, appelle dès l'abord une réserve sur son point de départ : l'auteur suppose, sur la foi de la tradition, que les Hébreux ont apporté du désert le jahwisme pur, dûment fondé par Moïse, et qu'ils l'ont profondément altéré au contact de Canaan ; ils ont même transformé Iahwé en une sorte de Baal. Ce point de vue n'est pas précisément celui de la critique indépendante et, d'une manière générale, M. Desnoyers, encore qu'il ait commencé par se montrer, à juste titre, inquiet de la médiocrité de notre information, incline à faire trop confiance aux textes bibliques, surtout pour la période très ancienne. On s'étonne un peu, par exemple, de le voir prendre tout à fait au sérieux l'histoire de Samson. D'autre part, il se montre très préoccupé de mettre en opposition les insuffisances propres du peuple élu et même son infériorité de culture et de dons par rapport à certains de ses voisins, tels les Philistins, et la grâce de Dieu qui l'entraîne malgré lui vers de grandes choses. On a l'impression que, si ce livre n'avait pas été composé dans un Institut catholique et sous le bénéfice de l'imprimatur, circonstances qui réclamaient des précautions, il serait assez différent de ce qu'il est. Là où il n'est pas contraint par la tradition, dans le tableau de la religion cananéenne (chap. xi), dans la description des mœurs et de la civilisation (chap. xvi), ou dans l'étude du travail rédactionnel en *Juges* et en *Samuel*, il est d'une excellente tenue scientifique et fort estimable. Le reste nous prouve une fois de plus que la liberté du laïque garde des avantages.

Quelques livres sur les prophètes. L'un, de M. WIENER<sup>2</sup>, est un peu dissertant, étayé d'une bibliographie trop superficielle et vraiment d'une critique trop peu exigeante ; pourtant son auteur connaît bien les textes. — L'autre, de M. Th. H. ROBINSON<sup>3</sup>, se définit lui-même ainsi dans sa préface : « J'ai visé à essayer de mettre les prophètes à leur vraie place dans l'histoire de la révélation de Dieu à l'homme. Pour un écrivain chrétien, il ne peut y avoir qu'un seul centre, le Christ. L'Ancien Testament est le récit de la préparation de sa venue. » Il s'agit pour lui d'« aider le public chrétien à une compréhension plus complète de ce miracle extraordinaire, continu et progressif que révèle l'histoire spirituelle d'Israël ». Le plus curieux, c'est que l'auteur ait pu se maintenir à ce point de vue après avoir acquis une connaissance certainement très sérieuse de l'histoire d'Israël. Comme document de psychologie religieuse, l'ouvrage mérite d'être retenu. — Le *Jérémie* de M<sup>me</sup> STEPHEN<sup>4</sup> n'a d'autre prétention que d'aider son lecteur à mieux comprendre le prophète, pour en tirer un meilleur profit en un temps où son secours est spécia-

1. L. DESNOYERS, *Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité*. T. 1 : *La période des Juges*. Paris, Desclée, de Brouwer et C<sup>ie</sup> et Auguste Picard, 1922, xvi-431 p.

2. H. M. WIENER, *The Prophets of Israel in history and criticism*. London, R. Scott, 1923, in-12, vii-196 p.

3. Th. H. ROBINSON, *Prophecy and the Prophets in ancient Israel*. London, Duckworth and Co, s. d. (1923), in-12, 222 p.

4. Dorothea STEPHEN, *Jeremiah. The Prophet of Hope*. Cambridge, University Press, 1923, in-8°, 78 p.



lement utile et efficace. — M. BOUTFLOWER croit à l'authenticité des visions de Daniel<sup>1</sup> et à l'exactitude de la date traditionnelle ; de même il professe que les critiques, en s'imaginant que le livre a été écrit environ 350 ans après cette date, se refusent tout moyen de rien comprendre à la prophétie en cause, et il s'efforce de la leur expliquer par une description du milieu où, selon lui, elle prend place. Toutes les opinions sont libres.

L'étonnante activité de M. CAUSSE s'est encore affirmée par deux ouvrages considérables. L'un, relatif aux « pauvres » d'Israël<sup>2</sup>, est une contribution à l'histoire sociale de la religion juive. L'exposé se divise en trois temps : *Les Prophètes contre la civilisation royale*. Prophètes et Rekabites contre cette civilisation et le syncrétisme. — *Le Psautier, le livre des pauvres d'Israël*. Circonstances, historique et contenu. — *Ceux qui attendaient la délivrance d'Israël*. Les messianistes et la protestation des pauvres contre la culture. La partie sociale de la Loi n'est pas appliquée et reste à l'état de rêve pieux. Une minorité dévote, encouragée par les prophètes, garde cet idéal et rêve d'un Israël nouveau, d'un peuple vraiment saint. Le Psautier, où se reflète l'idée de ces gens-là, exalte les pauvres, les *anavim*, leur fraternité, leur communauté et compte avec confiance sur l'intervention de Iahwé pour réaliser leurs vœux. D'eschatologique, leur attente mystique devient immédiate et instante, oscillant entre la hantise de la colère de Dieu et l'espoir d'une manifestation de sa justice qui délivrera Israël. Ce sont ces *anavim*, devenus ardents messianistes, que M. Causse essaie de retrouver sous les textes, notamment dans les Apocalypses et dans les Évangiles. L'exposé est vivant et très intéressant, mais la part de la déduction et de la construction subjective y paraît bien grande. Ces *anavim*, que nous finissons par nous représenter comme formant une sorte de confrérie très consciente et très active, pourraient bien n'être que la personnification trop précise d'une des tendances nombreuses et complexes de l'Israël post-exilien. — L'autre livre est une étude sur l'élargissement religieux d'Israël<sup>3</sup> et les obstacles qu'il a rencontrés. Iahwé, d'abord « Dieu par la nation et pour la nation », s'élargit peu à peu jusqu'aux limites de l'humanité, jusqu'à devenir le dieu de l'individu. Ce sont les prophètes de l'exil qui ont découvert l'humanité et ont fait de Iahwé le dieu de la terre et du ciel : tous les peuples sont appelés à lui et même la conversion des païens devient l'acte préliminaire de la restauration messianique. La Restauration post-exilienne, qui s'organise en théocratie derrière la haie close de la Loi, marque, en fait, une réaction vigoureuse ; mais l'idée universaliste, maintenue dans le Psautier, s'épanouit de nouveau dans la littérature sapientielle et surtout s'affirme dans le monde de la *Diaspora* ; le chris-

1. Charles BOUTFLOWER, *In and around the Book of Daniel*. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1923, in-8°, xviii-311 p.

2. A. CAUSSE, *Les « pauvres » d'Israël (Prophètes, Psalmistes, Messianistes)*. Strasbourg et Paris, Istra, 1922, in-8°, 173 p.

3. A. CAUSSE, *Israël et la vision de l'humanité*. Strasbourg et Paris, Istra, 1924, in-8°, 152 p.

tianisme la réalisera intégralement. L'auteur a eu tort de ne pas définir son sujet avant que de se jeter *in medias res*. L'intérêt historique du livre s'attache surtout à la détermination chronologique de ces mouvements divers et oscillations successives du jahwisme. Exposé un peu léger peut-être, mais clair et agréable.

M. Théodore REINACH a repris la publication, trop lente au gré des travailleurs, de son excellente traduction des œuvres complètes de Josèphe<sup>1</sup>. Cinq volumes en ont déjà paru, y compris celui que j'ai sous les yeux et qui contient les livres VI-X des *Antiquités* (en gros, la période qui s'étend des origines de la royauté à la prise de Babylone par Cyrus). C'est M. Julien WEILL qui a, cette fois, assumé la charge de la traduction : inutile de dire qu'il l'a allègrement portée.

Nous manquons en français d'un bon livre d'ensemble sur la civilisation israélite. Je pense que c'est de cette constatation qu'est parti M. Ch.-F. JEAN quand il a entrepris, sur *Le milieu biblique avant Jésus-Christ*, un ouvrage qui doit comprendre trois volumes. Je n'en connais encore qu'un<sup>2</sup>, qui se rapporte à l'histoire générale et à la civilisation prise d'ensemble. Je ne le trouve pas très bien venu. D'abord, il a voulu trop embrasser : la partie proprement historique prétend enfermer, avec Israël, tous les peuples qui ont été en rapports avec lui ; elle prend alors les allures d'un simple sommaire, sans beaucoup d'intérêt et où rien de ce qui serait essentiel n'est mis en valeur. En second lieu, l'auteur semble atteint de la phobie des idées générales. Il a dressé un répertoire de faits de tout ordre, dont une copieuse table analytique (elle occupe 104 pages !) rend l'usage assez facile, mais qui se présentent souvent dans un état de mélange déconcertant et dont un trop grand nombre n'intéressent vraiment pas le sujet. Certaines descriptions, par exemple celle de Jérusalem (p. 114 et suiv.), restent inintelligibles, faute d'une carte, même pour qui a vu les lieux. En somme, c'est là une sorte de manuel qui peut ne pas être inutile, mais qui gagnerait à être plus méthodique, plus serré, moins sec et moins décousu. L'auteur sait beaucoup, et l'on pouvait attendre de lui un travail mieux au point.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE. — L'histoire du christianisme oriental a beaucoup à attendre de *Byzantion, revue internationale des études byzantines*, dont MM. GRAINDOR et GRÉGOIRE ont commencé la publication<sup>3</sup>. Plusieurs articles importants, parus dans le premier volume, intéressent directement nos études. Des comptes-rendus, des bulletins critiques et des

1. *Œuvres complètes de Flavius Josèphe traduites en français sous la direction de Théodore Reinach*. T. II : *Antiquités judaïques*, liv. VI-X, traduit par Julien Weill. Paris, Ern. Leroux, 1926, in-8°, 360 p.

2. Ch.-F. JEAN, *Le milieu biblique avant Jésus-Christ*. Paris, Geuthner, 1922, in-8°, ix-339 p.

3. Le premier volume porte la date de 1924. Paris, Champion, et Liège, Vaillant-Carmanne, in-8°, 751 p.

informations s'annoncent comme d'indispensables auxiliaires de quiconque s'intéresse à l'Orient antique et médiéval. — M. J. B. KIDD a eu une bonne idée, qu'il a malheureusement réalisée d'une manière incomplète ; elle consistait à faire un recueil de textes traduits, illustrant l'histoire de l'Église, et plus ou moins analogue au *Kirchengeschichtliches Lesebuch* de Rinn et Jüngst<sup>1</sup>. Il n'a pas mal choisi ses extraits, qu'il a disposés dans l'ordre chronologique, mais il ne les a accompagnés d'aucun éclaircissement d'aucune sorte ; c'est les rendre à peu près inutilisables pour la majorité des lecteurs, qui ne sait rien de leurs auteurs. — Le *Christianisme naissant* de M. l'abbé BOURNET<sup>2</sup> représente des leçons professées pour les élèves de philosophie du grand séminaire de Versailles. Il ne porte que sur deux points : 1<sup>o</sup> expansion du christianisme naissant ; 2<sup>o</sup> difficultés extérieures qu'il a dû surmonter. C'est un manuel et presque un memento, très scolaire de ton et d'intentions. Il ne se cache pas du dessein de servir l'Église, donc de subordonner l'histoire à l'apologétique ou plutôt de les confondre. Il demeure pourtant, à peu d'exceptions près, assez raisonnable. Naturellement, le savant n'a rien à en faire et ce n'est pas au savant que l'auteur s'adresse. — Il en va de même du petit précis de M. HOUTIN<sup>3</sup>, qui procède pourtant d'un tout autre esprit. En vingt-trois courts chapitres, répartis en cinq périodes (les origines ; le progrès du I<sup>er</sup> au XI<sup>e</sup> siècle ; l'apogée au XIII<sup>e</sup> siècle ; le déclin du XIV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> ; l'état actuel), c'est une description rapide de la naissance et de l'évolution du christianisme. Gageure hardie, mais qui n'est pas complètement gagnée, malgré le talent de l'auteur, en ce sens que la violence des raccourcis compromet la clarté, non pas celle de la forme et de l'apparence, mais celle du fond, ce qui est plus grave. En d'autres termes, je crains que le lecteur mal averti, et c'est à lui que le livre s'adresse, ne comprenne pas toujours bien ou comprenne à côté ; je crains surtout qu'il ne se doute pas de la complexité des problèmes. — C'est une lecture très profitable que celle des conférences où M. Kirsopp LAKE a cherché à fixer les points de repère principaux dans l'histoire du christianisme primitif<sup>4</sup>. Le premier chapitre pose, avec une sincérité et une fermeté parfaites, le problème chrétien sur le plan de l'histoire des religions et montre comment s'applique au christianisme la loi fatale de l'évolution. Né d'une désintégration religieuse, formé de recompositions et de synthèses successives, il est, à son tour, en proie à la désintégration. Le développement se borne à deux mouvements de la synthèse première : 1<sup>o</sup> changement qui fait du christianisme, secte juive, un culte sacramental ; 2<sup>o</sup> com-

1. J. B. KIDD, *Documents illustrative of the history of the Church*. Vol. I, to A. D. 313. London, Society for promoting christian knowledge, 1920, in-12, xiv-282 p.

2. Abbé Léon BOURNET, *Le christianisme naissant. Expansion et luttes*. Paris, Téqui, 1923, in-12, x-482 p.

3. A. HOUTIN, *Courte histoire du christianisme*. Paris, Rieder et C<sup>ie</sup>, 1924, in-12, 128 p. (collection *Christianisme*).

4. Kirsopp LAKE, *Landmarks in the history of early Christianity*. London, Macmillan, 1920, in-8°, x-147 p.

mencement de l'opération qui introduit la métaphysique grecque dans la jeune théologie chrétienne. Très suggestif et, sur plus d'un point, très neuf.

Les *Essais* de M. MERRILL ont trait aux rapports de l'Église et de l'État aux quatre premiers siècles<sup>1</sup>. L'auteur est un professeur de langue latine, qui s'est attaché à un sujet en marge de ses études particulières, parce qu'il l'a jugé intéressant et aussi parce qu'il s'est trouvé mal satisfait de ce qu'il en a lu dans les livres usuels. Ce qu'il en dit lui-même est un mélange singulier, et bien anglais, de bon sens, de critique raisonnable, de traditionalisme et de conservatisme. Ce qui manque surtout à M. Merrill, c'est d'être au courant des méthodes et des résultats de l'exégèse scientifique. Il en paraît fort ignorant. Je ne suis pas certain non plus que la littérature de son sujet lui soit vraiment familière dans son ensemble. C'est toujours un jeu imprudent que de prétendre refaire à soi tout seul ce que des générations de bons travailleurs ont fait, et cela sans tenir compte de leurs raisons. Sous cette réserve, le livre se lit avec intérêt et contient dans son détail d'excellentes remarques. A qui voudra prendre une idée rapide de ses défauts et de ses qualités, il suffira de lire le dernier chapitre (*Saint Pierre et l'Église de Rome*), où voisinent tous les contrastes : saint Pierre a « organisé » l'Église d'Antioche ; le *Prima Petri* est « genuine » ; saint Pierre installe des évêques où il passe et... sa venue à Rome est un mythe ! Si M. Merrill avait fait revoir son ouvrage par un véritable exégète, il aurait pu lui donner une valeur décisive : il ne lui manque qu'un peu de métier.

M. Louis ROUGIER a inauguré par un bon volume sur *Celse* une collection qu'il dirige et qui répond à un réel besoin de la science chrétienne<sup>2</sup>. Elle rassemblera, en les éclairant d'explications et de gloses appropriées, les œuvres principales des adversaires du christianisme à travers les siècles. Il était tout indiqué de commencer par le *Discours vrai*. L'introduction, que certains trouveront peut-être un peu véhémence, est construite solidement sur des arguments excellents. Elle met parfaitement en valeur la critique de Celse et ses justifications, tant rationnelles que politiques, sociales et religieuses. C'est, dès lors, le conflit de la science et de la religion qui commence. La traduction est correcte et vivante. A recommander très vivement à quiconque veut vraiment comprendre le conflit du christianisme et du monde gréco-romain.

Le mieux que je puisse faire pour ne point porter atteinte à l'honorable notoriété que M. Jules MAURICE s'est acquise par ses études de numisma-

1. E. T. MERRILL, *Essays in early christian history*. London, Macmillan, 1924, in-8°, VIII-344 p.

2. Louis ROUGIER, *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*. Paris, Éditions du siècle, s. d. (1926), in-8°, XXXIII-440 p. — La collection se nomme *Les maîtres de la pensée antichrétienne*. Je proteste contre le système détestable qui rejette les notes à la fin du volume ; il s'aggrave ici du fait que le texte ne porte même pas d'appels de notes. Les éditeurs qui nous imposent cette contrainte, gênante pour l'auteur et exaspérante pour le lecteur sérieux, n'ont pas la moindre idée des conditions du vrai travail scientifique.



tique, c'est, je crois, de ne rien dire de son *Constantin*<sup>1</sup>. Ce livre exprime une regrettable erreur que j'aime autant ne pas analyser. — Nous attendons encore l'ouvrage définitif sur l'empereur Julien. Voici toujours une contribution intéressante de M. ROSTAGNI<sup>2</sup>. En Julien, l'auteur considère surtout l'écrivain, mais l'écrivain ne peut se détacher de l'homme. L'empereur a fait faillite ; reste l'artiste. M. Rostagni s'attache donc à bien comprendre l'homme pour expliquer l'auteur. Son étude, certainement bienveillante, est fondée sur une utilisation diligente des sources, un sens très exact du milieu historique où a vécu le personnage et une analyse psychologique très pénétrante. Elle montre parfaitement bien d'où procèdent les défauts d'esprit et le talent de Julien. Suit la traduction commentée de la *Lettre à Thémistios*, du *Message au sénat et au peuple d'Athènes*, des *Césars*, du *Misopogon* et des fragments du *Κατὰ Γκιλλαίων*. Il est fâcheux que M. Rostagni n'ait pu se servir de l'édition donnée par M. BIDEZ à la collection G. Budé et qui marque un grand progrès sur Hertlein<sup>3</sup>.

L'histoire de la Papauté a fait l'objet de trois ouvrages de valeur fort différente. Le premier, du Révérend C. LATTEY, S. J., porte sur l'ensemble de cette histoire<sup>4</sup>, et il semble s'être donné pour but de dissiper les préventions des Anglo-catholiques contre le papisme. Il n'a pour nous d'autre intérêt que de nous faire voir comment un catholique instruit et adroit présente le dogme de la Papauté à des adversaires. Nombre d'assertions y sont, bien entendu, inacceptables pour un historien indépendant. — Le second, de M. Jean CARRÈRE<sup>5</sup>, a fait quelque bruit naguère hors du monde savant, qu'il ne vise point. Deux parties : l'une est une apologie de la Papauté, assez habile en ce qu'elle ne se réfère pas trop au temps présent ; l'autre se rapporte à la question romaine. C'est la meilleure. Travail d'un journaliste qui ne paraît pas s'être épuisé à étudier les sources ni seulement à lire les ouvrages fondamentaux sur la question. Son information, très superficielle, est également vieille. Beaucoup d'assurance, mais certainement plus de paradoxes, de truismes ou d'erreurs que d'idées fortes et neuves. M. Carrère parle en quelque endroit (p. 99) avec un superbe mépris de ces historiens prudhommesques « qui ne voient jamais que les faits et n'en comprennent pas les symboles ». Il ne risque pas d'être jamais confondu avec ces espèces. — Le troi-

1. Jules MAURICE, *Constantin le Grand. L'origine de la civilisation chrétienne*. Paris, Éditions Spes, s. d. (1925), in-8°, xi-307 p.

2. Augusto ROSTAGNI, *Giuliano l'Apostata. Saggio critico con le operette politiche e satiriche tradotte e commentate*. Torino, Fratelli Bocca, 1920, in-8°, 399 p. Ce livre est le vol. XII de la collection *Il pensiero greco*.

3. J. BIDEZ, *L'empereur Julien. Œuvres complètes*. T. I, seconde partie : *Lettres et fragments*. Paris, Société d'édition « les Belles-Lettres », 1924, in-8°. — Je crois savoir que la première partie du tome I sera précédée d'une étude d'ensemble sur Julien : je l'attends avec une impatiente curiosité.

4. Rev. C. LATTEY, S. J., *The Papacy. Papers from the summer school of catholic studies held at Cambridge, August 8-10 1923*. Cambridge, W. Heffer and Sons, 1924, in-12, x-257 p.

5. Jean CARRÈRE, *Le pape*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1924, in-16, 328 p.

sième part de la plume de Mgr BATIFFOL<sup>1</sup> : c'est autre chose tout à fait. Il s'agit de l'histoire du siège apostolique entre 359 et 451. La grande préoccupation de l'auteur est d'établir qu'à cette époque les Orientaux acceptent le magistère de Rome, de mauvaise grâce souvent, avec le désir de s'y soustraire autant que possible, mais dans la pleine conscience qu'il est de droit, qu'ils l'avouent, et que le pape est authentiquement leur chef. Aux premiers siècles, le « centre sensible de gravité » des églises dispersées dans le monde, c'est l'Église romaine ; au iv<sup>e</sup> siècle, cette même Église est bien le centre de l'autorité doctrinale. Je crois ces thèses excessives, et la vérité me paraît être que les Orientaux n'accordent vraiment au patriarche romain que la primauté d'honneur. Si quelquefois ils semblent aller plus loin et proclament que Pierre lui-même a parlé par la bouche de son successeur, c'est qu'ils se sont si bien empêtrés en quelque querelle qu'ils n'ont plus d'autre moyen d'en sortir que le recours au bon sens, au sens juridique et à l'immobilité doctrinale de Rome ; ou bien c'est que tel ou tel parti, désespérant de vaincre avec ses ressources d'Orient, fait appel à l'aide occidentale et se trouve disposé, on voit trop pourquoi, à lui attribuer momentanément toute l'autorité de décision. Le livre de Mgr Batiffol apportera lui-même, à quiconque le lira avec attention et réflexion, toutes les justifications souhaitables à la correction que je propose. Au demeurant, étude puisée directement aux sources, très bien informée, présentée avec une adresse qui n'insiste pas sur les difficultés certainement, mais ne les dissimule pas non plus aux yeux bien ouverts. Nombre de petits problèmes de détail, dont cette histoire abonde, sont traités avec pénétration et sûreté. Parmi les grandes questions, l'exposé de l'action de Léon le Grand en Orient m'a paru spécialement neuf et suggestif.

La mort avait empêché Mgr DUCHESNE de mettre la dernière main au quatrième volume de son *Histoire ancienne de l'Église*<sup>2</sup> ; des circonstances pénibles, et que personne n'a oubliées, en avaient, d'ailleurs, retardé la rédaction. Les mains pieuses de dom Quentin ont mis le manuscrit en état d'être publié, sans toutefois chercher à le compléter ni même à l'achever. Le récit commence avec le règne de l'empereur Anastase et se termine sur une sorte d'introduction au pontificat de Grégoire le Grand. Il se conforme à la manière adoptée par l'auteur dans les trois volumes précédents : peu ou point d'exposés de caractère général ; une narration serrée et sobre ; des portraits quelque peu poussés ; le tout assez malaisé à saisir pour qui n'est pas déjà « débrouillé » au regard de cette histoire. Pour personne, même, ce n'est là, malgré la clarté du détail et la limpidité du style, une lecture facile. En substance le livre raconte l'histoire du prolongement en Orient des grandes querelles doctrinales du v<sup>e</sup> siècle et aussi celle de la constitution des églises provinciales : l'Église occidentale s'installe dans le moyen âge. Je n'ai pas besoin de dire que l'information est partout de première main, car Mgr Duchesne

1. P. BATIFFOL, *Le siège apostolique (359-451)*. Paris, Gabalda, 1924, in-12, vii-624 p.

2. L. DUCHESNE, *L'Église au VI<sup>e</sup> siècle*. Paris, E. de Boccard, 1925, in-8°, viii-663 p.

n'a jamais été un bibliographe très abondant. C'était à la fois sa force et sa faiblesse : l'une et l'autre se montrent encore dans son dernier ouvrage.

M. MINGANA, après avoir diligemment rassemblé les faits connus et les documents principaux touchant l'évangélisation de l'Asie centrale dans l'antiquité et au début du moyen âge, met en valeur un texte syriaque attribué, probablement à tort, au fameux évêque monophysite paphlagonien Philoxenus († 523), qui esquisse l'histoire de l'introduction du christianisme chez les Turcs<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit de son auteur, ce texte est fort ancien et peut se placer entre 680 et 1000. Il y a lieu de lui accorder de l'attention. M. Mingana le traduit et le commente très utilement.

Le livre de M. OLGIIATI sur l'action catholique en Italie fait partie d'une collection de manuels pour la jeunesse<sup>2</sup>. L'auteur est un prêtre et un conférencier. Il ne faut pas lui demander la rigueur d'une information critique, et ce n'est pas à des historiens qu'il s'adresse. Son intérêt pour eux est de leur faire comprendre comment un prêtre éducateur se représente l'action catholique en Italie durant la période qui va de 1865 à 1904. — Ce sont des vues de philosophe sur des considérations d'histoire, vues personnelles, suggestives, sympathiques sinon convaincantes, qui forment la matière du volume de M. J. HURÉ sur les *Origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain*<sup>3</sup>; elles n'intéressent l'histoire qu'en ce qu'elles expriment un des aspects de la mentalité spirituelle actuellement régnante. — Sous le titre de *La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui*, M. Raoul PATRY nous donne les résultats d'une enquête qu'il a menée directement sur une situation très confuse et pourtant digne d'attention<sup>4</sup>. Il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, mais il nous aide très efficacement à nous y orienter. On lira avec un intérêt particulier les chapitres sur le christianisme païen, sur le conflit scolaire et sur les mouvements de la jeunesse. — De la plume autorisée de feu M. HOUTIN voici, sous la forme de trois biographies, trois recueils de documents de premier ordre sur la vie intellectuelle de l'Église de France à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Le premier achève, en un troisième volume, la *Vie* du Père Hyacinthe et en étudie la période qui coïncide avec la crise moderniste et la séparation. Le second fait revivre la personnalité si attachante de Mar-

1. Alphonse MINGANA, *The early spread of Christianity in Central Asia and the far East. A New Document*. Manchester, The University Press, et London, Longmans, Green and Co, 1920, in-8°, 80 p.

2. Francesco OLGIIATI, *La storia dell' azione cattolica in Italia (1865-1904)*, seconde édition. Milano, Società editrice Vita e Pensiero, 1922, in-16, 302 p.

3. Jules HURÉ, *Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain. Le fond juridique de la nation française*. Paris, Delpeuch, in-12, 1925, xxxi-288 p.

4. Raoul PATRY, *La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui*. Paris, Payot, in-8°, 246 p.

5. Albert HOUTIN, *Le Père Hyacinthe, prêtre solitaire, 1893-1912*. Paris, E. Nourry, 1924, in-8°, 430 p. — DU MÊME, *Un prêtre symboliste, Marcel Hébert, 1851-1916*. Paris, F. Rieder et C<sup>ie</sup>, 1925, in-12, 359 p. — DU MÊME, *Une vie de prêtre, mon expérience, 1865-1912*. Paris, F. Rieder et C<sup>ie</sup>, 1926, in-12, 447 p.

cel Hébert. Drame psychologique poignant, que cette existence d'un grand honnête homme, profondément religieux, voire inguérissablement mystique, mais poussé hors de l'Église par sa droiture et sa sincérité. Je connais peu de lectures plus attachantes que celle de ce livre plein de faits et de textes précieux, si ce n'est celle du troisième volume où M. Houtin, avec la plus émouvante sobriété, nous conte sa propre histoire. On ne saurait trouver meilleur éclaircissement du problème des vocations sacerdotales et de la crise actuelle du recrutement. — Mgr GIBIER, qui est un homme d'action et un organisateur, ne sait pas beaucoup d'histoire, à en juger par l'avant-propos de son livre sur le *Salut par l'élite*<sup>1</sup>, mais il développe un thème plein d'intérêt : le peuple abandonne la foi ; le reprendre directement, il n'y faut point penser ; mais il faut constituer parmi les fidèles des élites dévouées et sûres, à l'aide desquelles il sera possible de fonder une espérance de nouvelle conquête des masses. Où les trouver, comment les déterminer et les former, Mgr Gibier nous le dit, et cela est fort instructif.

IV. EXÉGÈSE. — Tous les professeurs qui ont eu à initier de jeunes travailleurs à l'étude du Nouveau Testament ont regretté de ne pouvoir mettre entre leurs mains un ouvrage français plus ou moins analogue à l'*Einleitung* de Jülicher : M. Maurice GOGUEL a voulu leur donner cet indispensable auxiliaire. Son *Introduction au Nouveau Testament*, dont quatre volumes ont déjà paru<sup>2</sup>, est le fruit de patientes études et d'une longue expérience de l'enseignement. Il n'a rien à envier, quant à l'information, aux meilleurs manuels de l'étranger et il leur est supérieur par l'ampleur et la richesse de ses développements. Solidité, clarté de la disposition et de l'exposition, prudence et bon sens, il a toutes les qualités que l'on peut à bon droit réclamer d'un livre de ce genre et il les possède à un degré éminent. Bien entendu, toutes les solutions qu'il propose ne sont pas inattaquables ; s'il en allait autrement, je pense qu'il n'y aurait plus d'exégèse ; mais elles sont toujours dans la ligne de la saine critique. Par exemple, je ne suis pas disposé à reconnaître au IV<sup>e</sup> Évangile la valeur historique que lui accorde M. Goguel ; je crois que ce même écrit verse fortement dans le symbolisme et aussi dans la polémique contre les Juifs, deux points que néglige M. Goguel ; je suis persuadé que Paul n'a pas été élevé aux pieds de Gamaliel et je fais des réserves sur la composition de l'*Épître aux Philippiens* à Éphèse, comme sur la mission de Paul à Damas ; je conçois un peu différemment le mouvement de la conversion de l'Apôtre. Il n'importe ; ce sont là dissentiments d'hommes de métier que le temps et le progrès de la science réduiront dans un sens ou dans l'autre ; ils ne diminuent point la valeur d'un livre dont aucun christianisant ne pourra désormais se passer.

1. Mgr GIBIER, *Le salut par l'élite*. Paris, Téqui, 1923, in-12, 308 p.

2. M. GOGUEL, *Introduction au Nouveau Testament*. Paris, Ernest Leroux, 4 vol. in-16. I : *Les Évangiles synoptiques*, 1923, 532 p. ; II : *Le quatrième Évangile*, 1924, 564 p. ; III : *Le Livre des Actes*, 1922, 376 p. ; IV : *Les Épîtres pauliniennes* (première partie), 1925, 421 p.



Durant l'espace de temps qui sépare le présent Bulletin du précédent, M. LOISY n'a pas enrichi notre bibliothèque d'exégèse de moins de six volumes qui témoignent à la fois d'un formidable labeur et d'une maîtrise admirable. C'est une façon d'Introduction au Nouveau Testament, en raccourci, que sa traduction de l'ensemble des livres canoniques<sup>1</sup>, car, dans le discours préliminaire et dans les notices qui accompagnent les divers écrits sacrés, il a résumé ses vues personnelles et les réflexions de toute une vie d'étude. Rien que l'ordre dans lequel les livres sont rangés représente déjà une sorte de chronologie du Nouveau Testament. Évidemment, les initiés profiteront mieux de cette quintessence de critique que les néophytes, peut-être un peu déconcertés d'abord par l'allure de la traduction, littérale jusqu'à l'extrême et, de temps en temps, assez abrupte, et aussi par la disposition strophique d'une grande partie du texte. Il n'en demeure pas moins que c'est la version la plus suggestive que nous possédions dans notre langue. — L'exégèse du *Livre des Actes* a été renouvelée par la puissante étude que M. Loisy en a faite<sup>2</sup>; elle est, dès maintenant, si familière à tous les hommes appliqués aux recherches scripturaires qu'il paraît inutile que je l'analyse. Il suffira, sans doute, que j'indique les réserves principales que je maintiens au regard de quelques-unes des thèses de mon savant collègue. Que la rédaction première des *Actes* ne soit point celle que nous possédons : d'accord ; mais est-il certain que cette rédaction première avait pour auteur Luc ? C'est seulement possible. Et ce Luc, à jamais regrettable, méritait-il tous les éloges dont le comble M. Loisy ? J'hésite à le croire, parce que, si je suis M. Loisy lui-même dans son nettoyage de notre texte, je m'aperçois qu'il ne conserve plus comme authentiquement lucaniens que des versets épars et décousus qui ne me permettent guère de penser tant de bien de leur auteur. Que le rédacteur dont l'œuvre nous est restée ait prétendu composer une apologie, M. Loisy l'a vraiment démontré ; mais qu'il reste donc de difficultés dans le détail et que ce rédacteur était donc maladroit ! On hésite vraiment à croire qu'il le fût tant que cela. Et ce serait ce même homme qui, vers 100 ou 125, ayant lu les *Épîtres* de Paul et connu les progrès de la christologie dont témoigne la littérature deutéro-paulinienne, *Jn.*, les *Pastorales* et *Hebr.*, par exemple, aurait été capable de repenser la christologie apostolique pour la nourrir des harangues qu'il met dans la bouche de Pierre ? J'ai du mal à m'en persuader. — N'y a-t-il pas eu plus d'un intermédiaire entre l'auteur premier et le rédacteur dernier ? C'est là, au gré de M. Loisy, une hypothèse inutile ; il n'a pas été prouvé qu'elle fût fausse et peut-être, tout considéré, n'est-elle pas si inutile que cela pour rendre compte des singularités et divergences de notre texte. Je n'insiste pas : lisez les *Actes* de M. Gougel après ceux de M. Loisy, vous verrez que plusieurs points de vue sont concevables et acceptables, en d'autres termes que le problème complexe

1. ALFRED LOISY, *Les livres du Nouveau Testament traduits du grec en français, avec Introduction générale et notices*. Paris, E. Nourry, 1922, in-8°, 714 p.

2. Id., *Les Actes des Apôtres*. Paris, E. Nourry, 1920, in-8°, 963 p.

de l'origine de cet écrit décevant n'est pas encore tout à fait résolu. Plus que personne, M. Loisy aura préparé la solution. Il a pris la peine de résumer ses conclusions à l'usage du grand public, en les accompagnant d'une traduction nouvelle, très poussée dans le sens de la rythmique, et de notes sommaires, dans un volume de la collection « Christianisme <sup>1</sup> ». — En complément de son ouvrage sur les *Actes*, M. Loisy en a composé un sur l'Évangile lucanien <sup>2</sup>, auquel il a appliqué les thèses générales qu'il avait posées au sujet du second livre à Théophile. Il place la rédaction de notre texte entre 120-130 au plus tôt, la composition première par Luc remontant à environ 80. Mais aussi il marque justement l'incertitude des données traditionnelles sur l'auteur présumé de l'Évangile. Pourtant il s'arrête finalement à une composition par Luc et à une élaboration nouvelle par le rédacteur qui aurait, dans le même temps, remanié si fâcheusement les *Actes*. Traduction conçue suivant la représentation rythmique, à laquelle M. Loisy s'attache de plus en plus étroitement. Commentaire excellent. — En rééditant son *Quatrième Évangile*, M. Loisy en a fait un livre nouveau, où il adopte des solutions du problème johannique différentes de celles qu'il acceptait en 1903 <sup>3</sup>. Il tient aujourd'hui pour la pluralité des rédacteurs et pour la composition en couches ; le dernier rédacteur, celui qui a donné à l'ensemble l'apparence d'unité de style et d'esprit qui nous frappe aujourd'hui, est un mystique touché par la gnose. Il élargit et développe l'Évangile paulinien et il combat la gnose et la mystique païenne dont il a subi l'influence. Sous sa première forme, l'écrit ne devait être rien de plus qu'un recueil de méditations et de poèmes sur le thème du Christ, ses manifestations, son enseignement, sa mort, sa gloire subséquente, et le travail des rédacteurs postérieurs aurait eu surtout pour objet de rapprocher autant que possible le nouvel Évangile des trois autres, au moyen d'emprunts aux synoptiques et d'un large appel au symbolisme des faits et des personnes, le tout mis en langage mystique et en style rythmé. Il n'y a pas à parler d'un témoin oculaire de Jésus, mais rien de ce qu'on peut dire sur l'origine et la nature du livre ne dépasse la conjecture. Ces conclusions, présentées avec beaucoup de prudence et nuancées comme il convient dans le détail de leur développement, me semblent acceptables. Je tiens surtout à la relation établie, après Bacon, entre l'Évangile johannique et le paulinien ; mais son rédacteur est plus libre que Paul à l'égard du judaïsme et il est sensiblement plus éloigné que lui des origines du mouvement chrétien. Les *Épîtres johanniques*, rattachées à l'Évangile (je les crois un peu plus jeunes) sont commentées à sa suite. — En étudiant, enfin, l'*Apocalypse* <sup>4</sup>,

1. Alfred LOISY, *Les Actes des Apôtres. Traduction nouvelle avec introduction et notes*. Paris, Rieder et C<sup>ie</sup>, 1925, in-12, 362 p.

2. Id., *L'Évangile selon Luc*. Paris, E. Nourry, 1924, in-8°, 600 p.

3. Id., *Le quatrième Évangile*. Deuxième édition refondue : *Les Épîtres dites de Jean*. Paris, E. Nourry, 1921, in-8°, 602 p.

4. Id., *L'Apocalypse de Jean*. Paris, E. Nourry, 1923, in-8°, 404 p.

M. Loisy l'a regardée comme un témoin de l'aspect original de la foi chrétienne antique, aspect effacé très vite. La prétendue vision personnelle n'est là qu'une fiction ; en réalité, l'auteur a pris son bien où il l'a trouvé, en sorte que son livre représente une véritable « somme apocalyptique ». Dans l'ensemble, c'est « l'écho amplifié, mais fidèle et presque exclusif de l'espérance juive, d'où est sorti d'abord le mouvement chrétien ». M. Loisy accepte la composition à Éphèse, dans les dernières années de Dioclétien, par un prophète inconnu de nous, vivant dans une atmosphère de visions. L'intérêt qu'il offre, c'est de nous montrer comment la gnose mystique orientale, plus ou moins hellénisée, s'est infiltrée dans la pensée juive et chrétienne. Le commentaire aide efficacement à saisir sur le fait cette influence capitale. Sur la forme, à la fois barbare et étudiée, M. Loisy adopte les vues de Charles, qui traite l'*Apocalypse* comme un véritable poème.

M. H. DELAFOSSE a fait une découverte, du moins il s'en persuade : c'est que plusieurs écrits du Nouveau Testament, et non des moindres, ont subi profondément l'influence de Marcion, ou, pour mieux dire, sont fondamentalement marcionites et ont été postérieurement adaptés, par des retouches plus ou moins profondes, aux besoins et aux thèses de l'Église catholique. Ainsi en irait-il du IV<sup>e</sup> Évangile et, dans une moindre mesure, de deux épîtres pauliniennes aux *Romains* et aux *Corinthiens*<sup>1</sup>. Pour elles, du moins, on admettrait un original de Paul développé par Marcion et réajusté plus tard par un ou plusieurs catholiques, tandis que l'Évangile johannique serait, dans sa rédaction première, l'œuvre de Marcion. On aperçoit, sans que j'y insiste, les conséquences, tant chronologiques que critiques, de semblables affirmations, s'il fallait les adopter. Leur auteur les présente avec une résolution et une assurance que j'admire, mais qui ne m'ont pas encore convaincu. Il me semble prendre pour du marcionisme ce qui n'est que monnaie courante de la gnose, et son triage des influences dans le texte ne s'appuie, le plus souvent, que sur des impressions personnelles. Dans le détail, beaucoup de remarques ingénieuses et utiles, mais c'est s'exposer à forcer toutes les serrures que de prétendre les ouvrir avec la même clef. Et si, par hasard, celle de M. Delafosse n'était qu'un simple rossignol ? Prenons garde.

M. VAN DEN BERG VAN EYSINGA nous a, en un livre bien informé, intéressant et vivant, retracé l'histoire de l'école radicale hollandaise, à laquelle il se rattache lui-même<sup>2</sup>. Cette école, dont Loman, Van Manen, Meyboom ont assuré la renommée, a eu pour ancêtre symbolique Edward Evanson († 1805)

1. H. DELAFOSSE, *Le quatrième Évangile*, traduction nouvelle avec introduction, notes et commentaires. Paris, F. Rieder et C<sup>ie</sup>, 1925, in-12, 234 p. (collection *Christianisme*). — DU MÊME, *La première Épître aux Corinthiens*, 1925, in-12, 196 p. — DU MÊME, *L'Épître aux Romains*, 1926, 160 p. Même librairie et même collection.

2. G. A. VAN DEN BERG VAN EYSINGA, *Die hollandische radikale Kritik des Neuen Testaments. Ihre Geschichte und Bedeutung für die Erkenntnis der Entstehung des Christentums*. Iena, Eug. Diederichs, 1922, in-8°, XIV-187 p.

et pour archétype Bruno Bauer, mais elle a commencé avec Allard Pierson (1831-1896). C'est à la critique du *Corpus paulinien* que ses tenants se sont surtout appliqués, non pas exclusivement, car ils ont insisté aussi sur la question de l'historicité de Jésus et sur la véracité de l'histoire évangélique. Que reste-t-il d'eux aujourd'hui? Le souvenir de beaucoup de labeur et quelques conjectures, en effet radicales, dont les mythologues prolongent la fortune, mais que l'immense majorité des critiques n'a pas acceptées et qui sont, semble-t-il, devenues aussi désuètes que celles de l'école de Tübingen. Toutefois ils ont eu le grand mérite de pousser les questions à fond, de mettre hardiment le doigt sur des difficultés qui ne sont pas encore toutes levées, de prouver, tout particulièrement, que nous ne sommes pas en état de raconter la Vie de Jésus. Ce n'est pas rien que tout cela, et l'abus que les mythologues font de ces critiques radicales ne doit pas faire oublier les services qu'ils ont rendus à la science. Il faut remercier M. Van Eysinga de nous les avoir rappelés.

M. Robinson SMITH nous donne dès l'abord l'assurance qu'il possède un grand secret, lequel n'est rien moins que la solution du problème synoptique<sup>1</sup>. Il la trouve dans un classement des écrits néo-testamentaires qui n'est pas sans nous surprendre quelque peu : le plus ancien Évangile est celui *selon les Hébreux*, écrit en araméen vers 80, puis vient notre *Marc*, composé en grec vers 105, puis le *Mt.* syriaque, conservé dans le *Syrus Sinaiticus*, et qui est des environs de 120, puis notre *Mt.* grec, puis *Jn.*, écrit vers 140 ; vient enfin notre *Lc.* grec, qui se place vers 145. Les premières Épîtres (*Gal.*, *Rom.*, *1 Cor.*, *2 Cor.*, *1 Thess.*, *2 Thess.*, *Coloss.*, *Éphes.*, *Jacques*) ont vu le jour dans les deux dernières décades du 1<sup>er</sup> siècle, postérieurement à l'*Évangile selon les Hébreux*, et elles ont été exploitées comme source par les autres Évangiles. Aussi bien les divers écrits du Nouveau Testament sont-ils redevables à des sources qui n'avaient, trop souvent, rien à voir avec leur sujet. Nombre de *logia* n'ont certainement jamais été dits par Jésus ; beaucoup de prétendus faits de sa vie sont inventés : par exemple, les incidents de la crucifixion sont empruntés aux écrits les plus divers ; les épisodes surnaturels sont des récits falsifiés ; le Protévangile de Jacques a fourni les épisodes de l'enfance et *Lc.* a pillé Joseph. Au total, les Évangiles et les Actes ont exploité environ vingt-six sources diverses. Après ce préambule (72 p.), l'auteur dresse la « consecutive life of Christ » en harmonisant dans un récit chronologique ce qu'il considère comme recevable dans les quatre Évangiles. Les notes sont rejetées à la fin du développement (p. 219 et suiv.). Travail très personnel et très patient, mais extrêmement hasardeux et contestable dans sa méthode et

1. Robinson SMITH, *The solution of the synoptic problem. Sources, sequence and dates of the Gospels and Epistles and the consequent Life of Christ*. London, Watts and Co, 1920, in-8°, viii-286 p. Seconde édition refondue, 1922, in-8°, viii-299 p. — Il n'y a guère, entre les deux éditions, qu'une différence dans la disposition de l'exposition sur quelques points ; la seconde comporte cependant quelques additions.



son détail ; beaucoup de rapprochements proposés ne portent pas. Pourtant le livre est à consulter sur les passages synoptiques dont l'interprétation demeure douteuse. — Une des grandes préoccupations de M. Smith est de distinguer les *logia*, qui doivent être authentiquement rapportés à Jésus, des apocryphes acceptés par la tradition évangélique. Voici un recueil qui prétend rassembler tous les *dits* du Christ et qui va les chercher un peu partout : textes canoniques, apocryphes, fragments divers, papyrus, Pères apostoliques. Il tente même de les ranger par ordre chronologique<sup>1</sup>. De brefs commentaires d'introduction et de liaison accompagnent les textes pour les mettre en valeur. Très bonnes intentions, dont la réalisation, dans tous les cas très difficile et même impossible, se trouve, en l'espèce, radicalement faussée par des préoccupations qui n'ont pas grand'chose à faire avec la science. Quand on lit (p. 12) : « Le baptême fut la reconnaissance par Jésus de sa Vocation divine comme Fils pour être le serviteur de Dieu promis et attendu », on commence à se méfier, et l'on fait bien. — La collection des *Logia* d'Oxyrhynchus établie par M. WHITE<sup>2</sup> est un modèle de soin et de précision ; on ne pouvait guère tirer un meilleur parti de textes qui nous sont parvenus dans un état déplorable. Il y aurait grande imprudence à leur demander beaucoup plus que des confirmations et des hypothèses, parce que la part de la restitution subjective reste trop grande pour tous les fragments. M. White a diligemment rassemblé tous les renseignements qui peuvent nous aider à diminuer les risques de trop de confiance.

Il y avait quelque courage à oser reprendre, exclusivement par les méthodes de la critique interne, une enquête d'ensemble sur les quatre Évangiles. M. STREETER<sup>3</sup> a eu ce courage, et je pense qu'il n'a pas à le regretter. Peu ou point de références dans les notes ; pour la bibliographie, un simple renvoi à Moffatt et à Gregory ; il s'agit bien d'une remise à pied d'œuvre de tout le travail critique. L'auteur, qui n'est pas sans ambition, vise à intéresser à la fois le lecteur dépourvu de technique, mais bien disposé, les apprentis théologiens, les hommes d'Église et les *scholars* spécialisés, auxquels il soumet ses conclusions personnelles. Je pense que c'est surtout cette dernière catégorie qui peut attendre un réel profit du livre. Quatre grandes divisions : La tradition des manuscrits. — Le problème synoptique. — Le IV<sup>e</sup> Évangile. — Les origines synoptiques. On lira avec un intérêt particulier la solide étude sur la constitution du texte, fondée sur la distinction entre des textes anciens correspondant aux grands sièges et peu à peu harmonisés, plus ou moins, par des revisions et un long travail de scribes. Sur le problème synoptique,

1. *The Sayings of Jesus of Nazareth*. Préface de J. A. ROBERTSON. London, The Swarthmore Press, 1920, in-12, 169 p.

2. H. G. Evelyn WHITE, *The Sayings of Jesus from Oxyrhynchus*. Cambridge University Press, 1920, in-8°, LXXVI-48 p.

3. Burnett Hillmann STREETER, *The four Gospels. Study of origin, treating the manuscript tradition, sources, authorship and dates*. London, Macmillan and Co, 1924, in-8°, xiv-622 p.

M. Streeter accepte les conclusions courantes de la critique ; toutefois, il élimine l'hypothèse du Proto-Marc et soutient celle d'un Proto-Luc qui contient ce que ni *Mc.* ni *Q.* n'ont donné. Il est exact que nous avons tendance à accorder une importance un peu exclusive aux deux sources *Mc.* et *Q.* ; il y a donc lieu de ne pas sous-estimer *L* (source particulière de *Lc.*) ni *M* (source particulière de *Mt.*) ; mais, au fond, cette théorie des quatre documents s'introduit dans celle des deux sources sans aucune difficulté. L'ouvrage de M. Streeter doit prendre place dans la petite bibliothèque de livres essentiels que l'exégète garde à portée de sa main. Assurément il a laissé de côté plusieurs aspects considérables du problème évangélique (par exemple l'influence des mystères, de la gnose, de la liturgie sur la rédaction des textes), mais il a, dans une certaine mesure, renouvelé l'étude de ceux auxquels il s'est attaché. — *Le Diatessaron* de Tatien n'est point parvenu jusqu'à nous. Le Dr. PLOOIJ publie un texte, en vieux hollandais, qui paraît complètement indépendant de nos Évangiles grecs ; il remonte plus près du *Diatessaron* que l'Harmonie latine de Victor de Capoue et même que les Harmonies d'origine orientale. Contribution utile à l'élucidation d'un problème assez obscur<sup>1</sup>.

Le grand ouvrage de M. STANTON sur la valeur historique des Évangiles s'est clos sur un troisième volume<sup>2</sup> qui traite du IV<sup>e</sup> Évangile et des autres écrits johanniques dans leur rapport avec lui. Travail honnête, mené dans un esprit conservateur mitigé de critique timide. On accepte que l'Évangile ne soit pas de Jean l'Apôtre, mais on rejette l'hypothèse des couches rédactionnelles et l'on explique les différences, si frappantes dans le détail, par les paraphrases de l'enseignement fondamental, fixées peu à peu autour de lui et qui se seraient imposées au rédacteur. M. Stanton croit que *Jn.* a disposé d'une source spéciale qui lui assure une valeur historique égale à celle des autres Évangiles canoniques et il fait effort pour atténuer les contrastes. A le bien considérer, cet ouvrage du savant anglais est avant tout un essai de réfutation des exégètes qui ont particulièrement contribué à modifier les positions prises par la critique il y a vingt ou trente ans au regard du IV<sup>e</sup> Évangile : Wellhausen, Schwartz, Loisy, Reitzenstein. Son auteur tient essentiellement à l'originalité du christianisme par rapport aux mystères et à la gnose, et il a écrit à ce sujet le chapitre le plus faible de son livre. — Beaucoup plus superficielles et plus étroitement conservatrices sont les publications de M. EATON sur *Marc*<sup>3</sup>, du P. A. DURAND sur *Matthieu*<sup>4</sup>, de M. PINFOLD sur

1. *A primitive text of the Diatessaron. The Liege manuscript of a mediaeval dutch translation.* Leyden, Sijhoff's uitgeversmaatschappij, 1923, in-8°, 83 p. et 4 pl. de fac-similés. Note préliminaire de Rendell Harris et préface du Dr D. Plooijs de Leyde.

2. V. H. STANTON, *The Gospels as historical documents. Part. III : The fourth Gospel.* Cambridge University Press, 1920, in-8°, x-293 p.

3. Robert EATON, *The Gospel according to saint Mark.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1920, in-12, xvi-203 p.

4. P. Alfred DURAND, S. J., *Évangile selon saint Matthieu, traduit et commenté.* Paris, G. Beauchesne, 1924, in-12, xiv-500 p.

Luc' et de M. NOLLOTH sur *Jean*<sup>2</sup>. Ce sont des livres d'édification et d'apologétique, très honorables assurément et appropriés au genre de lecteurs qu'ils prétendent toucher, mais tout à fait étrangers aux préoccupations de la critique et de l'histoire. Je n'ai pas à m'arrêter davantage sur eux. — Le commentaire de M. PALLIS sur l'*Épître aux Romains*<sup>3</sup> s'éloigne des sentiers battus : l'épître n'est pas de Paul ; elle n'a pas été écrite de Corinthe, ni adressée à la communauté romaine ; mais c'est une sorte de lettre catholique, composée à Alexandrie par un juif converti, sur le sujet de la tolérance mutuelle, quant aux observances, dans les communautés mixtes. Le texte qui nous est parvenu n'est pas entièrement « genuine », et M. Pallis le soumet à un criblage énergique, que je suis loin de croire justifié dans tous les cas. De même, je crois bien peu solides les thèses générales que je viens de résumer. Le commentaire du grec est, en revanche, très soigné et doit être retenu. — M. PARRY a voulu reprendre d'ensemble le problème des *Pastorales*<sup>4</sup>. Il conclut à leur authenticité intégrale par des arguments sincères et bien intentionnés, mais où le sentiment et la subtilité, à tour de rôle, tiennent vraiment beaucoup de place. Je n'ai pas été un seul instant ébranlé dans mon opinion, fondée justement sur les arguments que M. Parry cherche à ruiner. Néanmoins, le plaidoyer vaut la peine d'être lu. — Le volume de M. GLAZEBROOK sur l'*Apocalypse*<sup>5</sup> forme le septième de la collection *The modern Churchman's Library* et l'auteur a pris pour épigraphe le mot d'Érasme : « En identifiant les connaissances nouvelles et l'hérésie, vous rendez l'orthodoxie synonyme d'ignorance. » C'est dire qu'il appartient au modernisme anglican. Il a, au regard de l'*Apocalypse*, adopté la plupart des hypothèses du Dr. Charles, mais expliquer l'obscur livret n'est pas tout pour lui : il cherche anxieusement quelle valeur lui accorder au regard des besoins religieux d'un croyant d'aujourd'hui. Il la croit considérable. Je n'ai pas à me prononcer sur ce point, mais l'ouvrage m'a intéressé : d'abord parce qu'il expose avec clarté et sobriété des opinions raisonnables sur le texte qu'il étudie, ensuite parce qu'il est un témoignage très probant sur le mouvement moderniste de Cambridge. — Le gros livre du P. ALLO<sup>6</sup> représente un labeur considérable et réunit un ensemble de renseignements très précieux. Cela dit, je fais toutes réserves sur la méthode et les conclusions de l'érudit dominicain : l'une autant que les

1. J. T. PINFOLD, *St. Luke and his Gospel*. London, The Epworth Press, 1923, in-12, viii-198 p.

2. Ch. Fr. NOLLOTH, *The fourth Evangelist. His place in the development of religious thought.* London, Murray, 1925, in-8°, x-266 p.

3. Alexander PALLIS, *To the Romans. A Commentary*. The Liverpool Booksellers Co, 1920, in-8°, 190 p.

4. R. St. John PARRY, *The Pastoral Epistles, with introduction, text and commentary*. Cambridge University Press, 1920, in-8°, CLXV-104 p.

5. Rev. Canon M. G. GLAZEBROOK, *The Apocalypse of St. John*. London, J. Murray, 1923. in-12. ix-202 p.

6. P. E.-B. ALLO, *Saint Jean. L'Apocalypse*. Paris, Lecoffre-Gabalda, 1921, in-8°, CCLXVIII-378 p.

autres s'inspirent de préoccupations, disons mieux, de préjugés, qui ne doivent rien à la science et ne lui rapportent rien. Les habiletés, les tours de main plus ou moins adroits, les longues déductions pseudo-logiques et où la dialectique remplace les faits réels, les inductions hasardeuses, les demi-concessions accordées en détail et reprises d'ensemble, l'étalage, voire l'abus de l'érudition à côté des vraies questions, tous ces procédés et artifices, un peu fatigués, ne peuvent plus donner d'illusion qu'aux aveugles ou aux ignorants. Il s'agit au fond de faire dire à l'*Apocalypse* le contraire de ce qu'elle dit, donc de prouver qu'on ne l'a pas comprise en y lisant l'affirmation de la toute proche *parousie*. C'est là un thème d'apologétique : l'histoire est ailleurs. Je trouve qu'on abuse vraiment dans l'érudition d'Église de ce que je nommerais volontiers le renversement de l'argument du silence : voici un personnage qui nous arrive mal défini : c'est qu'il était si connu que tout le monde savait qui il était. Voici un usage dont pas un texte ne souffle mot, la confession sacramentelle, par exemple : c'est qu'il était si répandu qu'il paraissait superflu d'en parler. C'est par ce raisonnement que le P. Allo identifie résolument le Jean de l'*Apocalypse* à l'Apôtre. C'est se moquer. Une fois le théorème posé, la démonstration confirmative ne fait pas difficulté ; ce n'est plus qu'affaire de plaidoirie. J'engage tous les érudits compétents à lire posément la page CXXIV, où le P. Allo proclame la parfaite unité de l'eschatologie du Nouveau Testament, qui se trouve être, bien sûr, celle de l'orthodoxie, où il affirme qu'elle n'a nulle part d'expression plus nette que dans l'*Apocalypse*, et où il chante la déroute de l'école eschatologique. Ils se rendront compte de ce que le parti pris confessionnel peut faire du bon sens d'un homme, et de la différence qui sépare un avocat théologien d'un historien indépendant. Il n'est connaissances étendues, recherches patientes ni talent qui tiennent contre pareil état d'esprit et n'en soient stérilisés.

V. LES TEMPS ÉVANGÉLIQUES ET APOSTOLIQUES. — La personne de Jésus a fait l'objet d'une publication de M. COUCHOUD dont le retentissement a été grand<sup>1</sup>. L'auteur a fort adroitement dissimulé sous l'élégance et l'agrément de l'exposition les écarts de sa méthode et la fragilité de ses thèses : Jésus n'a jamais existé ; il serait inconcevable qu'un homme pût être divinisé en moins d'une génération sur le terrain du monothéisme juif et, d'ailleurs, il demeure historiquement insaisissable ; il n'est donc et ne peut être qu'un personnage mythique inventé pour réaliser une vision de foi. La preuve, c'est que le plus ancien recueil d'écrits chrétiens, celui auquel, par conséquent, il convient de demander quelle fut la plus ancienne forme de la christologie, le *Corpus* paulinien, nous dépeint le Christ comme un être céleste, préexistant au monde et nullement un homme. Aussi bien, que veut dire le nom de Jésus (Jeschouah) ? C'est « Jahwé qui secourt ou sauve ». Alors le

1. P.-L. COUCHOUD, *Le mystère de Jésus*. Paris, Rieder et C<sup>ie</sup>, 1924, in-16, 186 p. (collection *Christianisme*).



type de Jésus est sorti d'une certaine représentation de la figure et du rôle de Jahwé. Jésus c'est Jahwé conçu comme Sauveur secourable. Et, sans doute, faut-il croire que c'est Pierre qui a réalisé cette vue de foi qu'il a, au propre, créé Jésus. En résumant, j'accuse brutalement les arêtes d'une suite de déductions entre lesquelles le talent de M. Couchoud sait ménager de séduisantes transitions ; elles n'en reposent pas moins sur deux affirmations gratuites, savoir que la christologie de Paul nous donne la forme première de la christologie chrétienne et que cette christologie exclut l'humanité de Jésus. Sur les deux points c'est le contraire qui me semble évident. La naissance par Pierre du mythe personnifié demeure inexplicée et inexplicable. En somme, agréable et paradoxale tentative d'un philosophe épris d'exégèse ; elle a séduit en nombre les lecteurs incompetents et n'a tiré des critiques de métier qu'un sourire indulgent ou quelques invectives. M. GOGUEL<sup>1</sup> a pris la peine d'écrire un livre copieux pour réfuter point par point le nouveau mythologue. Il s'y répand à flots pressés une érudition du meilleur aloi et une abondance d'arguments irrésistible. Ce n'est pas à dire que je donne sur toutes les questions posées raison à son auteur. Il garde, sinon de l'historicité, au moins de l'histoire de Jésus, beaucoup plus que je ne suis disposé à en conserver moi-même, et les épisodes sur lesquels je me sépare de lui ne sont pas tous sans importance. Par exemple, il croit à la « déclaration authentique » du Christ chez le Grand Prêtre, dont je me demande, moi, comment l'évangéliste aurait bien pu la connaître et qui crie l'invraisemblance. Il croit à la conscience messianique de Jésus et j'en doute, etc. Néanmoins, je recommanderais volontiers son livre, non pas seulement comme antidote aux thèses de M. Couchoud, mais comme introduction à toute étude scientifique du problème de Jésus. — J'y joindrais, sous les mêmes réserves et quelques autres en supplément, le *Jésus historique* de M. PIEPENBRING<sup>2</sup>, exposé clair et sage du point de vue protestant libéral. M. Piepenbring possède beaucoup plus de certitudes que moi et, en maint endroit, ses suppositions, déductions et hypothèses, sans le secours desquelles il n'arriverait d'ailleurs pas à construire une Vie de Jésus, me donnent grande inquiétude. Au fond, l'auteur n'ignore pas cette difficulté, mais il ne s'arrête pas devant elle parce qu'il est très préoccupé d'établir la supériorité du christianisme sur toute autre religion et que la personnalité de Jésus lui semble la meilleure garantie de cette conclusion. L'histoire ne s'y intéresse que très accessoirement.

M. BAPST<sup>3</sup>, diplomate de carrière, a employé ses loisirs à préparer et à écrire neuf cents grandes pages sur la Vie de Jésus. Ses intentions sont excellentes : « Ce livre est purement historique... Il se borne à relater les faits...

1. M. GOGUEL, *Jésus de Nazareth. Mythe ou histoire ?* Paris, Payot, 1925, in-8°, 304 p.

2. C. PIEPENBRING, *Jésus historique*. Seconde édition entièrement refondue. Strasbourg et Paris, Istra, 1922, in-8°, vii-226 p.

3. Edmond BAPST, *La vie historique de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Paris, impr. Lahure, 1924, 2 vol. in-8°, 480 et 420 p.

A aucun degré il ne tend à tirer de ces faits des conséquences dogmatiques ou même morales... » Il ne veut pas tomber dans l'apologétique, ainsi qu'il est arrivé à diverses Vies de Jésus catholiques. Par malheur, M. Bapst ne possédait pas la technique qu'il faut pour réaliser de si louables desseins, et quand je lis, à propos des quatre Évangiles : « Nous les tenons tels que nous les possédons aujourd'hui pour parfaitement véridiques, en dépit des arguments que l'école rationaliste fait valoir contre leur valeur documentaire », je suis fixé. Et je ne suis pas surpris de la misérable anémie des quelques pages consacrées à la critique — et quelle critique ! — des textes évangéliques. Je ne suis pas davantage étonné de rencontrer un portrait de Jésus construit d'après les témoignages de l'Ancien Testament (p. 90 et suiv.) ! Nous sommes tout simplement en face d'une *harmonie* évangélique, de type connu. L'historien n'a rien à en attendre. Je n'aurai pas la cruauté de contrister, en insistant sur le détail d'un tel ouvrage, un fort honnête homme qui s'est donné du mal et n'est point sans connaissances ni talent, mais dont la crédulité et l'inexpérience ont trahi la bonne volonté. — L'histoire du Christ de M. PAPINI n'a pas plus de valeur historique, mais est beaucoup moins sympathique<sup>1</sup>. Son auteur méprise superbement les méthodes critiques, qu'il ignore. La Vérité ? Il suffit d'un œil naïf et d'un cœur candide, celui de M. PAPINI, par exemple, pour la découvrir dans les Évangiles, nos quatre Évangiles, débroussaillés des ronces de la critique, restaurés dans la plénitude intacte de leur autorité et placés sur la même ligne, comme quatre témoins égaux et complémentaires. Si vous commencez à critiquer et à douter, vous en viendrez vite à ne vous fier à rien : fiez-vous plutôt à tout ! Aussi bien M. Papini confesse « con sincera umiltà » qu'il n'a pas fait œuvre d'histoire scientifique. Il a voulu construire une œuvre d'art à propos du Christ. Allons ! voilà qui va bien. — C'est aussi une œuvre d'art, et d'une très belle tenue littéraire, qu'a construite M. BERNOUILLI<sup>2</sup> autour de la personne du Baptiste, mais il l'a préparée avec patience et soin, comme une œuvre de science. Il considère, non sans raison, l'*Urchristentum* comme un problème d'histoire de la civilisation. Évidemment, le précurseur se perd un peu dans le vaste tableau historique et psychologique que brosse M. Bernouilli, et pourtant il se voit attribuer beaucoup plus d'importance qu'on ne lui en accorde d'ordinaire en face et à côté de Jésus. Encore la fortune de son baptême prolonge-t-elle l'intérêt de sa personne. C'est que le premier fait par lequel se manifeste l'*Urchristentum*, c'est l'existence d'une communauté de baptistes extatiques. Dans son étude des hommes et des milieux, M. Bernouilli fait confiance aux méthodes de reconstruction psychologique qui ne laissent pas de m'inquiéter beaucoup, parce qu'elles font la marge trop large aux impressions personnelles. En somme, le christianisme premier

1. Giovanni PAPINI, *Storia di Cristo*. Firenze, Vallecchi, s. d. (1922), in-8°, xxx-556 p.

2. C. A. BERNOUILLI, *Johannes der Täufer und die Urgemeinde. Vorarbeit zur Psychologie des Christentums*. Basel, Benno Schwabe et Co., 1917, in-8°, 504 p.

serait une sorte de contradiction enthousiaste et une prise de position adverse, de caractère extatique, en face de la religion de la Loi juive. Le syncrétisme n'y intervient que comme phénomène de la seconde heure et sur un autre terrain. Livre riche d'idées et de pensées. — Tous les exégètes connaissent les *Études* de M. ABRAHAMS sur la relation du pharisaïsme et des Évangiles. Voici la seconde série<sup>1</sup>, qui ne le cède pas en intérêt à la première. C'est une suite de petits essais très poussés sur des points particuliers, où se rapprochent le pharisaïsme et l'évangélisme, et ces contacts ne sont pas toujours, il s'en faut, ceux de l'opposition et de l'antinomie. En tout, quinze essais et vingt-six notes plus courtes. Il conviendra de les tenir à portée de la main quand on lira les Évangiles.

Le grand ouvrage dirigé par MM. JACKSON et LAKE, dont j'ai naguère signalé les débuts et qui s'attache à expliquer les commencements du christianisme, en est à son troisième volume<sup>2</sup>. Le second concerne la composition des *Actes*, la question de leur auteur et l'histoire de la critique sur ces questions. Comme le livre de Loisy n'a pu être utilisé, non plus que celui de Zahn, il est assez curieux de voir à quels résultats les auteurs sont arrivés au terme de leur propre enquête. Divers collaborateurs se sont partagé la besogne. Leur préoccupation commune a été de replacer toujours exactement les problèmes considérés dans leur ambiance historique et psychologique, avec une évidente insistance sur ce dernier point. Ils acceptent que les *Actes* soient « de l'histoire, mais avec un but et une morale », donc de l'histoire tendancieuse et peu rassurante, comme on la concevait en ce temps-là, et tout un chapitre fort instructif est consacré à la manière d'écrire l'histoire chez les Grecs et chez les Juifs (chap. 1). Un excellent chapitre, dû à M. ZWAAN, sur la langue des *Actes*, entrepris certainement dans l'espoir de découvrir quelques précisions sur la formation de l'auteur du livre et les influences qu'il a subies, nous laisse dans l'incertitude, et je ne m'en étonnerais que si l'unité de rédaction m'était démontrée. De même, ne suis-je pas surpris de voir l'influence des Septante beaucoup plus grande sur les discours, tout artificiels, que sur les récits, plus ou moins dérivés de sources, soit documents écrits soit traditions. Il est clair que le but du livre est à la fois apologétique et didactique et que toute son organisation d'ensemble et de détail est dominée par cette double intention (chap. v). Les auteurs étudient avec la plus grande objectivité tous les aspects des questions multiples que pose la critique au sujet des *Actes*, justifiant ainsi pleinement leur dessein qui est de mettre au point les matériaux de l'histoire chrétienne primitive et non de l'écrire. Ils tendent

1. I. ABRAHAMS, *Studies in pharisaism and the Gospels*. Secunda series. Cambridge University Press, 1904, in-8°, viii-226 p.

2. *The Beginnings of Christianity*, edited by F. J. Foakes JACKSON et Kirsopp LAKE. Part I, vol. I : *The Acts of the Apostles*, Prolegomena. London, Macmillan, 1920, in-8°, x-480 p. ; part I, vol. II, Prolegomena II : *Criticism*, 1922, xiv-539 p. ; part I, vol. III : *The Text of Acts*, by James Hardy Ropes, 1926, cccxx-464 p.

à attribuer à Luc seulement le morceau en *nous* ; le reste serait d'un écrivain plus tardif, qui pourrait prendre place vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Ils ne se font pas d'illusions sur la sûreté de ses affirmations. Livre très riche, très ingénieux, où l'exégète le mieux averti lui-même trouvera beaucoup à apprendre et ample matière à réflexion. — Le troisième volume, dû à M. ROPES, a trait au texte des *Actes* : manuscrits, versions, attestations patristiques, histoire du texte où il est donné une attention particulière au type dit occidental. Le texte lui-même est disposé comme il suit : à gauche le *Codex Vaticanus* ; à droite le *Codex Bezae*. L'appareil des notes ne cherche pas à rassembler toutes les variantes, mais se présente comme une série de « textual investigations » en vue de l'intelligence historique du texte. Les particularités purement paléographiques ou linguistiques ont été rejetées au second plan. Les références aux manuscrits sont données d'après le système de Grégory. Suivent cinq *excursus* sur des points particuliers (*Act.*, 1, 2 ; 13, 27-29 ; 13, 33 ; 15, 29 ; 15, 34) et le Commentaire de saint Éphrem publié par Conybeare. Toute étude des *Actes* sera désormais tributaire de cette précieuse édition.

M. F. C. BURKITT<sup>1</sup>, qui a collaboré aux *Beginnings*, a, en trois conférences, examiné un certain nombre de thèmes pris dans cet ouvrage dont le criticisme a troublé grandement le piétisme traditionaliste des Anglais. Il s'agit des origines de la société chrétienne, telle qu'elle apparaît à travers la critique moderne des *Actes*, puis de la résurrection de Jésus, enfin de la controverse sur l'admission des Gentils à la foi. Le livre est bien défini par l'auteur lui-même, p. 140 : « Des observations assez dispersées sur les commencements chrétiens. » Observations souvent sagaces, d'ailleurs, et toujours intéressantes, mais plutôt pour le spécialiste que pour le lecteur moyen.

Le problème des *Actes*, qui est décidément une des grandes préoccupations de la critique à l'heure actuelle, a retenu encore l'attention de M. OMODEO<sup>2</sup>. Son travail se divise en deux parties : les *Actes des Apôtres* ; le *Corpus paulinien*. La critique de l'auteur sur le premier point semble très peu influencée par ses prédécesseurs ; elle n'a connu ni Loisy ni, naturellement, Goguel (1922). Elle est donc originale et partant intéressante. Elle prend pour base le témoignage de Paul et, ayant repéré les tendances apologétiques des *Actes*, réduit leur valeur historique à un petit ruisseau ténu de tradition utilisable. M. Omodeo pense justement que les éléments essentiels de la critique des Épîtres se trouvent dans les Épîtres elles-mêmes et que les considérations externes sont hypothétiques et décevantes. Il accepte l'authenticité fondamentale de l'ensemble du *Corpus*, hormis *Éphés.* et les *Pastorales*, qui sont déjà des produits de la légende paulinienne. D'autre part, il fait confiance aux *Actes* sur le judaïsme foncier de Paul, et il tient pour insignifiante

1. F. C. BURKITT, *Christian Beginnings*. Three lectures. London University Press, 1924, in-12, 152 p.

2. Adolfo OMODEO, *Prolegomeni alla storia dell'età apostolica*. Messina, Giuseppe Principato, 1921, in-8°, VIII-649 p.



l'influence de Tarse. Je me sépare entièrement de lui sur ces points-là, et je ne trouve pas convaincantes les remarques, d'ailleurs ingénieuses, qu'il tire des caractères intrinsèques du paulinisme pour les opposer à Reitzenstein. Au total, j'ai l'impression que M. Omodeo s'est arrêté sur des positions quelque peu dépassées aujourd'hui par l'avance de la critique. — Il a continué son exploration des origines chrétiennes<sup>1</sup> dans un livre spécialement consacré à Paul : une longue introduction (110 p.) employée à examiner, sur le terrain du judaïsme et autour de la première communauté de Jérusalem, quelques points jugés importants pour la suite, puis, en la remplaçant exactement dans le milieu où elle se développe, un tableau de l'activité de l'Apôtre, de sa conversion à sa mort. Ce que veut l'auteur, c'est rassembler autour de la figure de Paul toute l'histoire de la première génération chrétienne, sans pourtant exagérer son rôle ni grandir démesurément sa personne. Livre plein d'idées, plusieurs discutables, mais beaucoup neuves, fortes et suggestives. Paul y est, à mon sens, trop judaïsé, mais j'accepte qu'on soutienne que les éléments d'apparence hellénistique et gnostique, si visibles en divers passages des Épîtres, viennent sinon de la seule apocalyptique juive, comme le soutient M. Omodeo, du moins de sectes juives et d'assimilations déjà opérées avant lui dans certains milieux syncrétistes de la *Diaspora*.

Le *Saint Paul* de M. Mc. NEILE<sup>2</sup> se compose : 1° d'une sorte de revue des thèses de la critique moderne sur l'Apôtre ; 2° d'un exposé de la doctrine chrétienne de Paul ; c'est la partie la plus originale du livre. Dans l'autre, l'auteur, qui résume souvent assez bien les conclusions de l'exégèse de gauche, se rallie à peu près invariablement aux solutions de droite. On a l'impression d'une timidité d'esprit invincible, et les quelques concessions consenties, comme à regret, à la critique libérale ont pour effet principal de faire ressortir les tendances conservatrices du reste. L'ouvrage conserve cependant une utilité pour qui veut passer en revue rapidement les textes essentiels sur les thèmes principaux du paulinisme. — M. BAUMANN a aussi écrit un *Saint Paul*<sup>3</sup>, qui prendra avantageusement place sur la liste des livres de prix à l'usage des petits séminaires. — L'étude de M. BRICKA sur le *Fondement christologique de la morale paulinienne*<sup>4</sup> est de l'ordre de la psychologie et de la théologie plus que de celui de l'histoire. Je me méfie de cette méthode, et diverses hypothèses de l'auteur ne me plaisent guère ; par exemple, que le IV<sup>e</sup> Évangile ferait écho à des entretiens « plus intimes » de Jésus, où il aurait dit ce qu'il pensait de sa préexistence, ou encore que ce serait vraisem-

1. Adolfo OMODEO, *Storia delle origini cristiane*. III : Paolo di Tarso apostolo delle genti. Même librairie, s. d. (1923), in-8°, viii-444 p.

2. A. H. Mc. NEILE, *St. Paul. His life, letters and christian Doctrine*. Cambridge University Press, 1920, in-12, xix-319 p.

3. Émile BAUMANN, *Saint Paul*. Paris, Grasset, 1925, in-12, 319 p.

4. Ch. BRICKA, *Le fondement christologique de la morale paulinienne*. Strasbourg et Paris, Istra, in-8°, 1923, 82 p. (*Cahiers de la Revue d'histoire et de philosophie religieuse*).

blement à l'école de Gamaliel que Paul se serait passionné pour l'Homme céleste préexistant. Ailleurs, certaines affirmations me semblent bien hasardeuses (cf. p. 24 : le « Grand Inquisiteur du Sanhédrin » qui « allait rougir son épée du sang des martyrs à Damas »). Enfin, l'exégèse de l'auteur laisse à désirer. Le plus intéressant pour nous, c'est la comparaison entre certaines représentations pauliniennes et les conceptions des religions à mystères, et un chapitre sur l'attente de la *parousie*. — Il serait bien utile de déterminer une bonne fois (si c'était possible !) quelles furent exactement les relations de Paul avec l'Eglise de Jérusalem. M. KNOX s'y est très honnêtement efforcé<sup>1</sup>, mais dans un esprit conservateur qui ne pouvait le mener très loin sur la voie des découvertes. La droiture et la probité de l'auteur sont hors de contestation, mais il ne se méfie pas assez des textes qu'il emploie et ses besoins critiques ne sont pas exigeants. Il arrive que son zèle traditionaliste le pousse malgré lui à des hypothèses imprudentes. Par exemple, pour justifier l'opinion que Paul était à peine un helléniste, il imagine que les parents de l'Apôtre ont émigré dans son enfance à Jérusalem. Je voudrais bien savoir quel texte justifie cette affirmation-là. En somme, le livre est à prendre comme une histoire de l'activité de Paul entre sa conversion et son arrestation, en tant qu'elle intéresse l'Eglise mère, histoire bien intentionnée, mais qui ne s'affranchit guère de la tradition ecclésiastique orthodoxe. — M. PIROT<sup>2</sup> proteste que son *Saint Jean* n'est pas une œuvre d'apologétique et encore moins de polémique, mais, après avoir scruté les objections de nos contemporains, il lui plaît de constater que son étude n'a fait que confirmer pour lui « la solidité des positions adoptées dans la question johannique par la plus ancienne tradition ecclésiastique, et si opportunément rappelées aux exégètes catholiques en 1907 par la Commission biblique pontificale ». Allons, tant mieux !

VI. DOGMATIQUE. — Les origines de la représentation trinitaire de Dieu ont été considérées par M. NIELSEN<sup>3</sup> en un livre systématique et insuffisamment nuancé, mais original et d'une lecture très attachante. Ce n'est, d'ailleurs, qu'un premier volume ; un autre suivra sur les trois divinités de la nature. L'économie du travail est la suivante : une introduction sur la science des religions sémitiques ; une étude de la relation du culte sémite et du chrétien ; la trinité divine sémitique et le dieu trinitaire (Père, Fils, Mère ; Père, Fils et Esprit). L'auteur pense que c'est en Orient qu'il faut aller chercher les fondements du christianisme, dans la « vorchristliche Religion » des Sémites et en remontant plus haut que la babylonienne, déjà évoluée. Il n'y a pas seulement des religions sémitiques, il y en a une. C'était une religion de

1. W. L. KNOX, *St. Paul and the Church of Jerusalem*. Cambridge University Press, 1925, in-8°, xxvi-396 p.

2. Louis PIROT, *Saint Jean*, Paris, Lecoffre, 1923, in-12, 210 p. (collection *Les saints*).

3. Ditlef NIELSEN, *Der dreieinige Gott in historischer Beleuchtung*, I. Copenhague, Gyldendalske Boghandel (dépot à Paris, Librairie franco-scandinave F. Helms), 1922, in-8°, xv-472 p.

nomades, et elle a survécu dans l'ancienne religion des Arabes. C'est là qu'il faut aller la retrouver, sans oublier que son évolution est difficile à suivre. Or, la forme primitive de la représentation de Dieu chez ces vieux Sémites, c'est la triade, représentation qui s'est répandue dans tout l'Orient et n'a pas même épargné les Juifs qui ont fini par s'en débarrasser. Au reste, dans cette antique religion, il s'agit plutôt d'institutions, de fêtes et d'histoires sacrées que de croyances. Aussi ce sont encore plus des usages que des concepts qui viennent de ce lointain passé au christianisme : par exemple, l'*Abendmahl*, qu'on a tort de considérer comme un produit de la communauté hellénistique et paulinienne et qui sort du sacrifice de substitution, de la *satisfactio vicaria* et du sacrifice expiatoire, pratiqués par les Sémites ; par exemple encore le baptême, qui n'est pas dû à l'initiative d'une personne, mais *vient du sol*. Je voudrais bien voir comment *matériellement* s'est établi le lien entre cette vieille religion sémitique et le christianisme. M. Nielsen ne nous le dit pas, et pour cause. Il reproche à Harnack d'avoir donné trop de place aux éléments grecs dans la constitution de la religion chrétienne ; il en accorde, lui, trop aux Sémites. Dans le détail, beaucoup de suggestions très frappantes, mais il faut se défendre contre leur séduction et ne les accepter que sous bénéfice d'inventaire.

La quatrième édition du gros ouvrage du P. LEBRETON sur les *Origines du dogme de la Trinité* annonce une refonte complète de la première (1909)<sup>1</sup>. Je n'ai rien à reprendre au jugement que j'ai porté sur le livre jadis : quand l'auteur n'est point gêné par sa théologie, il écrit des pages excellentes, où s'épanche une érudition de bon aloi ; partout ailleurs, c'est-à-dire sur les points essentiels, son préjugé dogmatique stérilise toute critique et aveugle toute information. Si vous voulez vous rendre compte de la méthode sur un exemple, lisez seulement la note c, relative à *Mt.*, 13, 32 (sur l'ignorance du Fils touchant le jour du jugement), où un lourd entassement de textes et d'opinions aboutit (p. 544) à une conclusion puérile, encore que fondamentalement augustinienne. En comparaison, lisez l'étude — parfaite — sur les *Trois témoins célestes* (note k).

C'est un très bon petit livre que celui de M. COULANGE sur la *Vierge Marie*<sup>2</sup>, très clair, très bien disposé et nourri de textes bien choisis. Je ne connais pas de meilleur exposé d'ensemble, pas de meilleure introduction à toute étude scientifique de la marialogie.

Sur une question particulière, d'ailleurs d'importance pratique très grande, celle du suicide, M. Albert BAYET<sup>3</sup> nous a donné une contribution considérable à l'étude de la morale chrétienne. La première partie du livre

1. Jules LEBRETON, *Les origines du dogme de la Trinité*. Quatrième édition entièrement refondue. Paris, Beauchesne, 1919, in-8°, xxiv-644 p.

2. Louis COULANGE, *La Vierge Marie*. Paris, F. Rieder et C<sup>ie</sup>, 1925, in-12, 158 p. (collection *Christianisme*).

3. Albert BAYET, *Le suicide et la morale*. Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, 823 p.

(chap. VIII) contient un très bon exposé des thèses de la morale chrétienne d'aujourd'hui sur le suicide. Puis l'auteur se demande si l'horreur du suicide qui s'affirme dans cette morale est vraiment d'origine chrétienne (2<sup>e</sup> partie, chap. II). Sa réponse est négative, et il recherche les origines et les causes de l'installation de ce concept dans l'éthique de l'Église (3<sup>e</sup> partie, chap. I et II); puis il en fait l'histoire (chap. III et suiv.), éclairant d'une vive lumière un des aspects du moralisme chrétien. Information très étendue et très sûre; les méprises dans l'interprétation de textes délicats sont très rares. Excellente méthode, qui se garde des généralisations hasardeuses et s'en tient aux faits historiquement constatés. Le livre est touffu et presque trop érudit, mais il n'est nullement confus, et sa richesse fait pardonner son exubérance.

VII. HÉRÉSIES. — M. DE FAYE a publié une seconde édition de son livre sur les *Gnostiques*<sup>1</sup>; elle compte soixante-six pages de plus que la première. Aucun remaniement de fond, mais quelques rajustements de détail et l'addition, en appendice, d'un Aperçu bibliographique de première importance. Je regrette l'absence d'un bon index analytique. Ai-je besoin de dire que le succès d'un tel ouvrage, attesté par la nécessité de le réimprimer, me paraît la consécration de son mérite et qu'il me réjouit grandement?

C'est un personnage bien mystérieux que Paul de Samosate; son nom tient une place considérable dans les controverses de la fin du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle, au moins, et nous ne savons guère ce qu'il a au juste pensé et enseigné. La patience de M. G. BARDY<sup>2</sup> s'est laissé tenter par cette énigme, et elle a fait tout ce qu'il était présentement possible de faire pour la résoudre. Cette étude est un modèle de conscience et de soin; par malheur, ces vertus elles-mêmes ne sauraient compenser la carence des documents. Quatre grandes divisions: *Les sources de l'histoire de Paul de Samosate.* — *L'histoire de Paul de Samosate.* — *Sa doctrine.* — *Les survivances du samosaténisme.* M. Bardy voit, dans Paul, l'homme de Zénobie, un monothéiste de type juif, prenant quelques éléments au christianisme pour alimenter son syncrétisme. Sa popularité tient à ce qu'il représente l'élément syrien; son affaire pourrait bien être un incident sans précédent et sans suite; à moins que — M. Bardy semble avoir hésité — ce ne soit une tentative de large envergure. Dans un cas comme dans l'autre, il ne pouvait réussir: il n'avait pas l'avenir. Je ne suis pas bien certain que ces diverses conclusions soient très solides: la faute en est à l'incertitude de notre information, qui se dérobe sur les points essentiels. C'est

1. Eugène DE FAYE, *Gnostiques et gnosticisme. Étude critique des documents et du gnosticisme chrétien au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle.* Seconde édition augmentée. Paris, F. Geuthner, 1925, in-8°, 546 p.

2. G. BARDY, *Paul de Samosate.* Bruges, imprimerie Sainte-Catherine, 1923, in-8°, XII-581 p.



pourquoi l'ampleur du livre de M. Bardy semble quelque peu excessive par rapport au sujet. Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'elle l'épuise.

En trois conférences, M. BURKITT a cherché à déterminer les éléments constitutifs de la religion manichéenne<sup>1</sup>. Il tient à bien établir qu'on a eu tort, en répudiant l'ancienne opinion qui faisait du manichéisme une simple hérésie chrétienne, de perdre de vue l'influence que le christianisme a exercée non seulement sur cette religion transportée en Occident, mais sur Mani lui-même. D'ailleurs, le christianisme qui aurait agi là ne serait point celui de la Grande Église, mais bien celui de Bardesanes et de Marcion, de ce dernier surtout. M. Burkitt appuie sa thèse principalement sur des documents syriaques : la *Réfutation de Mani, Marcion et Bardesanes* de saint Éphrem, déchiffrée, en 1921, par M. C. W. Mitcheel, sur un palimpseste du British Museum ; le *Livre des Scholia* de l'évêque nestorien Bar Khoni (VII<sup>e</sup> siècle?), publié par Cumont dans sa *Cosmogonie manichéenne* ; le *Fihrist* arabe (c. 998) d'Al-Biruni ; les fragments manichéens trouvés dans le Turkestan chinois. L'auteur montre, en terminant, que le manichéisme a exercé une action profonde sur l'orthodoxie chrétienne à travers saint Augustin, qui en était resté imprégné. Exposé clair et très attachant.

VIII. PATRISTIQUE ET LITTÉRATURE. — M. TIXERONT a réuni en volume un certain nombre de conférences et d'articles de revue touchant divers sujets de littérature et de patristique (Saint Ignace d'Antioche ; Le « Pasteur » d'Hermas ; La lettre de l'Église de Lyon et de Vienne sur les martyrs de 177 ; L'apologie d'Athénagore, etc.)<sup>2</sup>. En tout, douze morceaux de lecture facile et dans la ligne catholique, mais qui sont d'un homme informé. J'ai remarqué particulièrement le n° IV (*L'apologie d'Athénagore*), le n° IX (*Les concepts de « nature » et de « personnes » dans les Pères et écrivains des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles*), le n° XI (*La doctrine pénitentielle de saint Grégoire le Grand*). — M. Armitage ROBINSON a repris la question de la *Didaché* dans ses rapports avec l'*Épître de Barnabé* et le *Pasteur*<sup>3</sup>. A son sens, le point de départ de la figure des deux voies serait à chercher en *Barnabé*, d'où elle aurait passé en *Hermas*. La *Didaché* l'aurait prise aussi en *Barnabé* et l'aurait traitée en s'inspirant du *Pasteur* et du *Sermon sur la montagne*. Du coup, la composition de la *Didaché* tomberait aux environs de 140-160. L'opinion n'est pas neuve, puisque l'éditeur Bryennios l'avait envisagée, mais ce n'est pas elle qui a prévalu jusqu'ici. La question, dit M. Robinson, a été obscurcie par l'hypothèse de Taylor, qui a inventé un écrit juif exploité à la fois par la *Di-*

1. F. C. BURKITT, *The religion of the Manichees*. Donnellan lectures for 1924. Cambridge University Press, 1925, in-12, VIII-129 p. et 3 pl.

2. J. TIXERONT, *Mélanges de patrologie et d'histoire des dogmes*. Paris, Lecoffre, 1921, in-12, v-279 p.

3. J. Armitage ROBINSON, *Barnabas, Hermas and the Didache*. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1920, in-8°, v-119 p.

*daché* et par *Barnabé*. Ce ne peut pas être, puisque la *Didaché* est censée reproduire les principes de la prédication apostolique aux convertis de la Gentilité. Je ne trouve pas l'argument inébranlable. Autre conséquence de cette thèse : il faut prouver, contre l'opinion commune, que *Barnabé* n'a rien d'antjuif et M. Robinson s'y efforce, comme aussi d'établir que c'est bien avec *Barnabé* et pas seulement avec les *Deux Voies* que la *Didaché* se met en relation. On discutera ; mais, sans insister, je suis frappé de l'air d'anachronisme que prend la *Didaché*, si on la place au milieu du II<sup>e</sup> siècle. — On sait que le traité d'Irénée sur la démonstration de la prédication apostolique a été naguère retrouvé dans une traduction arménienne. En voici deux versions, l'une latine, due à M. L. WEBER<sup>1</sup>, l'autre anglaise et œuvre de M. Armitage ROBINSON<sup>2</sup>. Toutes deux sont recommandables et rendront des services. — Dans la collection de textes anciens traduits en anglais et commentés, à laquelle appartient le volume de M. Robinson, ont paru deux ouvrages de grande utilité : l'un se rapporte aux *Philosophumena*, traduits et annotés, avec autant de compétence que de soin, par M. LEGGE<sup>3</sup> ; l'autre à la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe, bien présentée et bien traduite par M. FERRAR, mais glosée avec trop de discrétion<sup>4</sup>. — L'intérêt historique principal de l'étude de M. HERING sur la *Doctrine de la chute et de la préexistence des âmes chez Clément d'Alexandrie*<sup>5</sup> réside dans l'examen attentif d'un certain nombre de textes obscurs ; elle est aussi une manière d'introduction à un ouvrage, que l'auteur nous annonce, sur la doctrine clémentine de la rédemption.

Depuis de longues années, M. Eugène DE FAYE prépare un grand ouvrage d'ensemble sur Origène, et il en a donné le premier volume<sup>6</sup>. Il a pour intention de replacer l'illustre Alexandrin dans son milieu, de le tirer de l'isolement où une véritable légende l'avait mis. Parce que le nom d'Origène et ses écrits ont été jetés dans des querelles d'âges différents, il a fini par sortir de son temps et acquérir une sorte d'existence inconditionnée. M. de Faye lui a rendu son humanité et son rôle vrai, qui est d'avoir décidément placé la pensée chrétienne dans les formes et sous les apparences de la pensée hellénique. Le

1. S. WEBER, *Sancti Irenaei, Episcopi Lugdunensis, Demonstratio Apostolicae Praedicationis. Ex armeno vertit, prolegomenis illustravit, notis locupletavit*. Fribourg in Brisgau, Herder, in-12, 124 p.

2. J. Armitage ROBINSON, *St. Irenaeus the Apostolic preaching*. London, Soc. for promoting christian knowledge, in-12, viii-154 p.

3. F. LEGGE, *Hippolytus Philosophumena*. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1921, 2 vol. in-12, 189 et 189 p.

4. W. J. FERRAR, *The proof of the Gospel, being the Demonstratio Evangelica of Eusebius of Caesarea*, 1920, 2 vol. in-12, 271 et 257 p.

5. J. HERING, *Étude sur la doctrine de la chute et de la préexistence des âmes chez Clément d'Alexandrie*. Paris, Ernest Leroux, 1923, in-8°, 47 p. (Biblioth. de l'École des Hautes-Études. Sciences religieuses, 28<sup>e</sup> vol.).

6. Eug. DE FAYE, *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée*. Vol. I : *Sa biographie et ses écrits*. Paris, Ernest Leroux, 1923, in-8°, x-213 p.

livre se divise en deux parties : la première (chap. I-IV) étudie la biographie d'Origène ; la seconde (chap. V-XII) passe en revue les écrits qui nous restent de lui et s'applique à les caractériser. Un dernier chapitre, sur la culture et l'érudition d'Origène, sert de conclusion. M. de Faye a tiré toutes les précisions et vraisemblances qu'il a pu des médiocres notices d'Eusèbe, qui représente notre source unique, ou à peu près, sur la vie d'Origène, et il a remis bout à bout de son mieux les pauvres débris qui nous restent d'une œuvre très étendue. Je ne puis pas dire que « l'immense Origène » ne sorte pas un peu diminué de l'enquête, mais il rentre dans l'histoire. C'est beaucoup. Je souhaite que M. de Faye ne nous fasse pas attendre trop longtemps la suite.

Dans sa collection de *Texts for students*, l'active *Society for promoting christian knowledge* a placé un petit recueil d'extraits de Josèphe, Tacite, Suétone, Dion Cassius, relatifs aux chrétiens, l'épître dite de *Clément Romain* et la lettre de Léon le Grand à Flavien de Constantinople, dite le *Tome* de Léon<sup>1</sup>. Ces livrets utiles sont, le dernier surtout, bien présentés et accompagnés des éclaircissements qui les rendent pratiques pour les étudiants. Il convient de les louer.

Depuis plusieurs années déjà le P. CAVALLERA s'est signalé par de notables travaux sur saint Jérôme<sup>2</sup>. Comme on pouvait le souhaiter, il commence la publication d'un livre de synthèse dont les deux premiers volumes sont consacrés à la biographie de l'illustre Père. Biographie bienveillante certainement, et j'emprunte au P. Cavallera lui-même une phrase qui définit très bien sa position vis-à-vis de son héros : « Il lui pardonne volontiers les quelques ombres que projettent sur son énergique profil les aspérités de son caractère et les outrances de son tempérament » (p. 339). Ces aspérités et ces outrances, qu'il ne prend pas au tragique, il ne les dissimule pourtant pas et on lui sait gré de n'avoir pas cherché à donner le change sur la vilaine conduite de Jérôme à l'égard de Rufin quand ce dernier a pris le parti de se taire (p. 284). Le récit est bien conduit et solide. Sur un point, du moins, nous serions sans doute fondés à réclamer plus d'objectivité et plus de curiosité psychologique, c'est dans l'exposé du rôle joué par Jérôme à Rome au milieu des pieuses dames du Palatin et dans la crise antimonacale qui s'ensuit ; mais il ne faut pas trop demander aux gens. Je ne sais pas s'il est exact de dire que le monachisme réalisait « l'austérité de l'idéal évangélique » et qu'en face de lui il n'y avait que mondanité, relâchement, épicurisme d'aloi douteux. Ou plutôt je suis sûr que c'est inexact, mais à l'endroit où M. Cavallera dit cela (p. 153) il s'agit de pulvériser Jovinien, qu'il paraît bien avoir mal compris

1. *Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius*, arranged by H. J. WHITE. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1918, in-12, 16 p. Les textes ne sont pas traduits. — *The Epistle of St. Clement of Rome*, 1919, 46 p. Texte non traduit. — E. H. BLAKENEY, *The Tome of Pope Leo the Great*. Latin text with translation, introduction and notes, 1920, 46 p.

2. Ferd. CAVALLERA, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*. Louvain, « Spicilegium sacrum Lovaniense », et Paris, Champion, 1922, 2 vol. in-8°, x-344 et 229 p.

et rabaisé. L'*Adversus Jovinianum* est à la fois violent et faible, parce qu'il défend une mauvaise cause. On ne peut demander à un religieux de l'avouer trop haut. Le tome II contient : 1<sup>o</sup> une très bonne étude sur la chronologie de saint Jérôme ; 2<sup>o</sup> vingt notes complémentaires, plus ou moins développées, sur divers points de la biographie ; 3<sup>o</sup> des *Regesta hieronymiana*, c'est-à-dire un relevé des faits principaux de l'activité de Jérôme, avec leur date sûre ou probable ; 4<sup>o</sup> une bibliographie étendue et des tables. Au total, livre bien fait et dont les quelques réserves que j'ai laissé entrevoir ne diminuent pas sérieusement l'autorité. Il importe d'ouvrir les yeux en le lisant, voilà tout.

Le tome sixième de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, de M. Paul MONCEAUX, a trait à la littérature donatiste au temps de saint Augustin<sup>1</sup>. Petilianus de Constantine, Cresconius le Grammaire, Primianus de Carthage, Emeritus de Césarée, Gaudentius de Thamugadi, Fulgentius le Donatiste y sont successivement étudiés. De même aussi divers anonymes, auteurs de pamphlets, de chroniques, de lettres — les donatistes sont très épistoliers — ou de discours. En somme, tous les adversaires d'Augustin : l'autre camp. Répertoire unique de faits bien classés.

IX. HAGIOGRAPHIE. — Un ouvrage du P. DELEHAYE<sup>2</sup> est toujours bien accueilli parmi les travailleurs. Le but du dernier venu est de « faire valoir, en formulant les réserves et les distinctions nécessaires, la branche spéciale de la littérature chrétienne constituée par les Actes des martyrs ». Cette littérature hagiographique est fort mêlée et comprend des genres assez divers, qu'il y a lieu de distinguer. Le P. Delehaye y établit trois grands groupes, qu'il étudie successivement : 1<sup>o</sup> les *Passions historiques* ; 2<sup>o</sup> les *Panégryriques des martyrs* ; 3<sup>o</sup> les *Passions épiques*, qui sont artificielles. Il ajoute un chapitre sur les *genres secondaires et mixtes*. L'utilité pratique du livre tient à ce que l'auteur, dans chaque groupe, examine les pièces caractéristiques et que les quelques pages qu'il consacre à chacune d'elles sont enrichies d'une introduction dont on ne devra plus désormais la séparer. Ce n'est pourtant pas que tout me plaise, ni dans la composition de l'ouvrage ni même dans la critique des pièces examinées : des études de détail, quelques répliques polémiques, peu d'idées générales. Cela ne fait pas un livre serré. C'est tout au plus un répertoire, mais alors il lui faudrait un index, qui manque. D'autre part, sur plus d'un point, les impressions personnelles et le sentiment sont invoqués assez fâcheusement au titre de la critique : c'est *beau, émouvant, touchant, naturel, pas banal*. — Je me méfie beaucoup de ce critérium-là. Les chapitres

1. P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*. T. VI : *Littérature donatiste au temps de saint Augustin*. Paris, Ernest Leroux, 1923, in-8°, 409 p.

2. H. DELEHAYE, S. J., *Les passions des martyrs et les genres littéraires*. Bruxelles, Bureaux de la Société des Bollandistes, 1921, in-8°, VIII-448 p.



les plus intéressants du livre pour le non-spécialiste, ce sont les deux derniers : *La vie des textes hagiographiques* et *Histoire, tradition, littérature*, qui sont, de tous points, excellents et constituent une très frappante et très concrète leçon de critique historique. — J'ai reçu une seconde édition du tome II des *Martyrs* de Dom LECLERCQ<sup>1</sup>, mais je ne vois aucune différence avec la première. C'est une simple réimpression, et la bibliographie n'a même pas été remise au point. — Le D<sup>r</sup> MARCHAND, vice-président du « Bureau des constatations médicales » à Lourdes, a écrit un plaidoyer *pro domo sua*<sup>2</sup>. C'est un document fort instructif sur une méthode et un état d'esprit : on le lira donc avec profit.

X. LITURGIE, SYMBOLIQUE, MYSTIQUE. — L'histoire de la liturgie primitive sera redevable à M. DÖLGER d'une série d'études d'une importance capitale. Dès 1909, il publiait un travail considérable sur l'exorcisme dans le rituel baptismal (*Der Exorcismus im altchristlichen Taufsymbol*) et, dans la même ligne, en 1911, *Sphragis*. C'est encore au baptême que se rapporte le premier en date des livres que j'ai sous les yeux<sup>3</sup>. Au cours de son enquête sur l'exorcisme, l'auteur avait naturellement rencontré le *Démon* et il avait entrepris de l'étudier à son tour, mais il s'est détourné vers des recherches sur la relation établie entre le Soleil et le Christ. Cependant, un des paragraphes de l'étude à laquelle il avait songé devait porter sur le *Noir*, qui est un des noms du Diable. C'est ce paragraphe qu'il nous donne, comme une conjonction entre ses publications antérieures et celles qui ont trait au *Soleil de justice*. Il part de l'opposition de l'Orient, qui est au *Soleil de justice*, et de l'Occident, qui est au *Noir*, car l'Occident c'est l'ombre, donc le signe du diable. De là, il passe aux rites d'abjuration du démon, *vers l'Ouest*, et aux rites de dévotion au Christ, *vers l'Est*. Il réunit sur les uns et les autres une très précieuse collection de textes, qui constitue une contribution de premier ordre à l'étude de la liturgie du baptême et à celle de la magie chrétienne. L'intérêt général qu'elle offre, c'est de prouver que les chrétiens n'ont pas inventé tout cela et que, sur ce point comme sur tous les autres, ils prolongent, en les adaptant, des usages païens. Nourri de lectures immenses et soutenu par une érudition très avertie, le livre est une mine inépuisable de faits bien classés. — Il est complété par un volume sur le *Soleil de salut*<sup>4</sup>. Sujet immense, que M. Dölger ne prétend pas à épuiser pour le moment, mais dans

1. H. LECLERCQ, *Julien l'Apostat, Sapor, Genséric* (t. III des *Martyrs*), seconde édition. Tours, Mame et fils, 1921, in-8°, xxxvii-422 p.

2. D<sup>r</sup> A. MARCHAND, *Les faits de Lourdes et le Bureau des constatations médicales*. Paris, Téqui, 1923, in-12, xv-169 p.

3. J. DÖLGER, *Die Sonne der Gerechtigkeit und der Schwarze. Eine religionsgeschichtliche Studie zum Taufgelöbnis*. Münster in West., Aschendorffsche Buchhandlung, 1919, in-8°, x-150 p.

4. Id., *Sol salutis. Gebet und Gesang im christlichen Altertum, mit besonderer Rücksicht auf die Ostung in Gebet und Liturgie*. Même librairie, 1920, in-8°, x-342 p.

lequel, surtout, il cherche à guider les chercheurs. Il s'agit là, essentiellement, de l'*orientation* de la prière chrétienne par comparaison avec ce qui se faisait dans d'autres religions. L'Orient est le lieu d'où vient la lumière, le bien : le Paradis s'y trouve placé et le Christ est assimilé au Soleil. Sur lui se transportent, se transposent les vieilles croyances et les vieilles habitudes attachées à *Sol* et aux divinités solaires si répandues dans tout l'Orient, autour du berceau du christianisme, et dans l'Empire romain. Le livre est difficile à analyser, parce qu'il se compose d'une suite de petits mémoires sur des questions assez diverses de liturgie antique. Le titre indique l'idée qui domine l'ensemble et fait son unité. Je connais peu de lectures plus instructives, plus fécondes en rapprochements profitables et, le dirai-je ? plus amusantes. L'érudition de M. Dölger reste vivante. — Mêmes qualités dans le gros volume sur le *Poisson sacré*<sup>1</sup>, qui se présente accompagné de plus de cent illustrations du plus haut intérêt. Il étudie les divers aspects du *Poisson* dans les religions antiques, sans négliger son rôle dans l'allégorisme philosophique. Il marque, par exemple, sa relation avec le repentir et la maladie en Syrie, son caractère d'offrande dans le culte d'Atargatis, son symbolisme (celui du bonheur et de la vie) dans les mêmes milieux syriens. Ce sont là les points importants au regard de la constitution du symbole chrétien de l'ΙΧΘΥΣ ; mais il y a aussi autre chose, car l'universalité de l'usage symbolique du Poisson dans l'antiquité rend inévitable sa transposition chrétienne et sa mise en rapport avec le mystère eucharistique. L'enquête de M. Dölger, très étendue et approfondie, met à la disposition des travailleurs une masse énorme de matériaux de bonne qualité et déjà bien élaborés sur une question primordiale.

M. WETTER a appliqué à divers problèmes de liturgie eucharistique les ressources de son esprit ingénieux et pénétrant<sup>2</sup>. Il part de considérations de méthode dont voici l'essentiel : le culte a été un facteur très important de l'évolution du christianisme primitif et le culte s'alimente du rite ; or, le rite est un élément conservateur dans toute religion. Pour apprécier le rite, il ne faut pas essayer d'aller le chercher à ses origines, en l'espèce dans le Nouveau Testament, mais bien dans les liturgies constituées postérieurement, là où il se survit et accuse de lui-même son ancienneté dépassée. C'est aux liturgies orientales et occidentales, où il peut prendre un recul de trois à cinq siècles, que M. Wetter demandera le principal de son information. Au premier abord, la méthode paraît trop subjective, puisque en définitive elle iden-

1. Id., *Der heilige Fisch in den antiken Religionen und im Christentum*. Même librairie, 1922, 2 vol. in-8°. I : *Text*, xiv-656 p. ; II : *Tafeln*, 104 pl. — Je regrette de n'avoir point connaissance du premier volume d'ΙΧΘΥΣ, dont ce dernier ouvrage forme les vol. II et III.

2. G. P. WETTER, *Altchristliche Liturgien : Das christliche Mysterium. Studie zur Geschichte des Abendmahles*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1921, in-8°, vi-196 p. — Du même, *Altchristliche Liturgien, Das christliche Opfer. Neue Studien zur Geschichte des Abendmahles*. Même librairie, 1922, in-8°, 122 p.

tifie le *criterium* d'antiquité pour chaque rite avec l'impression et le jugement du critique ; mais M. Wetter a corrigé ce sérieux inconvénient en prenant deux précautions : il demande à la littérature chrétienne primitive si elle confirme ses inductions et il le demande aussi aux documents particuliers qui nous restent sur le culte antique et le milieu religieux qui l'a constitué. Le premier volume porte sur le *mystère* chrétien, dont l'eucharistie est primitivement à la fois le centre et l'expression principale, et sur l'évolution interne des concepts que les rites manifestent. Le second a trait au *Messopfer* lui-même, c'est-à-dire à l'évolution de l'idée de sacrifice à l'intérieur de la liturgie eucharistique. Enquête précise et minutieuse dont je considère les résultats comme les plus importants qui aient été acquis depuis longtemps dans le domaine de la liturgie. On peut dire qu'ils en renouvellent plusieurs aspects et c'est, du même coup, la représentation générale de l'évolution religieuse du christianisme qu'ils intéressent largement. C'est là de l'excellent travail. — Le petit livre de M. G. TRUC sur les sacrements<sup>1</sup> est assez instructif, si l'on veut bien se placer au point de vue de l'auteur, qui n'est point celui de l'histoire. Diverses assertions surprendront l'érudit, au moins autant que d'autres choqueront le théologien. — Sous un titre audacieux, voire agressif, M. P. SMITH<sup>2</sup> a enfermé, en réalité, avec beaucoup de sérieux et de sincérité, des observations abondantes et intéressantes. Il s'est proposé d'étudier, dans le champ de l'histoire comparée des religions, la pratique de la théophagie, dont le christianisme a fait le centre de son culte et qu'il a dogmatisée. La manducation du dieu remonterait au temps où l'homme émergeait de l'animalité, et sa persistance nous offrirait l'exemple le plus frappant du conservatisme de la religion. Quand le chrétien communie, il ne fait pas, au fond, autre chose que le primitif qui mange son *totem* pour absorber le *mana* de l'être divin. Du reste, au temps où l'eucharistie chrétienne s'est constituée, le repas sacramentel ne tenait-il pas une place de premier plan dans les mystères ? Je crois que M. Smith a tort d'attribuer l'invention de l'eucharistie à Paul, et je suis sûr qu'il ne critique pas tous les textes d'assez près avant de leur faire confiance ; mais je reconnais que son livre est étranger à tout intérêt confessionnel, qu'il est d'esprit et de ton très scientifiques, qu'il a souvent raison et que, là même où il ne paraît pas avoir gain de cause, il fait réfléchir et instruit.

Le problème des origines de la confession sacramentelle est un de ceux sur lesquels les théologiens catholiques et les historiens ont le plus de mal à s'accorder. Voici, sous la signature de M. NORMAND<sup>3</sup>, un bon exposé, sage, bien

1. G. TRUC, *Les sacrements. Nouvel essai de psychologie religieuse*. Paris, Félix Alcan, 1925, in-12, 185 p.

2. P. SMITH, *A short History of christian Theophagy*. Chicago-London, The Open Court publishing Company, 1922, in-8°, 223 p.

3. Victor NORMAND, *La confession*. Paris, Rieder et C<sup>ie</sup>, 1926, in-12, 172 p. (collection *Christianisme*).

informé et qui oriente le lecteur au milieu des textes et des théories. L'auteur reproche, très justement, aux théologiens de se servir de documents de toutes les époques pour établir leurs thèses ; il aurait bien fait lui-même de ne pas bloquer ensemble tous les témoignages de la période antique, qu'il y aurait eu avantage à classer plus rigoureusement dans leur ordre chronologique. D'autre part, je me demande quelles preuves justifient l'assertion (p. 30) que « de très bonne heure la confession des péchés fut le préliminaire obligé de la communion ». — Je ne crois pas que le P. HONORÉ ait écrit sur le secret de la confession le livre définitif que nous attendons<sup>1</sup>. Il était pour cela trop encombré de théologie et aussi il manque trop de décision et de netteté. Position de la question et exposition semblent également confuses. Cependant, l'information est généralement bonne, et les affirmations hasardeuses, qui ne sont pas très rares, demeurent dans des limites raisonnables. Tel qu'il est, l'ouvrage peut rendre service.

La mystique revient à la mode ; le débat sur sa nature, son rôle religieux et ses droits est loin d'être clos. Voici, rassemblées en un « cahier »<sup>2</sup>, cinq études qui tendent à définir tel ou tel aspect du phénomène mystique. Par malheur, la première (*Le problème de la mystique*, par M. BLONDEL) n'a pas de rapport avec l'histoire et les idées personnelles de son auteur sont trop souvent contestables. La seconde (*Mysticisme païen et mysticisme chrétien*, par \*\*\*) laisse percer un confessionalisme très inquiétant, qui se marque surtout dans la préoccupation de ravalier la mystique païenne. C'est dommage, car les remarques judicieuses n'y manquent point. Les trois autres chapitres : *Le mysticisme allemand*, du regretté Victor DELBOS, est une simple esquisse ; *La vie et la doctrine de saint Jean de la Croix*, de M. J. WEHRLÉ, de même que *L'orientation religieuse de Maine de Biran et le problème de la passivité mystique* intéressent plus un théologien et un philosophe qu'un historien. — Quant à saint Jean de la Croix, il fait le sujet d'une thèse de doctorat considérable due à M. BARUZI<sup>3</sup>. Œuvre d'érudition au premier chef, qui rend la vie à des textes très maltraités par la tradition et rétablit avec sûreté l'essentiel de la biographie du saint, mais aussi œuvre de psychologie religieuse et peut-être plus encore de métaphysique et de pragmatisme. Sur le premier point et le second, je n'ai qu'à louer, ou du moins je n'aurais qu'à louer si M. Baruzi usait d'une langue plus conforme aux habitudes de l'histoire et plus respectueuse des préjugés moyens. Saint Jean de la Croix était un beau cas, et son biographe, en l'enveloppant d'une sollicitude sympathique, est demeuré dans le rôle que l'on comprend qu'il ait pris, encore qu'une critique plus ser-

1. L. HONORÉ, S. J., *Le secret de la confession*. Étude historico-canonique. Bruges, Beyaert ; Paris, Giraudon ; Bruxelles, A. Dewit, 1925, in-8°, xx-159 p.

2. *Qu'est-ce que la mystique ? Quelques aspects historiques et philologiques du problème*. Paris, Bloud et Gay, 1925, in-8° (*Cahiers de la Nouvelle Journée*, n° 3).

3. Jean BARUZI, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*. Paris, Félix Alcan, 1924, in-8°, vii-790 p.



rée et plus objective de l'homme et de ses idées eût, du point de vue historique, mieux fait notre affaire. En revanche, je résiste sur le troisième point, je veux dire que je reste en garde en face de la préoccupation de faire prévaloir une vue de métaphysique, qui semble animer tout l'ouvrage. Je ne pense pas que l'exemple ni la méthode de saint Jean de la Croix soient présentement d'application profitable pour personne de normal et qu'il y ait lieu de les tenir en réserve pour le cas où le rationalisme néo-thomiste ferait long feu. Nous avons sans doute autre chose à tenter pour le moment que l'escalade du paradis de la connaissance mystique. — C'est une réaction salutaire, après la lecture de la thèse de M. Baruzi, que celle de l'aventure de dom Santon, bénédictin de Solesmes, dans les lacs de M<sup>me</sup> Bruyère. M. HOUTIN nous la présente avec infiniment de tact et dans un esprit scientifique parfait, en publiant la relation où le malheureux moine décrit lui-même sa fâcheuse « expérience ». Il n'intervient que très discrètement pour fixer les circonstances et nous mettre au fait du milieu, qu'il connaît particulièrement bien. Il y a dans ces trois cents pages le plus prodigieux roman de délire mystique qu'on puisse concevoir et, en même temps, un document unique sur un cas bien observé de contagion mentale. Et quelle leçon sur le péril de l'expérience mystique ! Oui, je sais, sainte Thérèse n'est pas M<sup>me</sup> Bruyère, mais j'aurais beaucoup à dire sur cette comparaison même, si c'était ici le lieu de la faire. — Le P. HAMON, S. J., a entrepris une grande *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*<sup>1</sup>. Un premier volume a raconté la vie de Marguerite-Marie ; le second remonte aux origines et recherche les premières lueurs. Il est sage de les qualifier d'*indécises*. Il semble même que l'auteur s'étonne de l'ignorance de tant et tant de générations au regard d'un culte qu'il considère comme la quintessence du christianisme. A parler franc, tout son récit n'est que du remplissage vide pour toute la période antérieure à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, même après les « révélations » de sainte Gertrude, de saint François et de ses fils spirituels, tout, ou à peu près, reste à faire. M. Hamon convient que, « du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'a jamais eu, ni dans l'Église, ni dans un ordre religieux, ni dans un groupement quelconque, une vie propre vraiment à elle ; rarement même elle a marqué une âme individuelle à son empreinte, la faisant pour ainsi dire sienne ». Voilà qui va bien et remet au point les « bienveillances » de l'exposé. Disons que M. Hamon a bien cherché, qu'il a cru trouver deux ou trois fois, et qu'à la réflexion il a dû s'avouer qu'il avait un peu exagéré.

#### XI. SCIENCES AUXILIAIRES. — Le manuel d'épigraphie chrétienne de

1. A. HOUTIN, *Une grande mystique. M<sup>me</sup> Bruyère, abbesse de Solesmes, 1845-1909*. Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, vii-309 p.

2. A. HAMON, S. J., *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. T. II : L'aube de la dévotion*. Paris, Beauchesne, 1924, in-8°, xxxix-259 p.

M. KAUFMANN est un instrument de travail indispensable<sup>1</sup>. Je pense que son auteur se fait des illusions sur la valeur documentaire de la plupart des inscriptions chrétiennes ; mais peu importe, et son livre, bien disposé, bourré d'exemples bien choisis (il contient plus de deux mille citations épigraphiques, dont sept cents intégrales), enrichi d'utiles fac-similés et de tables excellentes, serait sans doute le guide parfait, si quelques lectures douteuses et quelques inadvertances dans les traductions ne venaient quelquefois inquiéter l'éru-dit<sup>2</sup>. C'est peu de chose : une lecture soigneuse avant le « bon à tirer » de la prochaine édition remettra tout en ordre.

Les inscriptions chrétiennes sont encore bien dispersées. M. Henri GRÉGOIRE a commencé, sous les auspices de l'Académie des inscriptions, le rassemblement de celles que nous ont fournies les provinces d'Asie Mineure<sup>3</sup>. Son premier fascicule contient 534 textes de l'Hellespont, de la province d'Asie, des îles, de la Carie, de la Lycie, de la Pamphlie et de la Lydie. Il en faudra deux autres pour achever le recueil, sans compter l'introduction et les tables. M. Grégoire a admis des pièces du moyen âge et même quelques-unes postérieures à 1453, quand elles présentaient un intérêt philologique ou historique spécial. D'autre part, toutes ces inscriptions ne sont pas sûrement chrétiennes et l'éditeur a bien fait de placer un prudent point d'interrogation à côté de plusieurs. Je n'ai pas besoin de dire que les renseignements divers et le commentaire qui accompagnent chaque texte sont de la meilleure qualité.

On a déjà beaucoup travaillé sur les papyrus chrétiens. M. GHEDINI s'est donné pour tâche de rechercher dans les papyrus d'Égypte déjà publiés les premières lettres privées des chrétiens, de les rassembler, de les traduire et de les éclairer de son mieux<sup>4</sup>. Il a d'ailleurs une arrière-pensée philologique, et il espère apporter sa contribution à l'étude de la langue populaire. De fait, sa bibliographie est surtout philologique. Il a retenu quarante-quatre pièces qu'il a d'abord considérées comme nettement chrétiennes, mais plusieurs laissent plus que des doutes (les nos 2, 5, 7, 9, 10, 16, par exemple). La publication est très soignée, le texte bien établi et bien traduit. L'historien n'y peut faire qu'une assez maigre récolte. Il n'en va pas de même du philologue.

C'est un type iconographique très répandu dans l'antiquité que celui qui s'est fixé dans l'imagerie chrétienne avec la figure de la *Vierge à l'enfant*.

1. Carl Maria KAUFMANN, *Handbuch der altchristlichen Epigraphik*. Fribourg-en-Brigau, Herder, 1917, in-8°, xvi-514 p.

2. D'où M. Kaufmann tient-il que la carte de Madaba (carte en mosaïque de la Palestine) est au musée de Stamboul? Je l'ai vue, en avril 1926, dans l'église grecque de Madaba, en Transjordanie.

3. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*. Fasc. I. Paris, Ernest Leroux, 1922, in-fol., iii-128 p.

4. Giuseppe GHEDINI, *Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo*. Milano, Società editrice « Vita e pensiero », 1923, in-12, xxviii-376 p.

M. SNIJDER<sup>1</sup> a recueilli avec soin et ordre les textes et références qui se rapportent à ce type chez les auteurs et dans les divers documents anciens. Son travail, élargissant quelque peu la question dont il traite, apporte des précisions touchant la relation générale de ce qu'on nomme, en forçant un peu les termes, l'*art chrétien primitif* et l'art païen courant du même temps.

Ch. GUIGNEBERT.

## HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE

I. L'ANGLETERRE AVANT LA CONQUÊTE NORMANDE. — M. BELLOC a entrepris une histoire générale de l'Angleterre en quatre volumes. Le tome I s'arrête à l'année 1066<sup>2</sup>. Écrivain de talent, il a produit une œuvre qui plaira sans doute au grand public ; mais, même les gens sans culture spéciale se laisseront-ils persuader par un auteur qui refuse d'accorder une réelle importance aux éléments germaniques et scandinaves, qui considère les Angles, les Saxons, les Danois, comme de purs barbares acharnés à tout détruire sans pouvoir rien créer, et prétend prouver que le peuple anglais doit sa langue, ses institutions, sa civilisation primitive à l'unique influence de Rome ? Rome seule, dit-il, a pu mettre de l'ordre dans le chaos produit par les invasions ; les compagnons du Conquérant, formés par le christianisme romain, sont les premiers qui apportèrent dans le pays les semences de son futur développement. Thèses fausses ou excessives qu'il suffit d'indiquer, sans les combattre, pour ne pas désobliger un écrivain de mérite.

Les érudits qui s'occupent de la Bretagne romaine trouveront un précieux guide topographique dans la carte établie par le service géographique de l'État-major. Sur un fond où le terrain est figuré avec une minutie qui ne nuit en rien à la clarté, ont été tracées les voies romaines avec toute l'exactitude scientifiquement possible, et marqués les villes que reliait le savant réseau de ces routes, les camps occupés par les légions, les forteresses élevées le long des frontières terrestres et maritimes. Dans un nouveau tirage, annoncé pour l'année 1927, sera indiqué l'emplacement des « villae » et villages romano-bretons dont les textes écrits et les fouilles archéologiques ont révélé l'existence<sup>3</sup>.

1. C. A. S. SNIJDER, *De forma matris cum infante sedentis apud antiquos*. Vindebonae, 1920, in-4°, 76 p.

2. Hilaire BELLOC, *A history of England* ; vol. I : *Pagan England, catholic England B. C. 55 to A. D. 1066*. Londres, Methuen ; prix : 15 s. Je n'ai pas eu l'ouvrage d'Arthur J. IRELAND, *Episodes in the history of England. Coming of the Romans to the norman conquest*. Londres, Longmans, xxxviii-263 p. ; prix : 6 s.

3. *Map of roman Britain*, published by the Ordnance Survey. Southampton, 1924 ; prix : 5 s. Carte collée sur toile, mesurant 0,57 × 0,75. Elle a été établie sous la direction du colonel E. M. JACK, chef du service cartographique.

L'information qui sert de base à cette carte paraît s'arrêter officiellement à l'année 410 que l'on donne ordinairement pour la fin de la domination romaine. On a déjà signalé ici même (t. CLII, p. 114) l'ouvrage de M. Edward Foord, *The last age of roman Britain*, qui recule d'un demi-siècle la chute définitive de l'occupation militaire. M. Foord a, en outre, établi la chronologie de cette occupation comme complément au livre de M. Gordon Home<sup>1</sup>, lequel paraît avoir démontré, par exemple, que Londres n'a pas été détruite en 457. Quant au détail, les spécialistes savent qu'ils le trouveront dans le *Journal of roman studies*<sup>2</sup>.

Qu'Arthur, le héros breton qui opposa aux envahisseurs saxons une résistance tant de fois victorieuse, soit un personnage historique ou non, il mérite d'être étudié de près ; c'est ce qu'a fait M. Robinson, doyen de Wells, si versé, comme on sait, dans l'histoire religieuse du Sud-Ouest. Dans un mince volume bien illustré<sup>3</sup>, il a montré, en suivant les textes pas à pas, depuis Gildas jusqu'aux chroniqueurs des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, comment se sont formées la légende d'Arthur et aussi celle de Joseph d'Arimathie, le fondateur imaginaire de Glastonbury, où se trouvait, dit-on, la tombe du roi tombé pour l'indépendance de son pays.

La civilisation anglo-saxonne a des caractères originaux que le savant professeur d'art et d'archéologie à l'Université d'Édimbourg, M. Brown, a fort bien mis en lumière, en ce qui le concerne, dans son bel ouvrage *The arts in early England* (1903). Le tome II, sur l'architecture, vient de paraître en une seconde édition très remaniée<sup>4</sup>. Il y a fait entrer les résultats obtenus par les découvertes opérées pendant les vingt-cinq dernières années. On ne saurait, nous dit l'auteur, circonspect autant que bien informé, parler d'un style anglo-saxon, « car les œuvres des constructeurs n'eurent pas de caractère systématique, mais elles témoignent de réelles qualités esthétiques ; maîtres et ouvriers, sans avoir appris la grammaire de leur métier, savaient s'exprimer par des formes originales ». Le volume, abondamment illustré, se termine par une liste des églises saxonnes qui existent encore en tout ou en partie, et, pour chacune d'elles, l'auteur en indique les détails caractéristiques.

M. BRÖNSTED, conservateur adjoint du département des antiquités danoises au Musée national de Copenhague, a consacré une érudite monographie à l'ornementation dans l'art ancien de l'Angleterre et à ses rapports avec celle des pays scandinaves<sup>5</sup>. Plus de deux cents illustrations permettent

1. Gordon HOME, *Roman London* ; with a chronology compiled by Edward Foord. Londres, Ernest Benn ; prix : 15 s.

2. Le t. XI, 1<sup>re</sup> partie, contient deux articles d'un intérêt exceptionnel sur le mur d'Antonin, par M. G. MACDONALD, et sur le mur d'Hadrien, par M. R. G. COLLINGWOOD.

3. J. Armitage ROBINSON, dean of Wells, *Two Glastonbury legends : King Arthur and St. Joseph of Arimathea*. Cambridge, at the University Press, 1926, 68 p. ; prix : 2 s. 6 d.

4. G. Baldwin BROWN, *The arts in early England* ; vol. II : *Anglo-saxon architecture*. Londres, Murray, 1925, xxxi-508 p. et 210 illustrations ; prix : 30 s.

5. J. BRÖNSTED, *Early english ornament ; the sources, development and relation to foreign*



une comparaison rapide et facile entre les monuments des deux pays, d'autant mieux que M. Bronsted renvoie maintes fois au livre de M. Brown. Il a, d'ailleurs, limité ses investigations à l'étude des objets où figurent des animaux ou des plantes, laissant délibérément de côté la figure humaine et les entrelacs, étudiés par d'autres érudits. Il a divisé son exposition en deux parties séparées par l'année 900 environ ; à cette époque, l'art a subi une double influence : dans le Nord, celle des Scandinaves, maîtres de cette région pendant deux siècles ; au Sud, celle de la France carolingienne, qui produisit ce qu'on appelle « le style de Winchester ». Par contre, l'Angleterre a réagi à son tour sur les pays scandinaves. Les études archéologiques viennent donc confirmer et préciser, d'une part, les résultats obtenus par l'examen des textes écrits sur le régime agraire, les institutions administratives, la condition des personnes habitant le Danelaw ; d'autre part, le contraste entre le Nord et le Sud en général, contraste qui aide à expliquer plus d'un fait de l'histoire générale, même jusqu'au temps des Stuarts.

Le volume d'extraits tirés par M. CHAMBERS<sup>1</sup> des sources historiques antérieures à la Conquête se recommande d'abord par ces textes eux-mêmes, qui ont été bien choisis, ensuite, et mieux encore, par les notes bibliographiques et critiques dont ils sont précédés. La partie sur l'époque romaine a été traitée par un spécialiste qualifié, M. CARY ; on saura gré à M. Chambers de ses observations personnelles sur la nature des éléments qui ont peu à peu constitué la Chronique anglo-saxonne.

II. MOYEN AGE. 1<sup>o</sup> Documents. — Comme suite aux *Laws of the earliest english kings* de M. Attenborough, Miss ROBERTSON a édité, sur le même plan, les lois promulguées par les souverains anglais depuis Edmond le Martyr et Edgar le Pacificateur jusqu'à Henri I<sup>er</sup><sup>2</sup>. Ce point d'arrivée est raisonnable, puisque les lois du Conquérant et de ses fils sont une adaptation des lois anglo-saxonnes. On trouvera donc dans son recueil des textes tels que les *lais* et les *customs* faussement attribuées à Guillaume I<sup>er</sup>, bien qu'ils n'aient aucun caractère officiel. Tout comme M. Attenborough, Miss Robinson doit beaucoup à la magistrale édition de Liebermann ; cependant, elle ne la suit pas servilement ; par endroits même, de certains passages obscurs, elle donne une interprétation différente et plus vraisemblable. Les notes, qui remplissent les pages 295-375, seront consultées avec fruit tant pour la bibliographie que pour le commentaire. Un index, rédigé avec une minutieuse précision, rend les recherches promptes et faciles.

*styles of pre-norman ornamental art in England* ; trad. par Albany F. MAJOR. Copenhague, Levin et Munksgaard ; Londres, Hachette, 1924, gr. in-8°, 352 p., 217 figures dans le texte ; prix : 20 s.

1. R. W. CHAMBERS, *England before the norman conquest* (Univ. of London intermediate source-book, n° VII). Londres, Longmans, 1926, xxvi-334 p.

2. A. J. ROBERTSON, *The laws of the kings of England from Edmund to Henry I.* Cambridge, at the University Press, 1925, xiii-426 p. ; prix : 25 s.

Les deux cents chartes éditées par M. STENTON<sup>1</sup> appartiennent pour la plupart au XII<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement au règne d'Henri II ; quelques-unes seulement sont du XIII<sup>e</sup> siècle. Elles nous sont connues uniquement par des copies exécutées sous le règne d'Henri IV dans les circonstances suivantes : le roi, dans ses besoins d'argent, demanda des contributions extraordinaires soit au Parlement, soit à la Convocation ecclésiastique. Plusieurs maisons religieuses, prétendant qu'elles avaient le privilège d'être exemptées de ces taxes, durent fournir à l'Échiquier les titres sur lesquels elles s'appuyaient. Les chartes fournies alors furent copiées à peu près intégralement par les clercs de l'Échiquier ; elles offrent donc de sérieuses garanties d'authenticité et, par suite, fournissent à l'historien tout comme au diplomate un précieux contingent. Elles proviennent de cinq monastères appartenant à l'ordre gilbertin de Sempringham. La plupart d'entre elles sont des actes privés, non des chartes émanées de la chancellerie royale ; M. Stenton a, dans son introduction, précisé les particularités qu'elles présentent au point de vue diplomatique. Puis, reprenant les recherches déjà poursuivies par lui avec un plein succès dans son *Danelaw*, il a résumé les faits nouveaux fournis par ces documents sur la condition des terres et des personnes ; il a montré la persistance au XII<sup>e</sup> siècle de termes, d'institutions introduits dans le vaste comté de Lincoln par les Scandinaves ; les noms de personne lui ont fourni de curieuses preuves de survivance de l'élément danois et norvégien. La traduction anglaise qu'il a placée juste en face des textes latins a été faite avec un soin qu'on ne saurait trop louer.

J'ai déjà dit (*Rev. histor.*, t. CXXII, p. 340) l'importance, du point de vue économique et social, des chartes contenues dans le Livre noir de l'abbaye de Saint-Augustin à Cantorbéry, tome I. Le tome II, qui termine l'édition, comprend des chartes qui appartiennent pour la plupart aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ; elles s'y présentent dans un grand désordre chronologique que les éditeurs se sont fait une loi de respecter ; ils se sont acquittés de leur tâche avec la maîtrise qu'on reconnaît à des érudits aussi expérimentés que MM. TURNER et SALTER<sup>2</sup>.

La *Pipe roll Society* a distribué en 1925 deux volumes : le tome XXXVIII

1. F. M. STENTON, *Transcripts of charters relating to the Gilbertine houses of Sixle, Ormsby, Cotleigh, Bullington and Alvingham. Horncastle, Morton et fils (Lincoln Record Society, t. XVIII), 1922, xxxvi-167 p.* — A défaut d'une meilleure place, mentionnons ici un important mémoire de M. J. Armitage ROBINSON qui figure dans le t. I. des *Collectanea* publiés par la *Somerset record society* : il y publie deux anciennes histoires des évêques de Bath et Wells intitulées *Historia major* et *Historia minor*, que Wharton a combinées en un récit unique dans son *Anglia sacra*. Dans le même volume, Sir Maxwell LYTE a publié une visite des maisons religieuses et des hôpitaux, découverte récemment dans un registre épiscopal de Wells.

2. *The register of St. Augustine's abbey Canterbury, commonly called the Black book* ; publ. par G. J. TURNER et H. E. SALTER, 2<sup>e</sup> partie. Londres, Humphrey Milford (t. III des *Records of the social and economic history of England and Wales* ; publ. sous le patronage de la *British Academy*), 1924, p. 279-678 ; prix : 16 s.

de la première série et le tome I de la nouvelle<sup>1</sup>. Le tome XXXVIII se rapporte à la dernière année d'Henri II. Il a paru sans l'introduction, longtemps attendue, de M. Round, qu'une maladie persistante a empêché de remplir sa promesse. Ce volume débute par un *Rotulus honorum*, où les Français auront intérêt à consulter les sections concernant, par exemple, la « terra abbatie de Fiscampo in Anglia » et la « terra comitis Flandrie quam comes Willelmus habet in custodia ». L'attention de l'économiste est attirée par la mention d'une « minaria Carleolii » ; mais il n'y trouvera que de brèves mentions sur la région minière de Carlisle. Pour la nouvelle série, on est prévenu que quelques changements seront apportés désormais à la transcription du texte et notamment à la résolution des abréviations ; c'est seulement pour les noms de lieu que l'on continuera de reproduire exactement la forme originale. Le tome I de cette série se rapporte à la seconde année de Richard, parce que celui de la première année a été publié en 1844 déjà par Joseph Hunter. La copie, prise par divers copistes familiers avec ce genre de documents, a été mise au point par M<sup>me</sup> Doris M. STENTON, et M. Round a pu cette fois relire les épreuves. Ce sont de sérieuses garanties d'exactitude, ce qui importe pour des documents remplis de chiffres et de noms propres. Dans l'introduction, M. Charles JOHNSON, du P. Record office, a rappelé l'importance des grands rôles de l'Échiquier et comment ils étaient établis pour le Trésorier et pour le Chancelier. Il a relevé les allusions aux massacres des Juifs qui ensanglantèrent les cérémonies du couronnement en 1190, et les nombreuses amendes infligées aux coupables. A la suite, M. Johnson a fait imprimer un fragment très mutilé d'un *Receipt roll of 7 Henry II*, qui a été récemment retrouvé.

Les contributions extraordinaires levées pour la Croisade occupent une assez grande place dans ce volume. Une étude d'ensemble sur ces taxes au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle a été entreprise par M. LUNT. Il avait déjà publié sur ce sujet dans l'*English historical Review* plusieurs articles remarquables ; c'est maintenant dans un gros livre qu'il analyse les documents relatifs à l'estimation des biens du clergé, à leur assiette et à leur perception. La plus ancienne mention certaine en ce qui concerne l'Angleterre remonte à 1165 ; depuis cette époque et jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, la procédure pour cet impôt ne cesse de se préciser, mais c'est Innocent III qui établit les règles fondamentales de ce qu'on appellera parfois l'*Antiqua taxatio* ou *Vetus valor*. En 1254, enfin, nous possédons de nombreux textes fournissant des estimations pour une grande partie de l'Angleterre. C'est la *Valuation of Norwich*, qui constitue le centre même du travail de M. Lunt<sup>2</sup>. Le document est ainsi

1. *The great roll of the pipe for the thirty-fourth year of the reign of king Henry II, 1187-1188*. Londres, 1925, 270 p. — *Id.*, for the second year of the reign of king Richard I, *Michellmas 1190*. *Ibid.*, xxv-239 p.

2. W. E. LUNT, prof. à Haverford College, *The valuation of Norwich*. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, xv-870 p. — Les articles antérieurs de M. Lunt se trouvent dans les t. XXX, XXXI et XXXVII de l'*English historical Review*.

désigné parce que l'évêque de Norwich, Walter Suffield (1245-1257), fut un des trois commissaires chargés par le pape de lever l'impôt et qu'il en assumait la plus lourde charge. M. Lunt a réussi à porter la lumière dans l'histoire très confuse de cette opération ; les chiffres marqués sur les rôles lui ont permis de dresser un tableau de la richesse foncière du clergé séculier et régulier au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle ; poussant ses investigations jusqu'à la fin du siècle, il a montré les variations subies par cette fortune, source abondante de revenus qui furent absorbés d'ailleurs en partie par la royauté et pour ses besoins particuliers : en 1254 en effet, Henri III avait pris la croix, mais il ne quitta point son royaume et il put appliquer pour ses entreprises en Angleterre et au dehors une partie des sommes perçues. Les règles suivies pour l'enquête et la levée de 1254 furent maintenues jusqu'en 1291. Alors fut opérée une évaluation nouvelle, bien connue sous le nom de *Papae Nicolai valor*, et celle-ci, à son tour, fut appliquée pendant tout le moyen âge, jusqu'au *Valor ecclesiasticus* ou *Verus valor* d'Henri VIII. Les textes de l'année 1254 se rapportent à huit diocèses, et l'on a en outre des fragments plus ou moins considérables pour le reste. M. Lunt les a édités tout au long, en utilisant plusieurs manuscrits, ce qui lui a permis de corriger en beaucoup d'endroits ceux qu'on avait publiés avant lui. Ce n'est pas tout encore, car, en appendice, il a inséré de nombreux fragments sur les levées faites avant 1254, puis ceux qui se rapportent aux années 1268 et 1276, avec d'instructifs tableaux de comparaison entre ces diverses dates. La bibliographie occupe quinze pages serrées (p. 621-636) ; un index à deux colonnes des noms propres et de matières (p. 637-869) achève admirablement le volume.

Voici maintenant trois textes de coutumes municipales. Le premier concerne Newcastle-upon-Tyne ; il figure déjà dans les *Acts of the Parliaments of Scotland* (t. I, p. 33, 1844) ; mais le manuscrit utilisé alors par Cosmo Innes avait disparu depuis. Il a été retrouvé récemment et M. Charles JOHNSON<sup>1</sup> en a donné une transcription nouvelle, avec un fac-similé et une traduction anglaise. L'expédition retrouvée est du temps d'Henri II, mais la rédaction primitive date des premières années du siècle. M. Johnson y a joint une rédaction postérieure d'après quatre manuscrits. Il complète ainsi le recueil de Ballard.

Les coutumes d'Exeter<sup>2</sup> ont été rédigées en anglo-normand entre 1230 et 1242 pour une partie, en 1257 pour l'autre. L'auteur de la plus ancienne rédaction (en soixante-neuf articles) paraît être un clerc de la ville, nommé Jean Baubi, qui la transcrivit de sa main sur le rôle original conservé dans les archives de la ville. M. SCHOPP en a donné une transcription littérale qu'il est facile de contrôler au moyen de fac-similés joints au volume. Chaque

1. Charles JOHNSON, *The oldest version of the customs of Newcastle-upon-Tyne*. Tirage à part d'*Archaeologia Aeliana*, 4<sup>e</sup> série, t. I, 1925, 10 p.

2. J. W. SCHOPP et Miss R. C. EASTERLING, *The anglo-norman custumal of Exeter, with fac-similes*. Oxford University Press, 1925, 60 p.



article est suivi d'une traduction en anglais qui rendra des services, car la langue se distingue surtout par son incohérence grammaticale. Une étude sur cette langue, donnée en appendice, se recommande à l'attention des philologues.

Les archives de Winchester possédaient autrefois un cartulaire ou « Livre noir », qui est aujourd'hui au British Museum. Copié avec le plus grand soin par un excellent érudit local, M. Baigent, il vient d'être publié par M. Bird<sup>1</sup>. Le « Livre noir », exécuté vers 1511 à l'aide d'un *Papyrus niger* plus ancien, contient surtout les statuts municipaux et les actes de maires de 1401 à 1467 ; mais on y trouve aussi des mentions qui s'espacent entre 1265 et 1550. Quelques textes, au début du xve siècle, sont en français ; presque tous en latin jusqu'en 1471 où commence l'emploi de l'anglais, qui l'emporte définitivement à partir de 1519. Ils nous renseignent sur la condition des bourgeois, sur la guilde marchande, qui ne paraît pas tenir une grande place, sur les artisans, notamment les tisserands et les foulons. Silence complet sur les rapports de la ville avec l'évêque et le roi ; on dirait qu'elle n'a pas d'histoire.

Dans l'énorme fonds des *Plea rolls* au P. Record office, on a retrouvé, sous l'étiquette trompeuse de *Welsh rolls*, et l'on vient de publier, les plus anciens rôles judiciaires du comté palatin de Chester ; ils se rapportent presque uniquement au règne d'Édouard Ier, comte de Chester. Ce sont deux rôles de *Placita coronae* plaîdés devant le tribunal de la cité (1288-1297), un rôle relatif à la tournée des juges itinérants (*Eyre rolls*) et à la juridiction forestière dans la centaine (*hundred*) de Macclesfield (1285-1290), une enquête sur le service militaire des chevaliers en 1288, qui a été transcrite sur un des rôles de la cour du comté. Il faut donc renoncer à l'idée qu'on s'était faite que les archives des cours de comté avaient disparu, ou même qu'elles n'avaient jamais existé. Un inventaire détaillé de ces documents, dressé par M. John Brown-Bill, a été publié par M. Stewart-Brown<sup>2</sup>, à qui revient le mérite de les avoir identifiés. Dans une introduction, il expose l'organisation et la procédure des deux tribunaux de la cité et du comté, ainsi que l'action des juges itinérants délégués par la cour du comté, et il en fait ressortir les particularités, qui se sont maintenues jusqu'à la suppression du palatinat en 1830. Quant au service militaire, on appliquait dans le comté à peu près les mêmes règles que dans le reste du royaume. L'éditeur a résumé sous forme de tableau les détails fournis par l'enquête de 1288.

Dans la série des *Year-books* publiés par la *Selden Society*, nous avons à signaler un nouveau tome, qui se rapporte à la huitième année d'Édouard II (1314-1315)<sup>3</sup>. Dans l'introduction, M. Bolland traite de questions pure-

1. W. H. BIRT, *The Black book of Winchester*. Winchester, Warren et fils, 1925, xx-241 p. ; prix : 12 s. 6 d.

2. *Calendar of county court, city court and eyre rolls of Chester, 1250-1297, with an inquest of military service 1288*. Publ. avec une introduction par M. R. STEWART-BROWN. Manchester, Chetham Society, 1925, LIX-304 p.

3. *Selden Society. Year-books of Edward II* ; vol. XVII : *Edward II, 1314-1315* ; publ. par

ment juridiques, notamment celle de savoir quelle procédure était suivie dans le cas où le roi était amené à plaider pour ses intérêts personnels contre un de ses sujets devant ses propres tribunaux, où la justice était rendue en son nom. Il signale aussi quelques singularités, une entre autres (procès intenté par les paysans d'Ewell au prieur de Merton) où l'on constate l'autorité juridique dont n'a jamais cessé d'être revêtu le Domesday book. La profonde connaissance que M. Bolland a de ces *Annales* lui a permis de leur consacrer une étude d'ensemble<sup>1</sup>. Résumant ce qu'il a déjà maintes fois écrit dans ses introductions, il rappelle que les *Year-books* sont des compilations sans caractère officiel ni officieux ; ils sont formés de notes d'audience prises, semble-t-il, par des stagiaires qui se préparaient à la profession de « sergent » ; les plus anciennes éditions, celles qui ont été imprimées au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle, et auxquelles M. Bolland consacre tout un chapitre, ont été entreprises pour satisfaire au besoin de cette nombreuse clientèle. Dans l'appendice B, l'auteur, pour montrer comment on peut déchiffrer les manuscrits et résoudre leurs abréviations, a donné onze fac-similés avec transcription en regard et traduction. M. Hazeltine, qui a écrit une préface de cinq pages, estime qu'il serait utile d'instituer une comparaison minutieuse des *Year-books* avec certaines compilations françaises, telles que les *Anciennes constitutions* et les *Coutumes notoires* du Châtelet de Paris.

M. Ogg a réédité la célèbre dissertation de John Selden sur le traité anonyme intitulé *Fleta*<sup>2</sup>. Elle parut pour la première fois en 1647. Selden avait alors soixante-trois ans. Éminent jurisconsulte, il avait pris une part importante à la *Petition of right* et il avait été mis en prison deux fois pour son opposition à l'absolutisme de Charles I<sup>er</sup>. Sa dissertation est comme le résumé d'une érudition immense et d'une longue expérience personnelle. On ne la connaissait jusqu'ici que par des éditions très fautives<sup>3</sup>. À défaut du manuscrit original, M. Ogg a reproduit la première, expurgée par ses soins. En regard du texte latin, il a fait imprimer une traduction qui, heureusement, n'est pas littérale, car la langue savante de Selden est trop souvent diffuse et contournée. L'introduction, très instructive, énumère les sources où Selden a puisé, puis étudie trois des questions traitées par le grand jurisconsulte : celle de la renaissance des études juridiques au xii<sup>e</sup> siècle, celle de

William Craddock BOLLAND. Londres, Quaritch, 1925, XLVI-279 p., dont les pages 1-242 sont doubles. — M. Bolland annonce que le Conseil de la Société a décidé d'arrêter provisoirement la publication commencée pour entreprendre une nouvelle série à partir de 1471 ; et c'est toujours M. Bolland qui est chargé de l'édition.

1. William Craddock BOLLAND, *A manual of Year-book studies*. Cambridge, at the University Press, 1925, XIX-161 p. ; prix : 12 s. 6 d.

2. David Ogg, *Ioannis Seldeni Ad Fletam dissertatio ; reprinted from the edition of 1647, with parallel translation, introduction and notes*. Cambridge, at the University Press, 1925, LXVI-204 p. ; prix : 20 s.

3. Il y en eut trois : 1547, 1685 et 1726 ; cette dernière figure dans l'édition complète des œuvres de Selden par Wilkins.

l'influence exercée par le droit canonique sur Bracton, celle qui concerne les rapports du droit romain avec la législation anglaise. Tous ces points sont commentés par M. Ogg avec une érudition étendue et un remarquable sens juridique. Les notes qu'il ajoute au texte et à sa traduction sont importantes au point de vue bibliographique ; elles permettent de constater que la dissertation de Selden conserve encore aujourd'hui de la valeur et que, comme le dit M. Hazeltine dans l'introduction<sup>1</sup>, elle a subi sans dommage l'épreuve du temps.

Terminons ce que nous avons à dire sur les textes législatifs en annonçant une série de conférences données par M. HOLDSWORTH pour initier les étudiants à l'histoire du droit anglais<sup>2</sup>. L'auteur y expose brièvement les origines du *Common law* ; parle des principales sources du droit appliqué par les tribunaux de la Couronne, des traités composés par les grands docteurs des <sup>xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup></sup> siècles : Fortescue, Littleton, Coke, Selden, Blackstone ; caractérise l'œuvre juridique de la Chambre étoilée et de la Chancellerie jugeant en équité. La bibliographie est réduite au strict minimum, l'auteur renvoyant pour le détail à son *History of english law*. Son précis est donc surtout un aide-mémoire à l'usage des commençants ; dans cette mesure, il est d'une réelle utilité.

Que les chroniques du moyen âge procèdent des annales carolingiennes ou, pour mieux dire, des notations annalistiques ajoutées aux tables de Pâques, c'est un fait acquis depuis longtemps. M. POOLE le sait mieux que personne ; mais il apporte à ce problème, qui n'est pas encore complètement élucidé, des observations dont il importe de tenir compte<sup>3</sup>. Son petit livre débute par la reproduction photographique de deux passages empruntés à des annales d'Einsiedeln (seconde moitié du <sup>x<sup>e</sup></sup> siècle), qui montrent la disposition matérielle en colonnes parallèles des différents modes de datation employés depuis l'ère chrétienne et l'insertion entre les lignes de brèves mentions historiques. Il explique ensuite l'origine et l'utilité des principales ères imaginées pour établir les calendriers. Sur ces bases ont été édifiées les annales franques, d'abord très brèves, et qui, vers 788, ont pris une forme déjà littéraire ; ce sont les Annales de Lorsch. Ici, M. Poole se sépare (p. 73) des conclusions auxquelles avait abouti notre collaborateur Louis Halphen, à savoir que les annales longues sont la base des brèves augmentées de quelques indications d'un intérêt surtout local. A leur tour, les annales carolingiennes ont fourni le modèle des annales anglaises ou chroniques anglo-saxonnes. Un progrès nouveau s'accomplit lorsque les annalistes,

1. Dans cette introduction, M. Hazeltine utilise un fragment d'autobiographie retrouvé par M. Ogg à la bibliothèque Bodléienne.

2. W. S. HOLDSWORTH, *Sources and literature of english law*. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, 247 p. ; prix : 10 s. 6 d.

3. Reginald L. POOLE, *Chronicles and annals ; a brief outline of their origin and growth*. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, 79 p.

s'inspirant de la chronique d'Eusèbe de Césarée, traduite par saint Jérôme, entreprennent d'écrire l'histoire des temps passés et présents, en suivant d'ailleurs l'ordre chronologique; ce sont les Chroniques, œuvres littéraires qui, sous la plume d'éminents écrivains tels que Malmesbury, Newborough, atteignent presque à la dignité d'Histoires.

2<sup>o</sup> *Ouvrages divers.* — La biographie de Lanfranc par M. MACDONALD est un travail bien informé, bien ordonné, instructif. Des textes récents, tels que la *Vita Herluini* (1911), lui ont permis de présenter certains faits sous un nouveau jour<sup>1</sup>. Il a repris la question des faux imputés par Boehmer à Lanfranc dans le procès pour la primatie entre les deux archevêchés de Cantorbéry et d'York. Il estime que les bulles produites par Lanfranc et insérées dans les chroniques d'Eadmer et de Guillaume de Malmesbury s'appliquent non au procès de 1072, mais à celui de 1120, et il émet l'opinion que le véritable faussaire est Eadmer, travaillant dans l'intérêt de sa province et de son primat<sup>2</sup>. Il conviendra d'examiner de près les arguments présentés par l'auteur et qui ne paraissent pas tout à fait convaincants. On ne le chicanera pas du moins sur les attributions, douteuses ou inadmissibles, à Lanfranc, d'œuvres qui sont indignes de lui (appendice III).

Sans m'arrêter à l'« énigme généalogique » concernant les rapports de parenté entre le comte Étienne de Penthievre, les comtes de Bretagne et le roi Henri I<sup>er</sup><sup>3</sup>, j'arrive tout de suite à Thomas Becket et à ses ascendants. M. Walter RYE a cru pouvoir démontrer<sup>4</sup> que le futur prélat appartenait à une famille de Norfolk, comté dont il est en quelque sorte l'historiographe. Je crois bien qu'il s'est trompé et qu'il faut s'en tenir au témoignage des contemporains : Becket naquit à Londres de parents normands, son père, Gilbert, étant de Rouen, et sa mère de Caen.

C'est aussi l'opinion, nettement exprimée par M. HUTTON<sup>5</sup> dans une édition

1. A. J. MACDONALD, *Lanfranc, a study of his life, work and writing*. Oxford University Press, 1926, vii-307 p.

2. Appendices I et II. Cf. les judicieuses observations de G. B. Adams dans son ouvrage posthume, *Council and courts in anglo-norman England*, p. 34.

3. *The Times*, literary supplement, février et mars 1925.

4. Walter RYE, *Some new facts as to the life of saint Thomas Becket, tending to show that he was probably early educated in, and closely connected in many ways to Norfolk*. Norwich, Hunt, 1924, 111 p.; prix : 7 s. 6 d. Cf. une note de M. H. J. Round dans le supplément littéraire du *Times*, 26 avril 1923. Les nombreux détails rassemblés par M. Rye sur des familles du Norfolk conservent leur utilité.

5. William Holden HUTTON, dean of Winchester, *Thomas Becket archbishop of Canterbury*. Cambridge, at the University Press, 1926, vii-315 p., 1 plan et plusieurs portraits; prix : 8 s. 6 d. — En 1889, M. Hutton avait déjà publié un volume d'extraits, traduits par lui, des biographes et autres chroniqueurs contemporains de Becket (*St. Thomas of Canterbury*) et, en 1910, il avait fait paraître une Vie dans la série des *Makers of national history*. C'est ce travail qui reparait aujourd'hui, mis au courant des plus récentes recherches. — Sur la question des ossements de Thomas Becket retrouvés, a-t-on dit, en 1888 dans des fouilles exécutées à la cathédrale, il se sépare entièrement de l'opinion soutenue par le chanoine Mason (*What became of the bones of St. Thomas?* 1920) et affirme sa conviction qu'ils ont été détruits en



très remaniée d'une biographie déjà ancienne, du prélat. La cause est entendue. D'autres problèmes d'une plus grande importance solliciteront toujours l'attention des historiens. M. Hutton les a exposés avec netteté ; ses arguments et ses conclusions sont appuyés par une connaissance intime des textes et présentés avec une critique pénétrante. Aucun étalage d'érudition pédantesque ; beaucoup de pondération et d'équité dans les jugements. Pour être traité à fond, le sujet, dit-il, demanderait plusieurs volumes ; dans celui qu'il nous donne on trouvera tout l'essentiel. Le portrait, si nuancé, qu'il trace de Becket (p. 253) devra être pris en sérieuse considération.

Au soulèvement des Barons contre le despotisme d'Henri III se rapporte un travail fort instructif de M. JACOB<sup>1</sup>, un des meilleurs disciples de feu P. Vinogradoff. Des recherches étendues dans les rôles d'assises, dans ceux de la *Curia regis*, dans les *Plea rolls*, lui ont procuré quantité de menus détails qui, assemblés par une main experte, présentent sous un jour en partie nouveau l'histoire politique et sociale de l'Angleterre au temps de Simon de Montfort. Après avoir étudié de très près la législation élaborée pendant les dix-huit mois où les barons furent assez unis pour imposer leurs volontés au roi (1258-1259), M. Jacob a parfaitement discerné le développement tumultueux du nouveau régime ; d'abord la réaction royaliste qui ne cessa de croître en audace et en succès jusqu'à la sentence d'arbitrage rendue par Louis IX condamnant les nouveautés introduites par les « Provisions » d'Oxford et de Westminster ; puis le bouleversement opéré par la victoire inespérée du comte de Leicester à Lewes et les représailles du parti royaliste après la défaite et la mort de Simon à Evesham ; enfin le retour à la légalité par le « Dit » de Kenilworth en 1266. Les rebelles qui avaient donné aide et assistance à Leicester avaient été tout d'abord dépouillés violemment de leurs biens par les vainqueurs ; ils furent maintenant admis à les racheter, opération analogue, toutes différences gardées, à celle qui suivit la bataille de Senlac et, jusqu'à un certain point même, à celle que pratiqua Olivier Cromwell contre les Royalistes vaincus par lui. *No disherison, but re-purchase*. Excellent travail, riche en substance et en résultats.

Une documentation étendue, fournie par de vastes lectures et d'heureuses recherches dans les archives, recommande également l'étude de M. REES<sup>2</sup>

1538. C'est aussi la solution que j'avais proposée de mon côté dans une communication faite à l'Académie des inscriptions (*Comptes-rendus des séances*, 1925, p. 103).

1. E. F. JACOB, *Studies in the period of baronial reform and rebellion 1258-1267* (t. VIII des *Oxford studies in social and legal history* ; publ. par Sir Paul VINOGRADOFF). Oxford, at the Clarendon Press, 1925, xiv-443 p. ; prix : 24 sh. — Je dois à l'amitié de Sir Paul d'avoir eu connaissance de ce livre, dont les épreuves en pages m'ont été gracieusement communiquées par l'auteur. M. Jacob voudra bien trouver ici l'expression de ma gratitude. Que ne puis-je y associer aussi le maître disparu ! Le livre de M. Jacob m'est parvenu au moment où j'entreprendais de refaire mon *Simon de Montfort*. Cette refonte est actuellement terminée. S'il peut être imprimé, on s'apercevra que mon livre, vieux de quarante ans, est en réalité un ouvrage tout nouveau et qu'il doit beaucoup à M. Jacob.

2. William REES, *South Wales and the March, 1284-1415 ; a social and agrarian study*.

sur la Galles du Sud et la Marche galloise depuis la fin de l'indépendance politique du pays jusqu'au dernier grand soulèvement, celui d'Owen Tudor. L'auteur remonte même plus haut dans le temps, jusqu'aux débuts de la conquête anglaise au XI<sup>e</sup> siècle. Les opérations militaires ne l'arrêtent pas; ce qu'il tient à faire connaître, c'est comment les seigneurs anglo-normands, à mesure qu'ils s'infiltraient militairement dans le pays, y introduisaient le régime féodal, substitué au régime celtique de la tribu. En employant tous les moyens de force, de ruse, d'influence, les seigneurs de la Marche finirent par contraindre les indigènes à leur rendre les services exigés en Angleterre par la coutume du manoir. Entravée par les pestes du XIV<sup>e</sup> siècle et par la révolte de Glendover, cette œuvre de lente assimilation prépara l'annexion définitive de tout le pays (la Principauté, la Marche et le reste) au temps d'Henri VIII, le plus représentatif des Tudors.

Intituler un livre « Préjugés et Promesses dans l'Angleterre du XV<sup>e</sup> siècle », c'est poser une énigme au lecteur; l'auteur, M. KINGSFORD<sup>1</sup>, s'empresse de l'expliquer dans sa préface: le XV<sup>e</sup> siècle, dit-il, a été calomnié; on le comprend mal d'ordinaire parce qu'on se laisse dominer par des idées préconçues qui ont pris l'expression la plus retentissante dans les drames de Shakespeare. Le poète a, comme chacun sait, appris l'histoire dans la chronique de Holinshed (2<sup>e</sup> édit., 1586); Holinshed, à son tour, s'est beaucoup servi d'Edward Hall, auteur de l'*Union of the two noble families of Lancaster and York*; or, ce chroniqueur, mort en 1547, partageait les préjugés des Tudors contre les dynasties qui s'étaient disputé la couronne au siècle précédent; à ses yeux, ce siècle était symbolisé par deux figures: Henri V, le vainqueur d'Azincourt, qui fut un héros et un saint, Richard III, qui fut un monstre; entre ces deux règnes, c'est la guerre civile, l'anarchie, la ruine des plus grandes familles et la misère du peuple. Puissant contraste, bien fait pour inspirer le grand poète nationaliste d'Élisabeth. Voilà le Préjugé; mais ce siècle si décrié fut riche en Promesses d'avenir au point de vue intellectuel, politique et social. Cinq chapitres, qui ont d'abord été des conférences et qui en ont gardé la forme oratoire, complètent le programme assez limité que s'était tracé l'auteur. Le chapitre II: *English letters and the intellectual ferment*, est un peu mince, par suite de l'indigence du sujet même. Le chapitre III: *Social life and the wars of the Roses*, est plus substantiel; M. Kingsford montre qu'il faut se mettre en garde contre des généralisations rapides et simplistes, contre celle de Denton, qui peint le XV<sup>e</sup> siècle avec

Oxford University Press, 1924, xv-303 p.; prix: 15 s. — Une carte de la région étudiée montre la répartition des régions rattachées à la principauté appartenant à la Couronne ou possédées par les puissants barons de la Marche: les Mortimer, les Bohun, les Clare, etc. — Nous recevons, trop tard pour pouvoir en parler cette fois, *Welsh tribal law and Custom in the middle ages*, par T. P. ELLIS, Oxford, at the Clarendon Press, 1926, 2 vol., xiv-456 et 469 p., 2 cartes; prix: 80 s. les deux.

1. C. L. KINGSFORD, *Prejudice and promise in XVth century England* (The Ford lectures, 1923-1924). Oxford, at the Clarendon Press, 1925, vi-215 p.

les plus sombres couleurs, et comme celle de Th. Rogers, qui montre l'aisance et la prospérité dans les villes, même dans les campagnes, en dépit des maux causés par les belligérants. Dans le chapitre IV : *West country piracy, the school of english seamen*, M. Kingsford montre les progrès accomplis par le commerce extérieur et par la marine ; il croit que les marins anglais se sont formés à l'école de la piraterie et, pour le prouver, il conte plusieurs anecdotes d'après des documents tirés des *Early chancery proceedings*. Cet argument rappelle un peu trop celui du plus grand jurisconsulte de ce même siècle. Fortescue prétendait, en effet, démontrer la supériorité des Anglais contre les Français en disant naïvement qu'ils étaient des voleurs beaucoup plus habiles. Les derniers chapitres sont d'excellents traités sur Londres au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, sur la politique, la disgrâce et l'assassinat de Suffolk en 1450. L'auteur rend pleine justice aux talents, à l'honnêteté morale de Suffolk, éminent homme d'État qu'on a voulu flétrir en le représentant comme l'amant et le mauvais conseiller de Marguerite d'Anjou ; double réhabilitation fondée sur une connaissance approfondie des faits et des textes. En somme, recueil d'intéressantes considérations sur l'histoire d'une époque où il reste encore, son livre en est la preuve, beaucoup de problèmes à résoudre<sup>2</sup>.

Une gracieuse biographie de Marguerite de Beaufort, comtesse de Richmond, par Miss ROUTH<sup>3</sup>, clôt le x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, si tourmenté, par une note attendrie et comme reposée. Née en 1441, Marguerite fut mariée trois fois : la première à Edmond Tudor, de qui elle eut un fils, Henri, le futur Henri VII ; mère et veuve à seize ans à peine, elle épousa (1459) Henri Stafford, fils cadet du duc de Buckingham, et qui mourut en 1482. Ces deux premiers maris appartenaient au parti des Lancastre ; le troisième, Thomas Stanley, plus tard comte Derby<sup>4</sup>, tenait pour la maison d'York, qu'il devait trahir en abandonnant Richard III à Bosworth. Elle fut donc comme un trait d'union entre les deux familles rivales et prépara, sans le vouloir, la fusion réalisée par son fils Henri VII. En cela seulement consiste son rôle politique. Princesse pieuse, éclairée, mère tendre, elle a laissé une mémoire vénérée dans les collèges d'Oxford et de Cambridge, fondés ou dotés par elle. Sa vie a été

1. On goûtera notamment la promenade qu'on peut faire avec un guide aussi bien informé à travers la Cité ; le plan qui accompagne le *Survey of London* de Stow dans l'édition Kingsford a été reproduit ici avec quelques corrections. Je n'ai pas pu voir le plus récent ouvrage de M. Kingsford, *Piccadilly, Leicester square and Soho*.

2. Je regrette de ne pouvoir parler ni de Cora L. SCOFIELD, *The life and reign of Edward IV* (2 vol., Longmans ; prix : 52 s. 6 d.), ni de Francis Pierrepont BARNARD, *Edward IV french expedition of 1475 ; the leaders and their badges* (Londres, Milford ; prix : 25 s.).

3. Enid M. G. ROUTH, *Lady Margaret. A memoir of Lady Margaret Beaufort, countess of Richmond and Derby, mother of Henry VII*. Oxford University Press, 1924, 135 p. — Le produit de la vente de ce volume a été affecté aux besoins du collège Lady Margaret Hall, Oxford.

4. M. Kingsford, qui a si bien discerné les sources des drames historiques de Shakespeare, n'a pas tenu compte de ce fait, signalé par M. Abel Lefranc, que le poète a d'ordinaire modifié le texte de ses auteurs pour plaire aux Stanley.

contée par John Fisher, évêque de Rochester, qui depuis 1495 l'a vue de près ; Miss Routh s'en est inspirée librement.

3<sup>o</sup> *Institutions*. — Vers la fin de sa vie, G. B. ADAMS avait formé le dessein de réunir en un volume plusieurs articles donnés par lui à diverses revues américaines ; ce volume vient de paraître par les soins de sa fille et de quelques amis <sup>1</sup>. Il contient dix dissertations sur autant de points particuliers, mais que rattache un lien commun. Elles ont, en effet, pour objet d'étudier le Conseil ou *Curia regis* et les cours de justice depuis la Conquête jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle ; la dixième est une esquisse, déjà très poussée, des transformations subies par ces tribunaux durant le XIII<sup>e</sup>. L'idée première, la thèse, si l'on veut, de l'auteur, est de démontrer l'importance capitale de la féodalité normande sur le développement des institutions judiciaires : tandis que la loi saxonne reste en vigueur après la Conquête, la procédure s'adapte aux besoins d'une société nouvelle où domine l'élément féodal. Elle donne à la royauté les moyens d'imposer la paix aux vainqueurs et aux vaincus. L'arme, c'est une justice vigilante qui a son centre dans le Conseil, ses règles dans le *Common law*, né d'une sorte de fusion entre l'ancien droit et le nouveau, ses moyens d'action dans les tribunaux de la Couronne et dans les juridictions privées que multipliait le régime seigneurial ou manorial. L'interprétation de la Grande Charte et notamment de l'article 39<sup>2</sup> sera peut-être le point le plus contesté dans cette suite de pénétrantes analyses ; même si l'on constate ou si l'on trouve à blâmer dans ce livre un esprit de système poussé parfois à l'excès, il donne à réfléchir et apprend beaucoup.

A l'histoire financière se rapportent deux ouvrages différents de caractère, mais également instructifs. C'est d'abord celui du regretté Sir James RAMSAY <sup>3</sup>. En deux volumes publiés peu après sa mort, il a retracé règne par règne, depuis la Conquête jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le tableau des revenus ordinaires de la Couronne et des contributions extraordinaires accordées à la Royauté. Il ne s'est pas contenté d'aligner des chiffres, il les a expliqués par les faits, en les présentant dans leur rapport constant avec l'histoire. Il commence par un exposé du système appliqué à l'Échiquier pour la vérification des comptes rendus chaque année par les shérifs ; c'est une sorte de

1. George Burton ADAMS, *Council and courts in anglo-norman England*. New-Haven, Yale University Press ; Londres, Oxford University Press, 1916, xxv-403 p.

2. Rappelons les termes de cet article, en soulignant ceux où porte l'argumentation de M. Adams : « Nullus liber homo capiatur, ... vel disseisiat aut utlagetur..., nisi per legale iudicium parium suorum, vel per legem terre. » — Un appendice est consacré à Innocent III. Le pape, comme on sait, par une bulle du 25 août 1215, annula la Charte imposée au roi par ses barons armés ; mais de quel droit ? M. Adams paraît admettre qu'il s'appuya non sur la règle féodale qui obligeait le suzerain à protéger son vassal, mais qu'il agit en vertu de son pouvoir comme représentant de la justice divine. M. Adams ne dit pas clairement en quoi consistait ce pouvoir ; d'autre part, il publie le texte mutilé d'une autre bulle, datée du 18 juin 1215, dont on n'avait pas encore fait état.

3. Sir James RAMSAY OF BAMFY, *A history of the revenues of the kings of England, 1066-1399*, 2 vol. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, viii-365 et 440 p. ; prix : 42 s.



commentaire du *Dialogus de scaccario*. Les chiffres lui sont fournis par les rôles de la Pipe, plus ou moins contrôlés par d'autres sources contemporaines, et il n'est pas sûr que les *Pipe rolls* disent tout ce qu'il faudrait savoir. Néanmoins, cet ouvrage est un utile complément au célèbre traité de Madox (*Ezchequer*), en même temps qu'il achève la belle série de volumes où Sir James a conté toute l'histoire de l'Angleterre au moyen âge.

M. SNAPE s'est occupé des finances monastiques<sup>1</sup> depuis la réformation de la vie religieuse au cours du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la dissolution du XVI<sup>e</sup>. Disciple de M. Coulton, l'auteur étudie en six chapitres la population des monastères, leur organisation, leurs revenus, leurs dépenses et leurs dettes, leur vie matérielle. Son travail, qui est loin d'épuiser toute la matière d'une aussi vaste enquête, est exécuté avec intelligence et critique. Il s'abstient de discuter, après tant d'autres, l'épineuse question de savoir si la sécularisation du XVI<sup>e</sup> siècle était légitime, ou si Henri VIII l'ordonna uniquement pour des motifs politiques et cupides. Il reconnaît en deux pages (170-171) les services rendus à la civilisation par les ordres monastiques ; mais, après avoir étudié d'assez près leur histoire financière durant quatre siècles, il conclut qu'à la fin du XV<sup>e</sup> l'institution était en pleine décadence. Que l'opération dirigée par Thomas Cromwell ait été exécutée par des mains brutales, cyniques et sanguinaires, c'est une autre question, que M. Snape ne s'est pas posée et qui, d'ailleurs, ne rentrait pas dans son programme<sup>2</sup>.

La condition des paysans en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne a été longuement étudiée par M. COULTON<sup>3</sup>. Il n'a parlé ni de l'Irlande, ni de l'Écosse, ni de la Péninsule ibérique, ni des Pays scandinaves. Dans les limites qu'il s'est fixées, il a déployé une érudition étendue et une critique pénétrante. Le plan du livre est assez lâche et l'exposition parfois décousue. Dans les vingt-sept chapitres qui le composent, les digressions abondent ; encore l'auteur en a-t-il renvoyé plusieurs en appendice. Ces appendices, au nombre de quarante, sont d'ailleurs, si l'on se place au point de vue purement scientifique, les parties que les érudits liront avec le plus de profit. L'histoire comparée s'y étale avec complaisance, mais non sans utilité pour l'intelligence de la civilisation médiévale. L'auteur y reprend une thèse qui lui est chère : s'il est vrai, dit-il, que le christianisme a contribué de la manière la plus efficace à l'abolition de l'esclavage, le servage, qui l'a remplacé, a-t-il

1. R. H. SNAPE, *English monastic finances in the later middle ages*. Cambridge, at the University Press, 1926, ix-190 p. ; prix : 10 s.

2. M. Coulton, directeur de la série à laquelle appartient ce livre, annonce qu'à la fin de chaque année les volumes mis en vente seront munis d'un erratum qui permettra d'attendre le moment favorable pour une nouvelle édition. Dans le prochain erratum, il faudra relever que L. Delisle n'est pas l'auteur du *Calendar of papal letters* (p. vii). L'auteur des *Sacrosancta concilia* (p. viii) est non pas Philippe Labbé, mais Labbe (avec un e muet), comme à la p. 81, n. 1.

3. G. G. COULTON, *The medieval village*. Cambridge, at the University Press (Cambridge studies in medieval life and thought), 1925, xxx-603 p. ; prix : 25 s.

rendu plus douce la vie du paysan? A-t-il aidé le serf à franchir un nouvel échelon dans l'échelle sociale, à faire tomber les barrières qui lui fermaient la voie vers la liberté complète, à relever son niveau moral? M. Coulton le nie. Non pas qu'il condamne aveuglément l'action de l'Eglise, ni même l'institution monacale qui lui est particulièrement antipathique; mais il s'efforce de prouver que les moines, grands propriétaires fonciers, n'ont pas mieux compris leur devoir social que les « landlords » laïcs. Pour reproduire une de ses expressions, les laïcs, dans leurs rapports avec leurs paysans, l'emportent même de cinq pour cent sur le clergé régulier. A l'appui de cette thèse, il produit un grand nombre de textes, discute, non sans vivacité, les opinions contraires exprimées par les plus autorisés de ses adversaires catholiques, le Français Allard et l'Allemand Janssen, soulève des questions que l'indigence des documents rend peut-être insolubles et leur donne une solution qui, sous sa plume, est donnée comme certaine. Il sait qu'il sera contredit, et il ne s'en émeut point, car il aime la lutte et la provoque volontiers. Néanmoins, parmi ses arguments il en est qui sont d'un grand poids.

On accueillera d'un esprit plus tranquille l'étude de M<sup>me</sup> BALDWIN sur la législation somptuaire, où les faits parlent d'eux-mêmes<sup>1</sup>. En examinant les lois qui, en Angleterre, eurent pour effet de réglementer le luxe, l'auteur distingue trois sortes de motifs: 1<sup>o</sup> le désir de maintenir les classes sociales dans leurs cadres respectifs, de telle manière qu'un étranger, par exemple, au seul aspect du costume, puisse reconnaître la classe à laquelle appartient l'individu; 2<sup>o</sup> la volonté d'interdire des pratiques déshonnêtes ou immorales; 3<sup>o</sup> des raisons économiques telles que l'encouragement que le souverain voulait donner à certaines industries nationales, ou bien encore le souci qu'il avait d'obliger ses sujets à faire des économies, afin d'être mieux en état de venir en aide à ses besoins. En Angleterre, les lois somptuaires, moins tracassières qu'en Allemagne, par exemple, ont porté presque uniquement sur l'alimentation et sur les vêtements. L'auteur les analyse avec précision en les groupant en six périodes; la cinquième comprend le règne d'Élisabeth, où elles atteignirent leur point culminant. La Révolution puritaine du XVII<sup>e</sup> siècle les rendit désormais inutiles, les mœurs étant d'accord avec l'esprit des règlements.

Terminons ce chapitre en annonçant deux agréables recueils de dessins, gravures et miniatures tirés des manuscrits pour représenter les scènes de la vie et des occupations journalières au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Une brève et

1. Frances Elizabeth BALDWIN, *Sumptuary legislation and personal regulation in England*. Baltimore, The Johns Hopkins Press (Johns Hopkins University Press; dep. of history, political economy and political science), 1926, 282 p.

2. Dorothy HARTLEY et Margaret M. ELLIOT, *Life and work of the people of England*. Londres, Batsford (*The people's life and work series*). 2 vol.: *The fifteenth et The sixteenth century*, 1925, 36 p., 49 pl. et 2 cartes; prix de chaque vol.: 4 s. 6 d. — Nous recevons au dernier moment G. R. OWST, *Preaching in mediæval England; an introduction to sermon manuscripts of the period 1350-1450*. Cambridge University Press, 1925; prix: 17 s. 6 d.

néanmoins substantielle introduction résume les indications fournies par ces images. Quatre autres volumes compléteront cette série.

III. xvi<sup>e</sup> siècle. — Donner près de quatorze cents pages à la biographie de Walsingham, ministre d'Élisabeth, et qui n'était pas de tout premier rang, semble une entreprise hors de proportion avec le sujet. Elle a tenté M. READ<sup>1</sup> qui, dès le début, l'avoue et s'en justifie. La vie privée de Walsingham est à peu près dépourvue d'intérêt ; M. Read l'a contée en moins de cinquante pages et tout à la fin de son ouvrage ; mais son héros fut le principal secrétaire d'État d'Élisabeth, et c'est par ses mains que passèrent les plus grandes affaires du règne. La personne s'efface derrière le ministre. Pendant un quart de siècle, M. Read a lu tout ce qui paraissait sur le fond et sur les alentours du sujet ; il a dépouillé les manuscrits des grandes bibliothèques anglaises, les fonds d'archives du P. Record office. Il avait rencontré un précurseur : en 1901, en effet, un Allemand, Karl STAEBLIN, avait publié<sup>2</sup> un volume de 636 pages, qui s'arrête à l'année 1573, où finit l'ambassade de Walsingham en France. Deux cents pages ont suffi à M. Read pour remplir le même espace de temps et il a pu faire quelques additions nouvelles. A partir de 1573, son œuvre lui appartient en entier. Walsingham devient alors membre du Conseil privé. Ce Conseil comprenait un petit nombre de membres : dix-sept au plus ; treize employés en exercice réel formaient une sorte de Conseil étroit où dominaient Leicester, Burleigh et Walsingham, les véritables inspirateurs ou instruments de la politique royale. Le plan que s'est tracé M. Read est simple ; il ne s'est pas astreint à suivre un ordre chronologique rigoureux ; les affaires dont Walsingham fut chargé étaient trop nombreuses et trop enchevêtrées pour être traitées simultanément. Des chapitres séparés ont donc été d'abord consacrés aux rapports avec la France, les Pays-Bas, l'Écosse. En 1585, alors que Guillaume d'Orange vient d'être assassiné, et qu'en France s'organise la Sainte-Ligue, un complot se forme pour délivrer Marie Stuart prisonnière, rallier autour d'elle les Catholiques anglais et renverser Élisabeth. Walsingham, puritain austère et convaincu, travaille à déjouer les intrigues qui menacent la couronne et la vie de la souveraine ; il dirige les ressorts d'une police ingénieuse et sans scrupule. C'est lui qui réussit à faire admettre en justice que la reine d'Écosse avait connu le projet formé par Babington d'assassiner Élisabeth et que, complice d'un crime de haute trahison, elle méritait la mort. Convaincu que le supplice de Marie Stuart allait, d'autre part, soulever contre l'Angleterre les puissances catholiques du continent, il employa le reste de ses forces à rompre leurs desseins, et il y réussit. Ce long exposé, nourri de faits et de documents<sup>3</sup>, est une maîtresse œuvre, d'une lecture aussi instructive que captivante.

1. Conyers READ, *M<sup>r</sup> Secretary Walsingham, and the policy of Queen Elizabeth*. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, 3 vol., xi-443, 433 et 505 p. ; prix : 63 s. \*

2. Voir *Rev. histor.*, t. CI, p. 154.

3. Parmi eux, on peut signaler un traité sur l'office de « Principall secretarie » (t. I, p. 423-

On se rappelle qu'en 1914 M. CHEYNEY, professeur d'histoire européenne à l'Université de Pennsylvanie, a publié le tome I d'une histoire d'Élisabeth allant de la défaite de l'Armada jusqu'à la mort de la reine. Le tome II, récemment paru<sup>1</sup>, termine l'ouvrage. Fin mélancolique d'un règne tragique où se sont fixées les destinées du peuple anglais. Les déconcertantes hésitations de la reine, qui empêchent d'abord toute action énergique, les succès des Espagnols, qui prennent Calais en 1596, la triple alliance conclue avec les Pays-Bas et avec Henri IV, le traité de Vervins (1598), l'expédition d'Essex en Irlande, son soulèvement et sa mort sur l'échafaud, remplissent une moitié du volume. Dans l'autre moitié, l'auteur expose en deux sections (VII et VIII) l'histoire des quatre derniers parlements (1589, 1593, 1597 et 1601), puis l'organisation des comtés, centaines et paroisses de l'Angleterre. M. Cheyney s'était proposé tout d'abord de tracer un tableau complet des institutions administratives de la vie intellectuelle et sociale; il a reculé au dernier moment devant l'immensité de la tâche, qui eût d'ailleurs trouvé une place mieux appropriée dans un volume spécial. C'est grand dommage. Si le monument demeure inachevé, les parties construites sont remarquables par le judicieux emploi des matériaux<sup>2</sup> et par l'élégante précision de la forme.

Le chapitre sur les parlements d'Élisabeth devra être complété par plusieurs études de détail. Nous signalerons d'abord quelques articles de M. NEALE parus dans *English historical Review*<sup>3</sup>; puis un mémoire de M. USHER sur les sources de l'histoire de la Chambre des Communes de 1547 à 1641<sup>4</sup>; enfin une conférence de M. NOTESTEIN sur l'acquisition par les Communes du droit d'initiative<sup>5</sup>. Étudiant l'organisation, la composition,

443); il fut rédigé en 1592, deux ans après la mort de Walsingham, pour l'instruction de Sir Edward Wotton, qui s'attendait à être nommé à son tour principal secrétaire. L'auteur est probablement Robert Beale, beau-frère de Walsingham et clerc du Conseil privé. A la fin du t. III, une longue note bibliographique est réservée à Marie Stuart. Page 461, les noms de Baguenault de Puchesse et de Guessard ont été estropiés. Parmi les « general histories », je ne trouve pas la *Catherine de Médicis* de M. Van Dyke.

1. *A history of England from the defeat of the Armada to the death of Elizabeth, with an account of english institutions during the later sixteenth and early seventeenth centuries*. Vol. II. Londres et New-York, Longmans, 1926, viii-589 p.

2. M. Cheyney n'a pu utiliser qu'un petit nombre de documents inédits. Pour la bibliographie, il renvoie au prochain volume des Sources de l'histoire moderne, qui doit faire suite à celui de Ch. Gross et qui est rédigé par des érudits américains. Souhaitons que ce volume ne se fasse pas attendre.

3. T. XXXIV, p. 586, *Queen Elizabeth; the quassing of the bills 1597-1598*; t. XXXV, p. 103, *Proceedings in Parliament relating to the sentence on Mary, queen of Scots*; t. XXXVI, *The authorship of Townshends Historical collections* (p. 96), et *Parliament and the succession question in 1561-1563-1566* (p. 497); t. XXXIX, *Peter Wentworth*. Wentworth, député aux Communes, insistait pour que la reine désignât son héritier; cette question troublait et irritait Élisabeth, qui envoya le malheureux en prison; il y mourut après neuf ans de détention.

4. Roland G. USHER, *The institutional history of the House of Commons, 1541-1641*. Extrait des *Washington University studies*, vol. XI, avril 1924, n° 2, p. 187-254.

5. Professor Wallace NOTESTEIN, of Cornell University, *The winning of the initiative by the*



la procédure de la Chambre, M. Usher montre combien les documents sont encore incomplets ; il soumet à une critique acérée le *Commons' Journal*, les *Journals* de D'Eves et de Townshend ; il dresse la statistique des projets de loi (*bills*) qui ont été présentés plusieurs fois à la Chambre et de ceux qui ont été délibérés en comité, etc. Il aboutit à cette conclusion générale que les transformations des Communes au temps de Jacques I<sup>er</sup> avaient été déjà en fait opérées au temps d'Élisabeth et par le gouvernement lui-même. Ce sont les membres du Conseil privé qui, à cette époque, dirigent réellement la Chambre, qui préparent les lois et les font voter par une assemblée domestiquée et passive. M. Notestein met en relief l'influence prédominante exercée par ces mêmes conseillers ; c'est dans les comités que l'initiative parlementaire ose peu à peu se manifester. L'impopularité de Jacques I<sup>er</sup>, ses erreurs créent un esprit d'opposition qui hâte l'œuvre d'émancipation politique pendant les années 1620 à 1630. De telles dissertations, brèves, conduites avec une rigoureuse méthode, font faire de sérieux progrès à nos connaissances.

IV. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. — Le « Français moyen » qui lit les journaux sait que l'expression *Downing street* désigne une rue de Londres où se trouve le ministère des Affaires étrangères, comme on dit chez nous le *Quai d'Orsay* ; mais que lui rappelle le nom propre *Downing* ? Il l'ignore. M. BERESFORD le lui apprendra<sup>1</sup>. Georges Downing fut, au temps de la Révolution puritaine et de la Restauration, un fonctionnaire intelligent et souple. Il était apparenté aux Winthorp, dont l'un alla en 1630 fonder en Nouvelle-Angleterre une colonie de cultivateurs et de marchands puritains et républicains. En 1638, le père de Georges y rejoignit John Winthorp, premier gouverneur de la colonie (qui fut plus tard le Massachusetts), et Georges lui-même y passa huit ans. Après avoir pris le grade de bachelier ès arts au collège Harvard et donné pendant quelque temps des leçons à des « junior pupils », il revint en Angleterre (1646). Il servit d'abord dans un régiment de Cromwell en qualité d'aumônier (*puritan preacher*), puis comme chef du service des renseignements politiques et de l'espionnage (*scout-master general*) en 1648. Il avait trouvé sa voie. Un pas de plus et il est chargé d'une mission auprès de Mazarin à propos des Vaudois persécutés par le duc de Savoie (1655) ; l'année suivante, il est ambassadeur à La Haye, où il s'insinue auprès de Charles II et lui transmet sous main d'utiles avertissements. Le roi, rétabli sur son trône, récompense ce serviteur avant la lettre en lui conférant le titre de chevalier

*House of Commons*. Extrait des *Proceedings of the British Academy*. Londres, Humphrey Milford, 1924, 53 p. ; prix : 2 s. 6 d. — Ajouter du même auteur, *The Commons' debates for 1629*, publ. en collaboration avec Frances H. RELF (*Research public. of the University of Minnesota*), 1921, LXXIII-304 p. ; prix : 4 doll., et *The Journal of Sir Simonds d'Eves* (*Yale histor. publication*). Humphrey Milford ; prix : 32 s. 6 d. Ces deux ouvrages ne nous sont pas parvenus.

1. John BERESFORD, *The godfather of Downing street : Sir George Downing, 1623-1684. An essay in biography*. Londres, Richard Cobden-Sanderson, 1925, 318 p. ; prix : 15 s.

(*knigh*t). Sir Georges reentra pendant quelques années au service diplomatique à La Haye, puis il fut secrétaire du Trésor (1667-1671). Les connaissances qu'il avait acquises chez les Hollandais en matière de commerce et de finance lui permirent d'apporter d'utiles modifications à l'organisme vieilli de cet établissement. Au Parlement, où il fut plusieurs fois élu, il jouit d'une autorité de spécialiste avisé; mais d'une réputation louche : on lui reprochait tout bas d'avoir trop bien su édifier sa fortune. M. Beresford l'indique avec discrétion ; il préfère insister sur son rôle diplomatique et financier. Sur ces points, il produit nombre de documents nouveaux ou mal connus concernant la politique économique de l'Angleterre. Devenu riche, Downing acheta du bien près de Cambridge, son pays d'origine ; c'est alors qu'il fonda le collège Downing à l'Université de cette ville. A Londres, il acquit ou fit construire des maisons dans la rue dont le nom a perpétué son souvenir. Le récit de M. Beresford se lit avec agrément ; l'humour n'y manque pas. Sur la vie de famille soit en Nouvelle-Angleterre, soit dans la capitale anglaise, il fournit, non sans quelque afféterie, de savoureux détails<sup>1</sup>.

Quand Downing entra à l'Échiquier, il prit à son service un étudiant pauvre de Cambridge, Samuel Pepys. M. Lucas-Dubreton nous a déjà fait connaître la vie et le caractère de ce personnage ; M. TANNER montre surtout l'intérêt de son Journal<sup>2</sup>. Disons tout de suite que les rapports entre l'employeur et l'employé durèrent peu et qu'ils ont laissé à Pepys un souvenir plutôt désagréable<sup>3</sup>. Le véritable auteur de la fortune administrative que fit Pepys fut Sir Edward Montagu, Lord Sandwich, amiral de la flotte, qui ramena Charles II dans son royaume ; Montagu le fit entrer au *Board of Navy*. Là, Pepys était à peu près le seul qui fût totalement étranger aux choses de la marine ; mais il y déploya un zèle si intelligent et passionné que sa mémoire est restée à juste titre en grand honneur dans ce ministère. D'ailleurs, ce n'est pas la carrière bureaucratique qu'a voulu retracer M. Tanner ; il s'est proposé de faire connaître l'origine, la substance et la valeur du célèbre *Diary* tenu par Pepys de 1660 à 1669. Ici, il rejoint sur beaucoup de points le livre de M. Lucas-Dubreton. Le *Diary* s'arrête en 1669, parce que le travail

1. Certains noms de lieu lui ont suggéré des rapprochements qui ne manquent pas de piquant. N'est-il pas digne de remarque, dit-il p. 138, qu'en 1664 « la capitale de ce qui devait devenir la plus grande République du monde ait été appelée New-York [au lieu de New-Amsterdam], d'après le nom du plus absolu des Stuarts [Jacques, alors duc d'York, le futur Jacques II], et que la rue, aujourd'hui le centre nerveux de l'Empire britannique, porte le nom d'un gradué américain, qui, au début de sa carrière, fut un simple instructeur de gens de mer américains » ?

2. J. R. TANNER, *Mr. Pepys, an introduction to the diary, together with a sketch of his late life*. Londres, Bell et fils, 1925, xc-308 p. ; prix : 7 s. 6 d.

3. Downing songea, paraît-il, un moment à faire nommer Pepys un des « clerks of the Council », poste assez bien rétribué ; mais, écrit malicieusement Pepys, c'était sans doute pour toucher lui-même les plus gros émoluments de la charge. La promotion, d'ailleurs, n'eut pas lieu. — Nous n'avons pas reçu *Private correspondence and miscellaneous papers of Samuel Pepys, 1679-1703*, publ. par J. R. TANNER (Londres, Bell, 1926).

forcené que Pepys fournit dans les plus défectueuses conditions de confort et d'éclairage l'avait rendu presque aveugle. Il n'en continua pas moins son service pendant trente ans encore (jusqu'en 1703). A lire ces deux auteurs, le Français et l'Anglais, on ne s'ennuie certes pas.

C'est avec un plaisir délicat que l'on relira, dans la nouvelle édition de M. R. DE PLANHOL, les *Mémoires du comte de Grammont*, par A. Hamilton, sur le temps et la cour de Charles II<sup>1</sup>. Le texte reproduit celui des deux éditions publiées du vivant de Hamilton (1713, 1714), c'est-à-dire qu'il est dépourvu des impuretés introduites dans les rééditions successives ; d'autre part, les erreurs typographiques et autres, assez nombreuses dans l'original, ont été corrigées en note ou en appendice. L'orthographe a été modernisée, excepté pour les noms propres, dont M. de Planhol a eu raison de respecter la forme, souvent singulière, que leur a donnée l'auteur ; c'est une marque d'origine.

Le gros ouvrage de Miss PARKES<sup>2</sup> sur les voyages et les transports en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle contient beaucoup d'anecdotes tirées des livres du temps sur les routes et les ponts, la police des rues et des routes, les transports par eau et par terre, les auberges, les voleurs de grand chemin et autres tribulations du voyageur, etc. Une assez riche bibliographie et une illustration appropriée contribuent à recommander le volume.

V. XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. — Je n'ai pas à revenir sur la thèse de M. Paul VAUCHER : *Robert Walpole et la politique de Fleury* ; elle a été récemment annoncée avec éloge par un maître difficile, M. Pagès (*Rev. histor.*, t. CLII, p. 82). Dans sa thèse complémentaire<sup>3</sup>, M. Vaucher raconte, à l'aide de documents en partie nouveaux, la violente opposition faite à Walpole quand il proposa d'établir des droits de consommation, tout en allégeant l'impôt direct qui pesait sur les propriétaires fonciers ; la bataille, menée par les Tories et quelques Whigs dissidents, fut chaude ; Walpole la gagna aux élections de 1734, qui lui donnèrent une majorité, fort réduite, il est vrai. Les manœuvres mises en mouvement pour obtenir ce résultat forment un amusant tableau des mœurs électorales, qui ne choquaient alors personne.

1. *Mémoires de la vie du comte Grammont*, par Antoine HAMILTON, publiés d'après les textes originaux, avec une carte, par René DE PLANHOL. Paris, A la cité des livres, 1926, vi-538 p. — C'est bien dommage qu'à la table on n'ait pas joint un Index.

2. Joan PARKES, *Travel in England in the seventeenth century*. Oxford University Press, 1925, xvi-354 p., 46 illustr. et une carte routière de 1689, malheureusement très réduite. — Je ne vois pas que l'auteur ait cherché à établir la durée des parcours selon le mode de transport ; des chiffres précis pourraient, dans certains cas, fournir à l'historien d'utiles indications.

3. Paul VAUCHER, *La crise du ministère Walpole en 1733-1734*. Paris, Plon, 1924, 71 p. ; prix : 7 fr. — M. Vaucher aurait bien dû définir dès le début le sens de l'expression *accise*, qui n'est plus guère en usage, et dire pourquoi il parle partout d'« une accise générale » ; en français, le mot *accise* a toujours été du féminin. En anglais, on disait alors *excise* ; M. Vaucher, professeur à l'Université de Londres, le sait mieux que moi.

Le livre où M. BOTSFORD étudie les progrès accomplis par la civilisation sous l'influence du commerce maritime est intéressant, mais n'apporte pas d'idées bien nouvelles<sup>1</sup>. On appréciera néanmoins les nombreux détails qu'il donne sur les heureuses transformations et améliorations apportées dans le régime alimentaire, dans le mobilier et le confort domestiques, dans l'embellissement et l'assainissement de la capitale, dans les divertissements populaires, etc. Le goût et les mœurs s'affinent sous l'influence de la richesse accrue ; une classe moyenne de grands et petits capitalistes prend une importance qui ne cesse de croître, sans ébranler encore la suprématie de l'aristocratie foncière. D'autre part, on assiste à l'éveil d'un esprit philanthropique qui travaille à la propagation du christianisme en Amérique et aux Indes. Le développement commercial précède, accompagne et suit le progrès industriel qui triomphe dans la seconde moitié du siècle.

Le tome II du Journal tenu par le Rév. James WOODFORD, desservant de Weston-Longville (Norfolk), comprend seulement six années<sup>2</sup>. Encouragé par le succès du premier, M. BERESFORD a multiplié les citations tirées de ce curieux *Diary*. Faut-il s'en féliciter ? Sans doute beaucoup de ses compatriotes trouveront plaisir aux menus détails notés par cet honnête curé de village (*country parson*) qui menait une vie confortable dans une région très calme, entouré de braves paroissiens assidus à l'église, excepté quand dehors il faisait mauvais temps, et ponctuels à payer leurs dîmes. Ils y retrouvent l'image vieillie, mais toujours vraie, de la vie des champs qui leur est chère. Les traits de mœurs abondent dans ce journal où la table<sup>3</sup>, les voyages, la chasse occupent une si grande place. Mais combien tout cela est terre à terre, pot-au-feu et dénué de tout idéal religieux !

VI. XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES. — Un autre journal, celui de Thomas MOORE<sup>4</sup>, nous mène trente ans environ plus tard, mais à une époque et dans un milieu tout à fait différents. Si l'auteur de *Lalla Rookh* est bien oublié aujourd'hui, le monde où il a vécu ne sera jamais assez bien connu. De 1818 à 1847, Moore nota dans son journal tout ce qu'il avait vu et entendu dans la société de littérateurs et d'hommes politiques, où il était très recherché par son esprit, sa culture et sa grâce. Il le légua par testament à Lord John Russell,

1. Jay Barrett BOTSFORD, *English society in the eighteenth century, as influenced from overseas*. New-York, The Macmillan Co, 1924, 387 p. ; prix : 2 doll. 50 c. — M. Botsford a cru devoir bloquer les notes à la fin de chaque chapitre, disposition qui a le tort de compliquer les recherches. Une utile bibliographie termine le volume.

2. *The diary of a country parson, the Rev. James WOODFORD* ; edited by John BERESFORD ; t. II : 1782-1787. Oxford University Press, 1926, xiv-392 p. ; prix : 12 s. 6 d.

3. Voir à l'Index les multiples renvois aux mots *breakfast, foods* (quatre colonnes), *games* (whist et quadrille), *indigestions*, et comparer, en regard, les maigres allusions à *religious observance*.

4. J. B. PRIESTLEY, *Tom Moore's diary ; a selection*. Cambridge, at the University Press, 1915, xy-218 p. ; prix : 6 s.



chargé de le publier. Il l'avait donc écrit en vue de la postérité. Lord John s'acquitta largement de ce devoir : non seulement le Journal, mais encore la correspondance de Moore parurent en 1860, huit ans après la mort de l'écrivain. Du journal, M. PRIESTLEY a donné une édition très abrégée, éliminant les parties, très longues et assez fastidieuses, qui touchent à la politique (Moore appartenait de cœur et d'esprit au parti whig) et conservant seulement ce qui gardera toujours de l'intérêt, à savoir ses relations avec les personnages qui appartiennent à la grande histoire. Il suffira de rappeler les noms de Byron, Wordsworth, Sheridan, Scott, Macaulay, et aussi celui des Holland, chez qui Moore fréquenta souvent, et celui de Talleyrand, pour caractériser le genre d'intérêt qu'on trouvera dans le choix judicieux fait par M. Priestley.

Sous le titre : *La première entente cordiale*, M. Raymond GUYOT a fait l'histoire des rapports diplomatiques entre la France et l'Angleterre pendant le règne de Louis-Philippe<sup>1</sup>. Son information est étendue, parfois de première main<sup>2</sup>; sa critique est fort pénétrante, son jugement affranchi de tout préjugé. On sait à quelles épreuves fut mise cette entente : conclue, non sans de forts tiraillements, en 1831, au sujet de la Belgique, rompue en 1840 à propos de la question d'Orient, renouée sous le ministère Guizot pour se briser définitivement au contact des mariages espagnols, elle fut essentiellement précaire. M. Guyot en donne une raison qui a son prix : d'après lui, on se préoccupa beaucoup trop d'intérêts politiques, de convenances familiales et dynastiques, pas assez des problèmes commerciaux. A cette époque déjà, au regard des Anglais, gens réalistes, des accords économiques avaient seuls chance de durée. C'est peut-être réduire à l'excès la part qui doit être faite au sentiment. D'autre part, M. Guyot constate, avec un regret que tout le monde partagera, l'ignorance dans laquelle les deux peuples vivaient l'un en regard de l'autre. Si le gouvernement anglais était mieux renseigné par ses agents sur la France que la France sur l'Angleterre, l'opinion publique était dominée, des deux côtés de la Manche, par des préjugés nationaux qu'il était difficile de redresser. Les choses ont-elles beaucoup changé depuis? Les Français, qui savent à peu près ce qu'il faut penser de Thiers et de Guizot, liront avec curiosité le portrait que M. Guyot trace de Palmerston.

La rivalité de Thiers et Guizot rappelle par certains côtés celle de Disraeli (1804-1881) et de Gladstone (1809-1898). Sur Disraeli, fils d'un juif libre penseur et voltairien, qui fit baptiser ses enfants par un ministre de l'Église anglicane et qui confia l'éducation de son aîné, Benjamin, à un ministre indépendant, puis à un unitarien, les documents abondent, à l'aide desquels M. Monypenny et, après sa mort, M. George Buckle ont rédigé une biogra-

1. Paris, F. Rieder, 1926, 325 p.; prix : 25 fr.

2. M. Guyot a travaillé aux archives des Affaires étrangères à Paris et à Londres. Il a pu constater et combler certaines lacunes volontaires dans les *Blue books*. En appendice, il publie deux importantes dépêches de Bulwer (1841) et de Normanby (1847).

phie « officielle » ; les six volumes de cette œuvre monumentale (1910-1920) ont été utilisés récemment par Sir Edward CLARKE dans des proportions plus modestes, mais dans le même esprit d'admiration à la fois pour l'homme et pour le chef de parti<sup>1</sup>. La partie la plus attrayante, du moins pour un étranger que ne passionnent pas les luttes parlementaires d'un autre pays, constitue ce que Sir Edward appelle « le roman d'une grande carrière ». Il nous fait connaître, et j'allais dire aimer, l'homme ondoyant et divers, l'ambitieux allogène qui, dès l'âge de vingt ans, n'hésitait pas à déclarer : « Je serai Premier ministre », le journaliste aux débuts désastreux pour sa bourse, le romancier rapidement célèbre, le député plusieurs fois vaincu aux élections, mais forçant toujours le succès, le voyageur qui restaurait une santé souvent délabrée en visitant les pays d'antique civilisation et de haute culture : la Grèce, l'Égypte, la Palestine.

Convaincu que la sécurité, l'avenir de l'Angleterre ont pour bases fondamentales une royauté forte et respectée, étroitement unie à l'Église établie et servie par un libre Parlement, Disraeli était aussi à sa manière un démocrate. Dans ses premiers romans, il parle avec mépris des eaux stagnantes où s'enlisaient les vieux tories entêtés à maintenir les antiques institutions d'origine féodale qu'abandonnait rapidement l'instinct populaire. Il veut que le gouvernement s'applique à rendre meilleure la condition des travailleurs de la terre et de l'usine. Il critique violemment la réforme électorale de 1832, parce qu'à ses yeux elle profitait surtout à la petite bourgeoisie, et il ne cesse de réclamer des mesures pour l'éducation populaire et contre les taudis. Ministre en 1872, il provoque la création d'une *Tory democracy*, et il donne l'illusion que le meilleur socialisme était celui des conservateurs dont il était le guide. Cette conception a été exposée avec talent par M. WILKINSON<sup>2</sup>, d'autant plus désintéressé dans la question qu'il est citoyen des États-Unis, indifférent aux querelles des tories et des whigs.

Tandis que Disraeli jeune avait paru incliner d'abord vers un certain radicalisme, Gladstone, inféodé pendant un temps au parti de la Haute-Église, fut sollicité par Disraeli, passé définitivement au camp des tories, de l'y venir rejoindre<sup>3</sup>. On sait de reste qu'il échoua et qu'un fossé toujours plus large sépara les deux hommes d'État. M. SOMERVELL a eu l'idée singulière de refaire leur biographie en les mettant sans cesse en face l'un de l'autre en un parallèle à la Plutarque<sup>4</sup>. Il a tiré de là de piquants rapprochements. Tout de

1. Sir Edward CLARKE, *Benjamin Disraeli; the roman of a great career*. Londres, Murray, 1926, ix-308 p.; prix : 10 s. 6 d.

2. William J. WILKINSON, *Tory democracy*. New-York, Columbia University (*Studies in history, economics and public law*, vol. CXV, n° 2). Londres, Longmans, 1925, 315 p.

3. Sur ce point, voir Clarke, p. 145; rapprocher les lettres qu'ils échangèrent plus tard quand Disraeli perdit en 1872 sa femme bien-aimée (p. 210).

4. D. C. SOMERVELL, *Disraeli and Gladstone, a duo-biographical sketch*. Londres, Jarrold, 1925, 311 p.; prix : 12 s. 6 d.

même, on se fatigue vite à voir indéfiniment reparaitre les deux mêmes personnages sur la scène, comme sur un écran cinématographique.

Un personnage, placé par sa situation sociale au-dessus des partis, est le futur Édouard VII, dont feu Sidney LEE avait entrepris la biographie<sup>1</sup>. Le tome I, le seul qu'il ait eu le temps d'achever, s'arrête au moment où la mort de la reine Victoria (22 janvier 1901) place le prince de Galles sur le trône. Il avait alors cinquante-neuf ans passés. « Pendant près de soixante ans, il avait été par son rang le premier parmi les sujets de sa mère ; mais elle n'avait concédé à son héritier présomptif qu'une part minime ou même nulle de ses droits souverains<sup>2</sup> », et l'on se demandait si le nouveau roi saurait faire face aux responsabilités de ce lourd héritage. Le gros volume de M. Lee explique longuement comment Albert-Édouard, prince de Galles<sup>3</sup>, s'était cependant préparé à cette tâche. Son apprentissage fut laborieux et contrarié ; son père lui imposa une éducation à l'allemande, rigide et livresque ; son enfance, son adolescence, sa jeunesse furent soumises à un contrôle sévère que la reine continua plusieurs années encore après la mort du prince consort. Très imbue de son autorité royale, elle refusa obstinément d'initier son fils aux affaires publiques ; même quand elle l'eut fait entrer au Conseil privé, elle défendit qu'on lui communiquât les nouvelles et documents confidentiels réservés aux ministres<sup>4</sup>. Intelligent, affable, causeur charmant, c'est par l'usage du monde, par la conversation, par les journaux, par les voyages, qu'Albert-Édouard apprit son métier de roi. Disraeli affermit la reine dans son intransigeance ; Gladstone, au contraire, voulait que tous les « secrets » de la politique fussent régulièrement communiqués au prince (1885) ; mais c'est seulement en 1892 qu'il fut enfin officiellement autorisé à les con-

1. Sir Sidney LEE, *King Edward VII, a biography* ; vol. I : *From birth to accession 9th nov. 1841 to 22d january 1901*. Londres, Macmillan, 1925, xii-831 p., 6 portraits, 3 cartes, 2 fac-similés et un tableau généalogique de la famille royale ; prix : 31 s.

2. Sir Sidney, p. 302.

3. Il n'est pas inutile de rappeler les titres qu'il porta. Tout d'abord l'héritier présomptif devient à sa naissance : 1° duc de Cornouailles (titre conféré pour la première fois par Édouard III au Prince Noir en 1337) ; 2° duc de Rothesay, comte de Carrick, baron de Renfrew, lord des Îles et grand sénéchal d'Écosse (titres écossais qui avaient passé à la couronne d'Angleterre à l'avènement de Jacques I<sup>er</sup> en 1603). Le titre de prince de Galles, auquel était joint celui de comte de Chester, n'est pas héréditaire ; il fut conféré par lettres patentes à Albert-Édouard quand l'enfant avait à peine un mois. Quand Albert-Édouard (*Bertie*, dans l'intimité) voyageait incognito, il portait ordinairement le titre de baron de Renfrew, plus rarement celui de comte de Chester (Lee, p. 8).

4. Les diplomates apprendront sans doute avec intérêt que les dépêches venant de l'étranger étaient portées chez les ministres compétents en deux valises de cuir rouge ; l'une de ces valises avait des clés pour la reine, le premier ministre et le chef du Foreign office ; l'autre s'ouvrait au moyen de « Cabinet keys » possédées par tous les ministres et leurs secrétaires particuliers. En 1886, Lord Roseberry fit donner au prince les clés des deux boîtes. Pour la plus secrète, on lui donna une clé d'or qu'avait possédée son père et qu'on venait de retrouver, oubliée, au Foreign office (p. 216-217).

naître sans réserve. Du moins ne put-on pas lui interdire de donner parfois son avis, de hasarder des conseils aux ministres responsables ; quant à la reine, c'est par des voies détournées, et non sans essayer quelques rebuffades, qu'il essayait de lui soumettre ses idées. En fait, tout l'intéressait, et c'est ainsi que son biographe est amené à passer en revue les grandes questions de la politique générale, depuis la guerre des duchés de l'Elbe jusqu'à celle du Transvaal. Sur deux points, Lee, qui eut accès aux archives privées de la famille royale, apporte un assez fort contingent de documents nouveaux : d'une part, le soulèvement des Boers et l'affaire du fameux télégramme envoyé par Guillaume II au président Kruger ; de l'autre, les rapports personnels du prince avec son neveu, l'empereur allemand. Personne n'ignore plus maintenant les procédés discourtois ou même offensants dont usa Guillaume II envers lui, ni sa conduite cauteleuse et provocatrice à l'égard du gouvernement britannique.

C'est Disraeli, comme on sait, qui fit voter par les deux chambres du Parlement le projet de loi conférant à la reine Victoria le titre d'impératrice des Indes. Non sans peine, car le projet fut combattu avec ardeur, notamment par Gladstone ; le prince de Galles lui-même y répugnait. Le titre suggérait une conception d'impérialisme que le ministre n'avait pas inventée, qui correspondait à des sentiments éclos dans l'âme de beaucoup de peuples, même hors de l'Angleterre, mais que chacun interprétait à sa façon. Elle méritait d'être étudiée dans un esprit critique et impartial. C'est ce qu'a fait un érudit danois, M. BODELSEN, dans une thèse de doctorat<sup>1</sup>. Elle comprend deux parties. Dans la première, il expose la thèse séparatiste, professée par les libéraux anglais. Les colonies, disaient-ils, coûtaient à l'État beaucoup plus qu'elles ne lui rapportaient ; certaines même lui créaient de perpétuels soucis. L'affaire du Canada, mal pacifié, n'allait-elle pas l'entraîner dans une guerre avec la puissante et ambitieuse République voisine ? Si les colonies revendiquaient sérieusement leur indépendance, ne serait-il pas prudent de les abandonner à leur sort ? A l'idée de séparatisme s'oppose celle d'impérialisme, qui a pour but de resserrer, au contraire, les liens qui rattachent à la mère patrie les « colonies » et les « dépendances ». L'étude de cette théorie et de son application est faite par M. Bodelsen dans la seconde moitié du livre. Il connaît bien les sources et en tire un bon profit. C'est plus ou moins directement de la Fédération impériale, créée en 1871 et aussitôt adoptée par Disraeli, qu'est parti le mouvement impérialiste ; M. Bodelsen en expose le développement jusqu'à sa dissolution en 1893.

Depuis la Grande Guerre, une conception nouvelle tend à prévaloir sur cette même matière. L'Empire britannique comprend actuellement des sujets de toute race, de toute couleur, de toute croyance ; il est donc juste d'accorder le droit de se gouverner eux-mêmes à ceux qui ont atteint à un

1. C. A. BODELSEN, *Studies in Mid-Victorian imperialism*. Copenhague et Londres, Gilderdal, 1924, 926 p. ; prix : 10 s. 6 d.



degré supérieur de la civilisation ; aux autres, la protection d'une tutelle bienveillante. Ainsi s'exprime, par exemple, M. MAC INNES dans l'introduction d'un petit livre où il expose ses idées sur l'organisation de l'Inde et des *Dominions* d'une part, sur la politique à suivre envers les Malais d'autre part<sup>1</sup>. De son côté, un spécialiste de l'histoire des pays d'outre-mer, M. EGERTON, réédite, après revision attentive, les textes sur lesquels s'appuient les fédérations et unions qui se sont fondées en Nouvelle-Angleterre (1643), au Canada (1867), en Australie (1849, 1900), dans le Sud africain (1909)<sup>2</sup>. En ce qui concerne le Sud-Afrique, on ajoutera le rapport de Lord Selborne, qui a servi de base à l'Acte d'union de 1909 ; il a été publié par M. Basil WILLIAMS<sup>3</sup>.

C'est à l'Angleterre que M. NOVION a consacré ses deux thèses pour le doctorat en lettres<sup>4</sup>. La thèse complémentaire, sur la presse et ses transformations au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, fournit des renseignements précis, puisés d'ordinaire aux sources les plus autorisées. La thèse principale traite de la politique intérieure et étrangère du pays depuis 1900 environ jusqu'en 1914. On lira, avec une attention passionnée, chez nous du moins, le premier chapitre, sur l'entente cordiale et l'antagonisme anglo-allemand (1901-1906), et le dernier, sur la rivalité anglo-allemande (1907-1914). Ce n'est pas que la politique intérieure puisse nous laisser indifférents, car nous avons intérêt à posséder des idées exactes sur des faits d'une importance aussi considérable que le protectionnisme, l'impérialisme d'expansion et d'union, le *Labour party*, le conflit des Communes et des Lords, le suffrage des femmes, etc. Sur ces grosses questions, l'auteur apporte le fruit de nombreuses lectures qui sont résumées avec intelligence et clarté, d'ailleurs sans grande originalité ni pour le fond, ni pour la forme. On regrette l'absence d'un bon index, qui eût ajouté beaucoup à la valeur du livre, répertoire assez riche, en somme, de notions utilisables.

## VII. HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE. 1<sup>o</sup> Écosse. — Les institutions poli-

1. C. M. MAC INNES, *The British commonwealth and its unsolved problems*. Londres, Longmans, 1925, x-176 p. ; prix : 5 s.

2. Hugh Edward EGERTON, *Federation and unions within the British Empire* (1911, nouv. édit. 1924). Oxford, at the Clarendon Press, 306 p.

3. *The Selborne memorandum ; a review of the mutual relations of the British South-african colonies in 1907*. Oxford University Press, 1925, xxviii-184 p., deux cartes et trois tableaux de statistique économique. En appendice, M. Williams a reproduit le *Modus vivendi* conclu en 1901 avec le Portugal.

4. François NOVION, *La presse anglaise contemporaine et ses grands quotidiens*. Paris, Félix Alcan, 146 p. ; prix : 7 fr. — *L'Angleterre et sa politique étrangère et intérieure, 1900-1914*. Ibid., viii-460 p. ; prix : 25 fr. — Dans ce second ouvrage, la bibliographie remplit les vingt dernières pages. A la suite de certains chapitres sont énumérés et analysés les plus importants des discours qui ont été prononcés dans les campagnes électorales de 1905-1906 et 1910-1911, dans la bataille entre les Communes et les Lords, pendant la campagne féministe. Ajouter, p. 20, le tableau des accords qui ont précédé, accompagné ou suivi le renouvellement de la Triple-Alliance de 1887. C'est un utile hors-d'œuvre.

tiques, administratives et religieuses de l'Écosse au moyen âge ont été présentées par M. James MACKINNON, professeur de droit ecclésiastique à l'Université d'Édimbourg, avec la collaboration de M. James A. R. MACKINNON, avocat, examinateur de droit à la même Université<sup>1</sup>. Le livre, écrit avec précision et d'une lecture facile, est divisé en trois sections pour la période celtique (jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle), la période féodale (XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles), la période anarchique qui suit la guerre de l'indépendance et qui crée un état de guerre permanent avec l'Angleterre. Il s'arrête à la Réforme, qui transforme radicalement l'organisme de l'État et de l'Église. L'exposé suit de près les textes, c'est-à-dire ce qui nous en a été conservé après les destructions déplorables subies par les archives écossaises dans le cours de ces temps troublés. Peu de polémique; les auteurs ne prennent parti qu'avec toute la précaution imposée par l'indigence des documents.

Ils ont mis en bonne lumière l'origine, le caractère, le fonctionnement du Parlement, mais ils lui ont consacré seulement un nombre limité de pages. C'est, au contraire, tout un gros volume que M. RAIT a écrit sur cette institution<sup>2</sup>. Il y a déployé une érudition du meilleur aloi, des observations d'un haut enseignement. Un lecteur pressé pourrait se contenter de lire la longue introduction (126 p.), où est résumée toute l'histoire du Parlement depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à sa fusion avec celui d'Angleterre en 1707; mais le détail est des plus instructifs. Les Français constateront l'influence exercée par les institutions de leur pays sur celles du royaume allié; mais les analogies entre les parlements d'Écosse et les États généraux de France s'arrêtent à l'aspect extérieur; quant au fond, les différences sont considérables. Comme en Angleterre, le Parlement d'Écosse fut un corps politique, sans cesser d'être aussi le tribunal suprême de la Couronne, et c'est pourquoi il a toujours duré, tandis que, chez nous, les progrès de l'absolutisme royal ont comprimé le développement normal des États-Généraux; mais en Écosse l'action du Parlement fut en réalité peu efficace, parce qu'il ne fut jamais appuyé par une opinion publique vraiment nationale<sup>3</sup>.

La correspondance de Marie de Lorraine, reine d'Écosse et mère de Marie Stuart, a été recueillie par John Lindsay de Balcarres (1555-1598), qui fut

1. *The constitutional history of Scotland, from early times to the Reformation*. Londres, Longmans, 1924, vi-351 p.; prix : 16 s.

2. Robert S. RAIT, professeur à l'Université de Glasgow et historiographe royal, *The parliaments of Scotland*. Glasgow, Maclehose, Jackson et C<sup>ie</sup>, 1924, xxix-546 p.; prix : 30 s.

3. Un plan du livre en montrera l'importance. Après l'introduction viennent neuf chapitres : I. Origine, caractère et compétence des assemblées dites Parlements, Conseils généraux ou Conventions; II. Composition du Parlement, formé de trois ou quatre états : le clergé, les vassaux directs de la Couronne, les députés ou commissaires des bourgs royaux, les hauts fonctionnaires qui assistent *ex officio* aux sessions; III. Convocation, ajournement et dissolution; IV. Commissions et Comités, qui se substituent presque entièrement au Parlement lui-même; V. Délibérations et votes; VI-VIII. Procédure et compétence en matière de justice et de finance; IX. Hauts fonctionnaires et personnel; police du Parlement et privilèges de ses membres; questions de rang et de préséance dans les cérémonies officielles, etc.

secrétaire d'État sous Jacques VI. Elle a été cédée en 1712 aux Archives, où elle est contenue en quatre volumes de lettres et un cinquième de comptes de la reine. Marie, fille de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, épousa d'abord Louis d'Orléans, duc de Longueville, mort en juin 1537, puis Jacques V, roi d'Écosse, qui la rendit mère d'une fille, Marie, future reine d'Écosse et de France. Les lettres publiées par M. Wood (plus de quatre cents, presque toutes en français) <sup>1</sup> intéressent surtout la famille de Lorraine et les affaires de France. Après la mort de Jacques V (1542), les allusions à l'Écosse deviennent fréquentes ; à partir de 1548, il y est un moment parlé de Marie Stuart, enfant et jeune fille. L'édition est très soignée ; deux introductions disent ce qu'il convient de savoir pour l'intelligence de ce recueil de lettres dont l'intérêt, somme toute, est assez restreint.

La responsabilité de Marie Stuart dans le meurtre de Darnley a été discutée à nouveau par le général MAHON <sup>2</sup>. Après avoir cherché à démontrer que la cour de France n'eut pas sur ses mœurs l'influence délétère qu'on lui attribue, à tort sans doute, il conclut que Marie ne pouvait être et ne fut pas criminelle. La discussion porte sur le *Lennox paper*, tel qu'il se trouve dans une rédaction conservée à Cambridge, et sur les *Glasgow letters*. Elle n'entraîne pas la conviction, mais on ne saurait l'ignorer. Rappelons que la culpabilité de Marie dans le complot de Babington a été commentée à fond par M. Read dans son *Walsingham*.

2<sup>e</sup> Irlande. — Mme GREEN s'est instituée l'historiographe de ce pays <sup>3</sup>. Elle y met toute son érudition, tout son talent d'écrivain, tout son cœur. Son nouveau livre sur l'Irlande primitive dépasse ma compétence ; mais il faut prendre bonne note d'une déclaration qu'elle fait elle-même à la première page : elle dit qu'elle doit beaucoup au savant professeur Eoin Mac Neill qui, « par ses études sur des sources mal connues, telles que les anciennes généalogies, par ses ingénieuses investigations et par ses interprétations nouvelles, nous a ouvert des voies inexplorées, surtout dans le domaine des

1. *Foreign correspondence with Marie de Lorraine, queen of Scotland, from the originals in the Balcarres papers*. Edimbourg, Scottish history Society (3<sup>e</sup> série des Publications de cette Société, t. IV et VII), 2 vol., 1913 (1537-1548) et 1925 (1548-1557), xxxix-256 et lxi-329 p. Les introductions et les deux indices sont de M. Wood.

2. Major général R. H. MAHON, *Mary, queen of scots. A study of the Lennox narrative in the University library at Cambridge ; with some reflections on her environment in France and on her marriage negotiations*. Cambridge, at the University Press, 1924, 128 p. : prix : 10 s. 6 d.

3. Alice Stopford GREEN, *History of the Irish state to 1014*. Londres, Macmillan, 1925, xi-437 p. et quatre cartes ; prix : 12 s. 6 d. — La bibliographie, reléguée à la suite des vingt-un chapitres dont se compose le volume, mentionne les principaux ouvrages dus à des savants irlandais et allemands ; presque rien sur la production française, pourtant si considérable à tous égards. En dehors des *Chrétientés celtiques* de dom Gougaud, H. d'Arbois de Jubainville seul est à peine cité deux ou trois fois. — M. Eoin Mac Neill a communiqué à M<sup>me</sup> Green, qui les a publiées, deux longues notes : l'une sur le calendrier de Coligny et sur la date de Pâques dans l'Irlande septentrionale (p. 308-310) ; l'autre sur les plus anciennes sources juridiques, avec le sens des termes qui s'y trouvent (p. 422-423).

lois irlandaises ». Voilà qui doit nous donner confiance ; nous n'avons pas à redouter que chez M<sup>me</sup> Green le patriotisme fausse les faits. — L'histoire d'Irlande de 1200 à 1600, par le même auteur, a paru pour la première fois en 1908 et a été annoncée ici même (*Rev. histor.*, t. CI, p. 155) ; une seconde édition a paru en 1909, et voici qu'un nouveau tirage a paru nécessaire<sup>1</sup>. Succès mérité par un livre plein de renseignements utiles sur le commerce et l'industrie, l'éducation et la littérature.

Le Parlement d'Irlande a été étudié dans un écrit de circonstance qui a paru il y a bien près de dix ans et que je m'excuse de signaler si tardivement. On discutait alors en Angleterre le moyen de donner aux Irlandais une large autonomie, sans porter atteinte à l'unité de l'Empire. Ne serait-il pas opportun de rétablir le Parlement qui avait fonctionné dans l'île sœur depuis au moins le xiv<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'extrême fin du xviii<sup>e</sup>? Mais en quoi consistait-il? M. MAC NEILL n'a pas eu de peine à prouver qu'à aucune époque cet organe, en apparence calqué sur celui d'Angleterre, n'a pu ni exercer une action indépendante, ni contrôler les agents du gouvernement britannique<sup>2</sup>. Au xviii<sup>e</sup> siècle, uniquement composé de pairs et de députés protestants, propriétaires du sol dont les possesseurs irlandais avaient été dépouillés, il n'était qu'un instrument de persécution religieuse et économique. Tout cela était connu, surtout par Lecky, et d'ailleurs les événements ne tardèrent pas à donner au problème une solution qu'alors M. Mac Neill ne croyait peut-être pas possible. Mais il n'était pas inutile de refaire Lecky ; M. Mac Neill s'en est acquitté avec succès.

3<sup>e</sup> Londres. — Il y a quelques années, le P. Record office entra en possession d'un cartulaire de la Chartreuse que Gautier de Mauny, bien connu par son rôle dans la guerre de Cent ans, avait fondée dans cette ville, sur un terrain acheté par lui en 1349 et converti en cimetière pour y enterrer les victimes de la peste noire. Le cartulaire, rédigé au xvi<sup>e</sup> siècle, quelque temps avant la suppression de la Chartreuse (1535), contient un récit de la fondation, une série de documents concernant la construction des bâtiments et l'établissement d'un aqueduc destiné à l'alimentation du monastère en eau potable. Ces textes ont été publiés, traduits, commentés par feu Sir William HOPE en un beau volume qui intéresse l'archéologue autant que l'historien<sup>3</sup>.

Trois siècles après la fondation de Gautier de Mauny, un fléau de même

1. *The making of Ireland and its Undoing, 1200-1600*. Londres, Macmillan, 1924, xxiv-573 p. ; prix : 12 s.

2. G. SWIFT MAC NEILL, M. P., *The constitutional and parliamentary history of Ireland till the Union*. Dublin, The Talbot Press ; Londres, Fisher Unwin, 1917, xxxi-516 p. ; prix : 10 s. 6 d.

3. Sir William St. John HOPE, *The history of the London Chaterhouse from its foundation until the suppression of the monastery*. Londres, Society for promoting Christian Knowledge, 1925, in-4<sup>e</sup>, xi-203 p., un plan de la Chartreuse ; prix : 25 s. — Une partie des bâtiments subsiste encore ; restaurés au xvii<sup>e</sup> siècle, ils renferment aujourd'hui un hospice pour les indigents et une florissante école.



nature vint dévaster Londres. La grande peste de 1665 a été décrite par Daniel Defoe dans son *Journal of the plague year*, habilement composé à l'aide de quelques documents officiels et d'une forte dose d'imagination. En fait, ce n'est qu'un roman. Telle est l'opinion exprimée par M. BELL, et il la prouve à la suite de longues recherches méthodiquement poursuivies, en un livre<sup>1</sup> où il a fait preuve d'une critique pénétrante. Si le style, assez pittoresque, est légèrement prétentieux, le fond est très solide. Les débuts de l'épidémie, les conditions très favorables à son développement dans une ville surpeuplée et malsaine, la désertion des autorités, qui sema la panique<sup>2</sup>, la marche rapide et meurtrière du fléau, l'ensevelissement des cadavres sont exposés avec une grande abondance de détails, effrayants pour la plupart, parfois comiques<sup>3</sup>. La peste, qui dura sept mois, sévit surtout de juillet à septembre; puis elle s'arrêta d'elle-même, non sans laisser des germes qui ranimèrent encore la maladie jusqu'en 1679. Elle avait coûté la vie à plus de cent mille personnes. Un graphique impressionnant (p. 158) montre les quartiers qui furent les plus éprouvés et la marche graduelle de la maladie. On regrette de ne pas trouver en regard une autre carte montrant les ruines opérées, l'année suivante (1666), par le grand incendie; on saurait alors si vraiment, comme on l'a dit, le feu a contribué à l'extinction de l'épidémie; en tout cas, il a certainement permis d'assainir la ville reconstruite et, par conséquent, rendu presque impossible le retour violent du fléau.

#### VIII. HISTOIRE RELIGIEUSE, DEPUIS LA RÉFORME. 1<sup>o</sup> *L'Église anglicane.*

— A la réformation religieuse ont été consacrés trois ouvrages d'une réelle valeur<sup>4</sup>. Le premier est une biographie d'Étienne Gardiner, évêque de Winchester (1531-1555), par M. MULLER, professeur d'histoire ecclésiastique à l'école de théologie protestante de Cambridge (Mass.)<sup>5</sup>. Le personnage est connu. On sait que, juriconsulte plus encore que théologien, il entra au service de Wolsey, qu'il fut chargé de mission auprès du pape pour l'affaire du divorce, que le roi le prit en 1529 pour son principal secrétaire et qu'il lui fit

1. Walter George BELL, *The great plague in London, 1665*. Londres, John Lane; New-York, Dodd, Mead et C<sup>ie</sup>, 1924, xii-374 p.; trente illustrations et une carte; prix: 25 s. — M. Bell avait déjà publié *The great fire of London in 1666*.

2. Le roi, les ministres partirent de bonne heure, laissant Monck se tirer d'affaire comme il pourrait. Pendant toute la durée de l'épidémie, le Conseil privé fut assemblé trois fois pour s'en occuper et, sur ces trois séances, deux furent employées à discuter les moyens de protéger contre l'infection le lieu où résidaient le roi et la cour (p. 97). Les médecins désertèrent aussi; pour récompenser trois aldermen, trois médecins et pharmaciens qui s'étaient signalés par leur dévouement, le roi fit, l'année suivante, distribuer des pièces de vaisselle d'argent pour une somme de 200 l. (p. 70); le Lord maire n'eut rien (p. 71).

3. Aventure picaresque de l'ivrogne joueur de biniou, rapportée par Defoe et qu'on taxa de mensonge, mais qui est vraie (p. 214).

4. Nous n'avons pas reçu *The Reformation in Northern England*, recueil de six conférences par J. S. FLETCHER (Allen et Unwin).

5. James Arthur MULLER, *Stephen Gardiner and the Tudor reaction*. Londres, S. P. C. K., 1925, xvi-429 p.; prix: 15 s.

obtenir deux ans plus tard le riche évêché de Winchester. Il fut un des avocats qui défendirent et firent triompher l'Acte de suprématie. Il poussa même l'esprit de soumission à la volonté tyrannique d'Henri VIII au point d'approuver et de faire admettre par le clergé l'acte sanguinaire dit des « Six articles » (1539). « C'est mon évêque à moi », disait alors de Gardiner Henri VIII ; mais, après la mort de ce roi, il combattit ceux qui poussaient l'Angleterre schismatique dans la voie de l'hérésie ; il fut donc mis à la Tour et il y resta prisonnier jusqu'à l'avènement de la catholique Marie Tudor. Il mit alors tout son zèle à restaurer le catholicisme henricien. Chancelier du royaume, il s'inclina devant la volonté royale de la fille, comme il avait fait devant le père ; mais, sur les questions dogmatiques, il fut intraitable. Cependant, il ne fut pas sans pitié pour les personnes ; des trois cents « martyrs » de la foi protestante qui périrent alors, cinq seulement peuvent être considérés comme ses victimes directes. Un trait le caractérise : il considérait l'hérésie comme un crime contre l'autorité souveraine ; il estimait que tout sujet doit obéir à une loi votée par le Parlement. Comme le fait justement remarquer M. Muller, c'est la politique dont s'inspira plus tard Cecil, le ministre d'Élisabeth. Signalons en appendice un catalogue critique des lettres, tant publiées qu'inédites, de Gardiner.

Voici maintenant Cranmer, en qui M. SMYTH montre moins le courtisan que le théologien<sup>1</sup>. N'est-ce pas lui, en effet, qui, sous le règne d'Édouard VI, ou plutôt du protecteur Somerset, a le plus contribué à fixer les règles fondamentales de l'Église anglicane ? Sur le dogme de la transsubstantiation, il a fait insérer dans le *Prayer book* de 1549 une doctrine qui s'oppose en même temps à celle de l'Église romaine et au pur symbolisme des Zwingliens. « C'est sur les précédents établis par lui que repose la réforme d'Élisabeth », dit justement M. Smyth ; mais on pourrait le chicaner quand il ajoute qu'à l'Église organisée par la reine Cranmer « a légué un esprit de tolérance et de modération rare à cette époque de fanatisme, et une liturgie qui est un des plus beaux monuments religieux de tous les temps » (p. 296). M. Smyth ignore-t-il la liturgie catholique ? D'autre part, dans son introduction et dans le chapitre VIII sur la politique religieuse inspirée et dirigée en des sens divers par Somerset, puis par Northumberland, il explique l'échec de la première tentative faite pour organiser une Église vraiment nationale, puis celui de la réaction violente, mais vaine, de Marie Tudor et de son époux catholique pour restaurer un ordre de choses définitivement condamné.

Élisabeth mit fin au chaos. Restée peut-être catholique au fond, tout au fond du cœur, elle favorisa la propagande calviniste, mais elle eut soin de conserver l'institution épiscopale, si bien appropriée à ses idées monarchiques. Comment fut administrée cette Église, c'est ce qu'expose M. KENNEDY en utilisant surtout les procès-verbaux des visites faites par les évêques

1. C. H. SMYTH, *Cranmer and the Reformation under Edward VI*. Cambridge, at the University Press, 1926, 315 p. ; prix : 10 s. 6 d.

dans leurs diocèses et les injonctions royales qui en étaient le résultat et la sanction<sup>1</sup>. Ces *visitations*, ces *injunctions* avaient déjà été étudiées par lui dans un premier ouvrage écrit en collaboration avec le Rév. FRÈRE<sup>2</sup> et qui se rapportait aux années 1536-1574 ; maintenant, c'est la période de 1575 à 1603 qu'il traite seul. Le texte des documents remplit le tome II. Le premier volume est une introduction où l'auteur nous dit comment ils ont été rédigés, quelle autorité l'on peut accorder à leur témoignage, de quels moyens nous disposons aujourd'hui pour les compléter et les éclairer. Puis, dans une suite de chapitres très substantiels, il indique les moyens employés par l'administration royale pour faire fonctionner le nouvel établissement ; il montre comment il s'exerçait dans les paroisses, comment les laïcs devaient s'acquitter de leurs devoirs religieux, quelle situation était faite aux dissidents (Papistes) et aux Puritains.

Dès le début, et pendant une période plus ou moins longue, les Puritains répugnèrent à subir la contrainte d'une Église d'État qui imposait aux fidèles de se conformer aux règles établies pour le culte public. Ils estimaient que l'homme, créé libre, pouvait faire son salut sans intermédiaire et avec le seul secours de la grâce divine. L'acte d'uniformité était donc, à leurs yeux, contraire à la liberté individuelle et à la volonté de Dieu ; aussi furent-ils persécutés. Les Stuarts, non plus qu'Élisabeth, ne voulaient tolérer ces esprits indépendants. Dans l'introduction à un livre sur Richard Baxter, M. LADELL raconte les tribulations auxquelles ces infortunés furent soumis de 1558 à 1660<sup>3</sup>. Il prépare ainsi le lecteur à comprendre la vie et l'œuvre de Baxter, qu'il appelle le « Prophète » du puritanisme. Expression assez impropre, puisque Baxter n'a jamais songé à prédire l'avenir ; elle s'explique peut-être par l'usage, cher aux ministres puritains, de « prophétiser », c'est-à-dire de prêcher dans des assemblées visitées par le Saint-Esprit. Après la restauration de 1660, qu'il accueillit avec la ferveur d'un royaliste sincère, Baxter fut enveloppé dans les persécutions contre les partisans de la République abolie et contre les régicides. Ses souffrances ont trouvé un historien très sympathique en M. Ladell, ministre fidèle de l'Église anglicane ; il s'est surtout appliqué à tirer des *Reliquiae Baxterianae* les éléments moins d'une

1. W. P. M. KENNEDY, *Elizabethan episcopal administration ; an essay in sociology and politics* (Alcuin club collections, t. XXVI et XXVII). Londres, Murray, 1924, 2 vol. en 3 tomes, ccxlix-351 p.

2. W. P. M. KENNEDY et W. H. FRÈRE, *Visitation articles and injunctions of the period of the Reformation* (même collection, t. XVI-XVII), 2 vol. en 3 tomes.

3. A. R. LADELL, *Richard Baxter, puritan and mystic*. Londres, S. P. C. K., 1925, 158 p. ; prix : 5 s. — Ajouter une *Life of the Reverend Richard Baxter* par Fred. J. POWICKE (Jonathan Cape), que nous n'avons pas reçue. A l'occasion de ce dernier livre, une courte polémique s'est engagée dans le Supplément littéraire du Times en 1925 sur le petit problème de l'ordination de Baxter ; il en résulte que Baxter fut bien ordonné diacre de l'Église anglicane et qu'il ne fut pas ordonné une seconde fois chez les Presbytériens. Cf. *Bulletin of the John Rylands library*, t. X, p. 524.

biographie que d'un portrait moral de l'homme. C'est vraiment Baxter peint par lui-même<sup>1</sup>.

Le régime issu de la Révolution de 1688 faillit amener un schisme dans l'Église. Quelques évêques, plusieurs centaines de ministres du culte qui avaient juré obéissance aux Stuarts, représentants de Dieu sur la terre, refusèrent de prêter un nouveau serment aux souverains usurpateurs. Ce sont les *Non-jurors*. De gré ou de force, ils durent résigner leurs dignités et leurs bénéfices. Parmi eux, un petit noyau de Jacobites irréductibles opposa une longue résistance aux mesures de sévérité prises par le pouvoir, comme aux efforts de conciliation tentés pour les ramener sous le joug disciplinaire. C'est presque seulement à ces intransigeants que s'intéresse M. BROXAP<sup>2</sup>. Son livre est riche de substance théologique, mais d'un intérêt forcément très spécial.

S'il est vrai que le commerce suive le pavillon, l'*Union Jack* a certainement contribué à l'expansion de l'Église anglicane au dehors. Le livre de M. CHATTERTON, évêque de Nagpur, en est un témoignage<sup>3</sup>. Il a montré les débuts de son Église aux Indes depuis les premiers temps de la Compagnie des Indes orientales jusqu'à nos jours. La Société pour la propagation du christianisme (S. P. C. K.) et celle des Évangélistes en ont été les instruments les plus efficaces. Efforts individuels d'abord, puis disciplinés dès que l'épiscopat eut été introduit dans le pays en 1815. Quant aux résultats obtenus, Mgr Chatterton (p. 344) les résume ainsi : « En 1815, quand l'évêque Middleton arrive à Calcutta, il y avait sept cent mille chrétiens de toute race et de toute croyance ; aujourd'hui, ils sont plus de quatre millions, dont cinq ou six cent mille appartiennent à la confession anglicane. Alors, il y avait un évêque anglican pour tout l'hémisphère oriental ; maintenant, il y a treize diocèses dans la province ecclésiastique d'Inde, Birmanie et Ceylan. Alors, il y avait dans le clergé quarante membres anglais et pas un indien ; actuellement, il y en a un millier et les Indiens comptent pour un tiers ; parmi ces Indiens, il y a un évêque et deux archidiacones. Alors, il y avait dans tout le pays seulement quinze églises ; aujourd'hui, leur nombre dépasse douze cents. Alors, le *Prayer book* existait seulement en anglais, il y est maintenant traduit en quatorze langues et dialectes indigènes. » Ces chiffres sont impressionnants ; néanmoins, si l'on songe à l'étendue du pays et à son immense population, que d'efforts il reste à faire encore !

Comment est organisée cette Église anglicane d'outre-mer et quels sont

1. Nous n'avons pas reçu *Thomas Cartwright and Elizabethan puritanism, 1535-1603*, par le Rév. A. F. Scott PEARSON (Cambridge Univ. Press ; prix : 25 s.).

2. Henry BROXAP, *The later Non-jurors*. Cambridge, at the University Press, 1924, xv-360 p. ; prix : 21 s. — Le Rév. Sidney Leslie Ollard, l'un des auteurs du *Dictionary of Church history*, a donné, au début, les détails les plus précis sur les sources utilisées par M. Broxap.

3. Eyre CHATTERTON, bishop of Nagpur, *A history of the Church of England in India, since the early days of the East India company*. Londres, S. P. C. K., 1924, xxiv-353 p., treize illustr. ; prix : 12 s. 6 d.



ses rapports avec le primat de toute l'Angleterre? Un archevêque démissionnaire de Melbourne, Mgr CLARKE, le montre, mais seulement pour les Dominions, en laissant de côté l'Inde. Son livre<sup>1</sup> est un recueil de documents qu'il accompagne d'un commentaire tout à fait impersonnel. Un pareil ouvrage ne s'analyse pas. Signalons seulement un fait de caractère général. Tandis qu'en Inde, selon Mgr Chatterton (p. 345), l'Église anglicane tend à se séparer de Cantorbéry, dans les Dominions, affirme Mgr Clarke, elle paraît plutôt disposée à rester sous sa bienveillante obédience. « J'exprime ma conviction », dit-il p. xvi, « que l'attitude des archevêques successifs de Cantorbéry, chez lesquels réside l'expression extérieure de l'Église d'Angleterre à l'égard des Églises d'outre-mer, a largement contribué, surtout depuis la conférence de Lambeth en 1867, à leur sentiment de révérence et d'affection pour le siège primateal ».

2<sup>o</sup> *Les dissidents*. — Parmi les Églises libres, une des plus anciennes est celle des Anabaptistes ou, comme disent de préférence les Anglais, les Baptistes. Un ancien secrétaire de la *Baptist historical Society*, M. WHITLEY, a trouvé dans la bibliothèque de la Société les éléments d'une histoire complète de la secte, qui a propagé ses rameaux dans toutes les parties de l'Empire et au dehors<sup>2</sup>. « Ce fut une surprise générale », dit l'auteur avec un légitime accent de triomphe, « quand, au premier Congrès international des Baptistes en 1905, on apprit que la Société avait des Églises dans tous les pays d'Europe, excepté le Portugal et la Grèce » (p. 352). Ils sont le plus nombreux aux États-Unis d'abord; puis viennent le Canada, l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne et l'Australie. Le programme de l'Union baptiste de Grande-Bretagne et d'Irlande peut se résumer en ces mots : « Chaque disciple doit porter un témoignage personnel pour l'évangile du Christ et participer à l'évangélisation du monde. »

M. SIMON s'est, comme on sait, institué le biographe de John Wesley. Dans un premier volume (1923), il avait conté son enfance et sa jeunesse jusqu'en 1739; dans les tomes II et III<sup>3</sup>, il retrace les origines de l'Église méthodiste (1739-1747) et son organisation (1747-1756). Jusqu'alors, les deux frères, John et Charles, ont travaillé de concert; mais, à la fin de 1756, ils se séparent. Charles, tout en continuant ses prédications, adjure ses auditeurs de rester dans la communion anglicane, laisse à John les risques et l'honneur de la rupture. Nous aurons bientôt, sans doute, l'occasion de revenir sur cette étude si fouillée, si instructive, si touchante.

Je suis surpris de ne pas la trouver mentionnée dans le travail plus récent

1. Henry Lowther CLARKE, formerly archbishop of Melbourne, *Constitutional Church government in the Dominions beyond the sea and in other parts of the Anglican communion*. Londres, S. P. C. K., 1924, xvi-547 p.; prix : 25 s.

2. W. T. WHITLEY, *A history of British baptists*. Londres, Charles Griffin et C<sup>ie</sup>, 1923, xii-381 p.; prix : 10 s. 6 d.

3. John S. SIMON, *John Wesley and the advance of Methodism*. Londres, J. Alfred Sharp, The Epworth Press, 1925; prix : 18 s. chaque.

de M. PIETTE<sup>1</sup>, où cependant la place faite à la bibliographie est grande, parfois même surabondante. Ce n'est pas qu'il y eût trouvé beaucoup de faits inédits ou d'idées nouvelles, parce que les deux auteurs se réfèrent exactement aux mêmes sources, à savoir les œuvres et le journal de John Wesley, et qu'ils les ont scrutées dans un esprit à peu près semblable. Sans doute, M. Piette, élève de l'Université catholique de Louvain et qui a reçu du R. P. Emmanuel Van Berlo, provincial des Franciscains belges, l'autorisation de « poursuivre ses études pour mener à bonne fin ce travail », n'y a pas apporté la même ferveur que M. Simon ; mais il a été conquis, lui aussi, par la grandeur morale, le christianisme élevé de Wesley. Il s'est d'ailleurs placé à un point de vue plus général que M. Simon ; dans une première partie, il a présenté l'évolution protestante au xvi<sup>e</sup> siècle (Zwingli et Luther, réactions anabaptiste, nationaliste et calviniste contre les réformateurs) ; dans une seconde, il a tracé le tableau du protestantisme en Europe, en particulier de l'Eglise et des sectes anglaises au xviii<sup>e</sup>. Près de trois cents pages sont ainsi employées à mettre le lecteur en état de comprendre la réaction wesleyenne. Les deux derniers chapitres traitent de la doctrine et de l'organisation méthodistes. Comme conclusion, M. Piette est tenté de mettre Wesley à côté des « saints fondateurs » des grandes familles religieuses<sup>2</sup>.

3<sup>o</sup> *Les Catholiques*. — Dans sa biographie du cardinal Newman, un homonyme, qui n'a aucun rapport de parenté avec lui<sup>3</sup>, s'est proposé, laissant délibérément de côté la partie théologique, de retrouver l'homme dans ses livres. C'est donc une étude littéraire et morale, poursuivie d'ailleurs avec tact et simplicité, dans un sentiment de discrète admiration pour un des classiques de la littérature religieuse.

Lorsque dom Cuthbert BUTLER, à la fin de son importante vie de Mgr Ullathorne<sup>4</sup>, place ce personnage, qui fut évêque de Birmingham de 1850 à 1888 (mort en 1889), presque sur le même rang que Newman et Manning, parmi « les protagonistes qui ont travaillé au rétablissement de la hiérarchie catholique »

1. Maximin PIETTE, docteur en théologie, *La réaction wesleyenne dans l'évolution protestante ; étude d'histoire religieuse*. Bruxelles, Albert Dewit, 1925, xv-685 p., huit planches ; prix : 25 fr.

2. Je dois me contenter d'indiquer en note quelques ouvrages sur d'autres sectes dissidentes (ou Denominations) : *The short Journal and Itinerary journals of George Fox*, publ. par Norman PENNEY (Cambridge University Press) ; *New appreciations of George Fox*, avec une préface par J. Rendel HARRIS (The Swarthmore Press) ; *A history of the Quakers in Wales and their emigration in North America*, par le Rév. T. Mardy REES (Carmarthen, Spurrell) ; *The Congregational churches of Staffordshire*, par A. G. MATTHEWS (Congregational Union of England and Wales). Sera-t-il permis d'ajouter à cette liste *England's masonic pioneers*, par Dudley WRIGHT (Londres, Georges Kenning)?

3. Bertran NEWMAN, *Cardinal Newman ; a biographical and literary study*. Londres, Bell et fils, 1925, ix-223 p.

4. Dom Cuthbert BUTLER, benedictine monk of Downside abbey, *The life and times of bishop Ullathorne, 1806-1889*. Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1926, 2 vol., ix-368 et vii-381 p., portraits ; prix : 25 s.

(t. II, p. 297), il aurait dû rappeler aussitôt qu'à son héros furent épargnées les luttes de conscience, les angoisses qui assaillirent les deux grands serviteurs de l'Église anglicane dans leur marche vers Rome. William Bernard Ullathorne appartenait, en effet, à une famille du comté d'York, qui professait des opinions catholiques et qui même se glorifiait de compter parmi ses ascendants le chancelier Thomas More, « martyrisé » en 1535 ; c'est dans un collège catholique, tenu par les Bénédictins de Downside, qu'il fit sa première communion et qu'il entra dans les ordres (1828). Pas de luttes, pas de déchirement. Nous le savons d'ailleurs par lui-même, puisqu'il prit soin d'écrire son autobiographie en 1868, et ce document a été, comme il convenait, largement utilisé par l'auteur, qui en distingue soigneusement les différentes rédactions et qui l'a contrôlé à l'aide de beaucoup d'autres témoignages publiés ou inédits. Son œuvre comptera parmi les plus notables productions relatives à la restauration du culte catholique depuis le « Mouvement d'Oxford » jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La vie active d'Ullathorne commença par une mission en Australie (1832-1840) ; c'était alors une colonie où l'Angleterre reléguait les criminels (*convicts*). Il fut indigné de la barbarie avec laquelle ils étaient traités et il contribua beaucoup à l'abolition de la déportation, devenue une nouvelle forme de l'esclavage. Rentré dans son pays natal, il travailla de toute son âme au rétablissement de la hiérarchie catholique. Il fut d'abord un des quatre vicaires apostoliques chargés par le pape de gouverner l'Église, que maintenant l'État protestant voulait bien tolérer ; puis, quand Pie IX y eut rétabli l'épiscopat (1850), il fut aussitôt nommé évêque de Birmingham. Pendant les trente-huit années de son pontificat, il fut activement mêlé à la vie ecclésiastique. Ses rapports avec Newman et Manning, son rôle modérateur dans le concile du Vatican, les conflits entre l'Ordinaire et les Ordres religieux qui revendiquaient le privilège de l'exemption sont exposés de la manière la plus intéressante, neuve parfois et généralement impartiale. C'est un livre qui restera.

La mesure des progrès accomplis jusqu'à nos jours par le catholicisme dans certaines régions de l'Angleterre est fournie jusqu'à un certain point par l'agglomération londonienne. M. ROTTMANN, en effet, nous apprend qu'il y a visité, et il décrit soixante-dix-huit églises et chapelles dans le seul diocèse de Westminster ; on ne les voit guère, car beaucoup sont cachées par des ilots de maisons ou au fond d'impasses ; elles n'en sont pas moins le témoignage vivant du nombre considérable des fidèles. L'auteur raconte brièvement l'histoire de chacune d'elles et il note en détail ce qu'elles contiennent d'intéressant au point de vue artistique. Tous les styles y sont représentés, ce qui prouve l'extrême variété des communautés qu'elles abritent et l'indépendance de leur goût. Fruit admirable de la liberté.

1. Alexander ROTTMANN, *London catholic churches, a historical and artistical record*. Londres, Sand et C<sup>ie</sup>, 1926, XXI-301 p. et 82 illustr. ; prix : 6 s. Une bonne carte du diocèse catholique de Westminster eût été fort utile.

L'Église anglicane est-elle menacée maintenant d'un nouveau schisme qui, cette fois, ramènerait une partie de son clergé, notamment celui de la Haute-Église, à l'obédience romaine? Les tentatives récentes de rapprochement qui ont été faites auprès du cardinal Mercier par Lord Halifax<sup>1</sup> donneront-elles les fruits que certains n'hésitent pas à prophétiser? L'Église épiscopaliennne des États-Unis, qui est une branche nationalisée de l'Église anglicane, a décidé, dans un congrès général tenu à Oregon en 1922, qu'elle admettrait désormais l'efficacité des prières pour les défunts. Ce n'est là qu'un premier pas, assure-t-on. Rome est immuable, elle attend, et les polémiques continuent<sup>2</sup>. L'Église anglicane a été récemment dotée d'un self-gouvernement assez élargi<sup>3</sup>. Le rôle éminent qu'on y donne aux laïcs lui rendra-t-il une nouvelle vigueur?

Ch. BÉMONT.

1. Voir dans le *Correspondant*, 10 juillet 1926, l'intéressant article d'Hippolyte Hermer sur M. Portal, l'apôtre de l'union des églises. L'abbé Fernand Portal, prêtre de la Mission, mort en 1925, fut pendant quarante années l'ami et le principal collaborateur de Lord Halifax.

2. Notons ici seulement, et un peu au hasard, quelques livres ou brochures : S. L. OLLARD, *The anglo-catholic revival ; some persons and principles* (recueil de six conférences faites à l'église de Tous-les-Saints). Londres, Mowbray ; prix : 3 s. 6 d. — Viscount HALIFAX, *Reunion and the roman primacy ; an appeal to members of the English Church union* (Ibid. ; prix : 1 s.). — Kenneth D. MACKENSIE, *The confusion of the Churches ; a survey of the problem of reunion* (Philip Allan ; prix : 10 s. 6 d.). — *The first five years of the Church assembly, 1920 to 1925*, par un membre de la première Chambre des laïcs (S. P. C. K. ; prix : 1 s.). En appendice, on trouve la constitution de l'Assemblée nationale de la Church of England, qui est destinée peut-être à jouer un grand rôle dans les transformations futures de cette Église. — W. H. CARNEGIE, sous-doyen de Westminster abbey, *Anglicanism, an introduction to its history and philosophy* (G. P. Putnam's Sons, 1925, 219 p. ; prix : 7 s. 6 d.), etc. — Fermons cette liste par une brochure de Mgr P. BATIFFOL, *Catholicisme et papauté ; les difficultés anglicanes et russes* (Paris, Lecoffre-Galda, 1925, in-16, 126 p. ; prix : 4 fr.). Le savant controversiste y répond à Charles GORE, évêque démissionnaire d'Oxford (Mgr Batiffol ne l'appelle jamais autrement que « Bishop Gore », comme s'il répugnait à lui donner le titre consacré d'évêque), et à son livre, *Catholicism and roman catholicism* (1923) ; à KATTENBUCH sur le *Tu es Petrus* ; à F. W. PULLER, *The primitive saints and the see of Rome* ; à GLOBUKOVSKY, *Papal Rome and orthodox East*. Il est infatigable dans son apostolat.

3. *Quo tendimus ? Primary charge delivered at his visitation to the clergy of his diocese in November 1924*, par l'évêque de Durham, Herbert Hensley HENSON (Londres, Hodder et Stoughton ; prix : 2 s. 6 d.).



## COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Éd. PHILIPPON. **Les peuples primitifs de l'Europe méridionale. Recherches d'histoire et de linguistique.** Paris, Leroux, 1925. Un vol. in-8°, xii-327 pages.

Dans ce livre intéressant, mais d'une lecture souvent difficile, l'auteur étudie l'origine des peuples, Thraces, Illyriens, Ibères et Ligures, qui, vers le milieu du second millénaire avant notre ère, se mirent en branle pour occuper les pays situés sur le pourtour oriental de la Méditerranée. A quels groupes ethniques appartenaient ces émigrants? Quel fut leur ordre de marche? Quelles contrées traversèrent-ils au cours de leurs migrations? Pour répondre à ces questions, M. Philippon, devant la prétendue faillite des résultats donnés par l'anthropologie et l'archéologie préhistoriques, s'appuie sur les documents écrits et surtout sur l'étude de faits d'ordre linguistique et toponymique.

Lorsque les peuples de langue indo-européenne pénétrèrent dans l'Europe méridionale, celle-ci était sous la domination des Égéens (Pélasges), dont les ancêtres, originaires de la région du Haut-Tigre, avaient dû, devant les progrès de l'invasion hittite, chercher un refuge en Asie antérieure, d'où leurs flottilles s'étaient élancées à la conquête de la mer Égée et de la péninsule des Balkans. C'est par ce voisinage avec les Iraniens que l'auteur explique les rapports qui existent entre l'onomastique égéenne et celle de l'Iran. Vers le milieu du deuxième millénaire, les Égéens pénètrent en Italie et, à la fin de cette même période, les Pélasges Tursènes s'emparent de l'Étrurie. Contrairement à l'opinion généralement admise, M. Philippon distingue les Pélasges Tursènes des Étrusques et, reprenant pour son compte la théorie de Denys d'Halicarnasse, il se refuse à voir dans ces derniers des Orientaux. Ce sont encore des Égéens, les Tartesses, qui, dans le même temps, quittant l'Afrique septentrionale, entrent en Espagne, s'emparent de la vallée de l'Èbre, franchissent les Pyrénées et s'installent dans le sud de la Gaule, où ils introduisent dans la toponymie des noms d'origine égéenne.

Ce serait seulement à partir du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle ap. J.-C. qu'apparaissent dans la péninsule des Balkans de nouvelles populations, les Achéens, descendus de l'Europe centrale. M. Philippon a été amené à proposer cette date du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, manifestement trop basse, parce que, contrairement aux théories des historiens modernes, il se refuse à reconnaître des Achéens dans les *Agaiousha* vaincus par Menephtah au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Il paraît avoir ignoré les récents travaux auxquels ont donné lieu les découvertes de Boghaz-Keui et en particulier celui du P. Dhorme (*Revue biblique*, 1924, p. 155 et suiv.), qui propose de remonter encore l'époque où se produisit la poussée grecque en Asie et partant l'entrée en scène des Achéens dans les Balkans.

Si l'on s'en tient exclusivement à des faits d'ordre linguistique, il apparaît que

les envahisseurs ibères, illyriens et ligures ont, à un moment donné, habité dans l'Europe centrale des régions limitrophes. L'ordre de marche de ces populations peut se rétablir ainsi : dans leur descente vers le sud, les Ibères, se heurtant au massif alpestre, se divisent en deux branches. La première (Ibéro-Sicanes) se dirige vers l'Italie, où elle précède les vagues illyriennes et ligures ; la seconde (Ibères proprement dits), après avoir remonté le cours du Danube, s'installe dans les pays compris entre la forêt Hercynienne, le Rhin et la mer du Nord, et se trouve en contact avec les Celtes et les Germains. C'est de là que les Ibères partirent pour les rivages de la Grande-Bretagne et la conquête de l'Europe occidentale, où les noms de rivières ou de montagnes permettent de les suivre dans leurs migrations à travers l'Italie, la Provence, l'Aquitaine et l'Espagne. Vers la même époque, les Ligures quittent la vallée du Danube et, tandis que les uns suivent le Rhin, les autres prennent la route de l'Italie ; dans le nord de la Gaule, ils précèdent les Celtes, mais ils n'occupent pas les régions méridionales du pays et n'ont jamais pénétré en Espagne. On n'acceptera que sous toutes réserves cette dernière hypothèse, qui ne s'accorde pas avec les derniers résultats de l'archéologie ; et là apparaît le point faible de ce travail, où l'auteur prétend résoudre le grave problème du peuplement de l'Europe aux débuts de l'histoire, en ignorant systématiquement les résultats des fouilles archéologiques et les importants travaux auxquels ils ont donné lieu.

Raymond LANTIER.

---

Dr G. CONTENAU. *La civilisation phénicienne*. Paris, Payot, 1926. Un vol. in-8°, 396 pages et 137 figures.

Ce livre clair et précis, qui repose sur une connaissance approfondie du pays et des monuments, vient heureusement combler une lacune de la littérature archéologique. Le moment est particulièrement favorable pour publier une histoire de la civilisation phénicienne, alors que la France poursuit en Syrie d'importants travaux de fouilles dont les résultats ont été de poser à nouveau certains problèmes que l'on croyait résolus ou sur le point de l'être, tels que ceux de l'invention de l'alphabet, de l'origine des Phéniciens et de l'influence civilisatrice qu'ils ont exercée.

Comme le fait remarquer justement l'auteur dans son chapitre liminaire, peu de pays auront été aussi esclaves de leur situation géographique que la Phénicie. Réduite à une étroite bande de terre distante au plus de cinquante kilomètres de la mer, la « plaine de Phénicie » est divisée en compartiments par les prolongements montagneux que le Liban envoie vers la côte. Les communications ont été de tout temps extrêmement difficiles entre ces cantons que réunissent seulement des sentiers abrupts taillés en escaliers dans le roc. Pratiquement, il n'y eut de relations que par mer. Cet isolement eut pour effet d'empêcher la formation d'un véritable royaume et amena le morcellement du pays en une série de petits États ayant pour métropoles des villes établies sur des caps dans le voisinage d'une île refuge, comme Arad, Tyr et Sidon. Dans ses relations avec le monde antique, la Phénicie, qui se présente comme un passage étroit faisant communiquer l'Afrique avec l'Asie, ne peut rester isolée au milieu des conflits et des rivalités qui mettent aux prises les empires. Les ressources qu'elle tire de son commerce et de ses forêts, l'im-

portance de sa flotte attireront bien des convoitises. Sa possession est pour son vainqueur une « porte ouverte soit sur l'Afrique, soit sur l'Asie, une « marche » qui constituait un rempart pour soi-même et un point de départ à une invasion future » (p. 37-38).

Dès le troisième millénaire, la Phénicie est en rapports avec l'Égypte, qui envoie des présents au temple de Byblos et des expéditions maritimes pour rapporter les bois qui lui font défaut. M. Moret estime que des relations purement commerciales suffiraient à expliquer les analogies qui se manifestent entre ces deux civilisations ; contrairement à cette opinion, le D<sup>r</sup> Contenau (p. 48-56) n'est pas éloigné de croire à une invasion asiatique en Égypte antérieurement à l'époque que nous ont révélée les fouilles de Byblos, car, dit-il, « il est difficile de supposer que les Égyptiens soient venus s'imprégner de la civilisation asiatique par l'intermédiaire de la Phénicie ; cette hypothèse ne rendrait pas compte de ce qu'a de profond l'influence asiatique et ne permettrait pas d'expliquer des mythes comme celui des forgerons d'Horus, auxquels elle est étroitement attachée ». Au début du second millénaire, les princes de Byblos sont les vassaux des Pharaons, mais l'invasion des Hyksos submerge la Syrie et la met sous la dépendance de l'Asie. Lors des guerres de la reconquête, Ahmès I<sup>er</sup> s'empare de la Phénicie et Thoutmès la réduit de nouveau au rôle de vassale. Mais cette possession est précaire. Les lettres de Tel-el-Amarna montrent que la domination égyptienne se heurte à un ennemi puissant, les Hittites, qui s'infiltra dans le pays et, avec l'aide du roi d'Amurru, s'empare peu à peu de la Syrie. Pauvre en hommes et en territoires, sans aucune puissance militaire, mais jalouse de son indépendance, la Phénicie ne pourra lutter que par l'intrigue et avec le secours de l'étranger. A part une courte période d'indépendance qui, dans la première moitié du premier millénaire, marque l'apogée du commerce de Tyr et de l'expansion phénicienne dans le bassin de la Méditerranée, elle sera tour à tour soumise à l'Assyrie, à la Perse, à la Macédoine et enfin à Rome.

Comme toutes les marches, la Phénicie a subi les influences civilisatrices des peuples qui se disputèrent sa possession. Sa religion est un compromis où voisinent des traits empruntés les uns à la Palestine, les autres à la Mésopotamie ; elle révère les forces naturelles et les incarne en un couple divin. Ses dieux, dont le nom se cache sous une périphrase, partagent le culte qui leur est rendu avec des objets de vénération qui, sans être eux-mêmes des divinités, sont cependant en relations avec elles, tels que les montagnes, les eaux sacrées, les arbres sacrés. En art, la Phénicie ne montre pas une plus grande originalité. Chaque période, chaque introduction d'un motif nouveau est déterminée par l'importation étrangère. L'artiste phénicien copie son modèle d'abord servilement, ensuite plus librement. Son originalité consiste dans le choix des thèmes, dans leur agencement suivant un ordre qui lui est propre, dans l'adjonction d'une influence étrangère à un motif déjà pris dans un autre art. Ce n'est jamais un art qui commande : il suit (p. 278). On ne saurait s'étonner de ce manque d'imagination, les Phéniciens, ayant été avant tout des commerçants, des intermédiaires, ont imité ce qui était de bonne vente et pouvait achalander leurs comptoirs. Cette intensité du commerce n'est pas seulement prouvée par la multitude d'objets de toute nature qu'il répandit à travers le bassin de la Méditerranée, nous en trouvons l'affirmation dans le passage fameux d'Ézéchiel, XXVII, 1-25, où le prophète décrit longuement l'opulence de Tyr.

Les derniers chapitres sont parmi les plus intéressants et les plus nouveaux de ce livre déjà si riche. L'auteur y étudie les problèmes soulevés par les nouvelles décou-

vertes. Si l'on doit désormais faire aux Phéniciens une part plus grande qu'on ne le croyait jusqu'ici dans la formation de l'alphabet, le rôle de la Phénicie dans l'évolution de la civilisation grecque doit être, par contre, assez réduit. Le témoignage des poèmes homériques est exact, mais il ne vaut que pour l'époque où les poèmes ont été composés. Enfin, on retrouve dans la formation du peuple phénicien la même multiplicité d'éléments, Égyptiens, Sémites (Chananéens, Amorrites), Asianiques (Hittites), Égéens et autochtones, qui peut-être doivent être rattachés à l'un de ces groupes.

Cet important ouvrage servira de guide à ceux qui voudront embrasser d'un coup d'œil la civilisation phénicienne et sera pour les travailleurs l'excellent manuel auquel on ne saurait se dispenser d'avoir recours.

Raymond LANTIER.

Jordan IVANOV. *Bogomilski knigi i legendi* (Livres et légendes des Bogomiles). Sofia, Académie bulgare des sciences, 1925. In-8°, vii-387 pages, index.

L'auteur commence et termine son livre par des considérations générales sur les religions ou sectes qui amenèrent le prêtre Bogomil (x<sup>e</sup> siècle) à embrasser les idées dualistes, sur les causes qui favorisèrent le développement de la doctrine en Orient et en Occident et enfin sur l'origine des légendes cosmogoniques des Bogomiles. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'examen des livres canoniques et liturgiques des Bogomiles (p. 49-327), le reste aux légendes pieuses (p. 327-383).

C'est du mazdéisme persan et du manichéisme babylonien (III<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) que procèdent les doctrines des Pauliciens et des Bogomiles, qui datent les premières du IX<sup>e</sup> siècle, les secondes du x<sup>e</sup>. Toutes ces croyances ont un caractère commun : elles reconnaissent un double principe créateur, le Bien ou Dieu, le Mal ou Satanail, ennemi de Dieu. Toutes ont un caractère ascétique et spirituel. Toutes viennent de l'Asie, en particulier de la Perse, de la Babylonie, de l'Arménie. Elles ont passé d'Asie Mineure ou de Syrie en Europe, dans les Balkans d'abord par la transplantation de colons arméniens en Thrace, à Plovdiv (Philippopoli) par les empereurs byzantins au VIII<sup>e</sup> et au x<sup>e</sup> siècle. C'est l'empereur arménien Jean Zimiscès (969-976) qui établit ses compatriotes pauliciens autour de Plovdiv pour lutter contre les Petchénègues. Ils y sont encore aujourd'hui, convertis au catholicisme latin à partir du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle par des Franciscains de Bosnie.

Leurs coreligionnaires, les Bogomiles, ne se distinguent guère des Pauliciens que par un souci plus constant d'échapper par l'ascétisme aux démons (diables), par un goût de prédication érudite et par de hardies théories sociales visant à l'égalité telle qu'elle existait dans l'Église primitive. Persécutés le plus souvent, parfois tolérés sous le tsar Asén II, 1218-1241, échappant à la croisade que le pape Grégoire IX réclame contre eux au roi de Hongrie Béla IV (1238), condamnés aux conciles de Tirnovo (XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles), ils remplissent tout le moyen âge du bruit de leur hérésie, qui gagne l'Occident et influe sur la Réforme.

Byzance, la Serbie subissent leur contact du x<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle ; émigrés en Italie et en rapports commerciaux avec les cités lombardes et autres, ils ne tardent pas à trouver un terrain favorable dans le midi de la France. Pour les anéantir, il faut la



guerre des Albigeois, 1208-1218, et la réunion du Languedoc au domaine royal (1226), sans parler de l'établissement des Dominicains à Toulouse en 1215 et de l'Inquisition. Leurs protestations contre la corruption du clergé, leur pureté morale, leur abnégation se transmettront par les Vaudois, les Hussites, etc., au protestantisme du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les théories cosmogoniques empruntées aux livres ou aux légendes des Bogomiles autorisent l'auteur à penser que Slaves et Turcs primitifs, monothéistes, ont dû emprunter les idées dualistes aux Chaldéens. Peut-être est-il encore prématuré de s'aventurer sur ce terrain. Peut-être aussi quelque défaut de plan pourrait-il être reproché à l'auteur et quelques inexactitudes relevées çà et là (Philippe-Auguste n'a jamais pris part lui-même à la croisade des Albigeois, p. 42), mais ces quelques réserves n'empêchent pas le travail de M. Ivanov d'être le premier en ce genre, c'est-à-dire à la fois original, solide et utile.

Gaston CAHEN.

---

J.-J. JUSSERAND. *A literary history of the English people, from the origins to the civil war*. Londres, Fisher Unwin, 3<sup>e</sup> édit., t. I et II, 1925 et 1926, xix-566 et xvi-551 pages. Prix : 15 s. chaque.

L'éminent diplomate qui, pendant tant d'années, a représenté la France auprès de la République étoilée, M. Jusserand, est, comme on le sait, un des hommes qui actuellement connaissent le mieux la langue, la littérature et les mœurs de l'Angleterre durant tout le cours de son histoire. Son *Histoire littéraire du peuple anglais*, publiée en deux volumes (1894 et 1896), a reçu en France un accueil empressé ; traduite en anglais, elle touche un public plus étendu et son succès a été encore plus grand. Moins dogmatique que celle de Taine, elle est beaucoup plus variée ; d'ailleurs, elle se présente avec un caractère d'érudition que ne comportait pas l'œuvre de son illustre prédécesseur ; ce n'est pas non plus un manuel à l'usage des étudiants comme l'excellent précis de MM. Legouis et Casamian. C'est un travail très personnel, présenté avec art par un lettré délicat qui connaît aussi bien les hommes que les livres. L'édition originale en était si solidement construite qu'après trente ans et plus l'auteur n'a pas cru devoir le retoucher, sinon d'une main très légère ; il n'a guère remanié que les notes, encore a-t-il dû, l'ouvrage étant cliché, s'imposer la plus grande discrétion. Dans l'édition anglaise, les références mises au bas des pages ont été mises au courant de la science ou parfois entièrement refaites ; ainsi celles qui se rapportent aux vieux poètes Caedmon et Cynewulf et à Chaucer (t. I, p. 71, 202), aux origines de l'imprimerie et à sa lente introduction en Angleterre, au Catalogue des écrivains illustres de la Grande-Bretagne de John Bale (t. II, p. 28 et 64). Si quelques points ont vieilli, on excusera facilement un auteur distrait par d'autres soins beaucoup plus pressants<sup>1</sup>.

1. Pour les lois anglo-saxonnes, l'auteur n'a pas mentionné la magistrale édition de Liebermann, qui donne le meilleur texte avec le plus savant commentaire. Les *Gesta regum* de Guillaume de Malmesbury sont indiqués d'après l'édition de Hardy (1848) et non d'après celle, préférable, de W. Stubbs (1887-1889). Pour les *Yearbooks*, on ne peut plus maintenant se contenter de l'édition de Horwood (1863) ; les préfaces de Bolland insistent sur l'intérêt que ces

Cependant, il faut signaler une importante innovation. Dans la rédaction primitive, l'ouvrage s'arrêtait au début du xvii<sup>e</sup> siècle ; le tome II se termine maintenant avec le chapitre iv du livre V, consacré à la littérature précieuse du xvi<sup>e</sup> siècle (Lyly et l'Euphuisme, Sidney et son *Arcadie*, le roman picaresque de Middleton, etc.) ; les chapitres v, vi et vii, consacrés à Shakespeare et au théâtre de son temps, sont réservés pour un tome III et dernier qui continuera l'exposé de l'histoire littéraire jusqu'à l'explosion de la guerre civile, c'est-à-dire jusqu'à l'ultime fin de la période élisabéthaine. Souhaitons que cette dernière partie, neuve pour une bonne part, soit bientôt livrée au public. M. Jusserand nous doit maintenant le Recueil des instructions aux ambassadeurs de France auprès des rois d'Angleterre, auquel il n'a pu consacrer jusqu'ici que de rares moments de loisir ; ce sera comme un heureux prolongement de sa belle carrière diplomatique.

Ch. BÉMONT.

---

Frederick J. TEGGART. *Theory of History*. New-Haven, Yale University Press, et Londres, Humphrey Milford, 1925. In-8°, xx-231 pages. Prix : 14 s.

Id. *The processus of History*. Ibid., 1918. In-16, x-162 pages.

Ernest SCOTT. *History and historical problems*. Oxford University Press, 1925. In-16, vi-219 pages.

Allen JOHNSON. *The historian and historical evidence*. New-York, Ch. Scribner's sons, 1926. In-8°, viii-179 pages. Prix : 7 s. 6 d.

Jamais on n'a tant philosophé sur l'histoire. C'est que jamais peut-être les historiens ne se sont montrés plus hardis et n'ont abordé aussi délibérément les problèmes les plus complexes. Leur audace donne à réfléchir. La « pauvre petite science conjecturale » dont parlait Renan est-elle en mesure, vraiment, de donner satisfaction à notre curiosité ? Est-ce même une « science » ? Les historiens ne sont-ils pas plutôt des « instinctifs » qui obéissent à de vagues « impressions » et qui reconstituent le passé à coup d'« intuitions » auxquelles le génie même n'enlève rien de leur caractère arbitraire ? Ne sont-ils pas tous aveuglés par des préjugés tenaces qui les empêchent de comprendre les faits et de discerner leurs rapports ? Beaucoup de bons esprits se le demandent avec inquiétude ; et, quand bien même ils se montreraient plus habiles à diagnostiquer le mal qu'à le guérir, il y a profit à écouter leurs doléances.

M. Teggart s'est spécialisé dans ce genre d'études. Nous rendions compte ici, il y a bientôt dix ans (*Rev. histor.*, t. CXXV, 1917, p. 350-351), de ses « Prolégomènes à l'histoire ». Il n'a cessé depuis lors de dissertar sur le but et les méthodes de l'histoire. Un petit volume, paru en 1918 et intitulé « Les procédés de l'histoire », se proposait d'aiguiller les historiens sur la voie qui devait les mener enfin à une concep-

compilations présentent pour la connaissance de la société et des mœurs ; c'est par là surtout qu'ils intéressent l'historien de la littérature. Le chapitre sur les chroniqueurs latins du xii<sup>e</sup> siècle aurait gagné à être revu de près, s'il était possible, comme l'est celui qui traite des œuvres en langue anglaise du même temps.

tion scientifique de leur rôle ; car M. Teggart est persuadé que jusqu'alors ils ont fait fausse route et que, si leur « technique d'investigation » est meilleure ou moins mauvaise que jadis, leurs constructions restent fragiles, hasardeuses et, pour tout dire, ne marquent aucun progrès réel. Il connaît les travaux des théoriciens qui l'ont précédé, en particulier ceux de M. Henri Berr, mais ne s'en déclare qu'à demi satisfait et s'étonne du peu d'influence qu'ils ont exercée sur les travaux des historiens. Dans son nouveau livre, il note, non sans malice, que la grande entreprise de M. Berr, *L'évolution de l'humanité*, n'aboutit qu'à des volumes sans lien apparent entre eux et écrits à l'« ancienne manière » par des spécialistes que la pensée du directeur ne semble pas avoir inspirés.

D'une façon générale, M. Teggart, comme il arrive à tous ceux qui s'essaient à disserter sur l'histoire, réserve beaucoup plus de place aux imperfections actuelles qu'aux perfections dont il rêve ; son œuvre, à lui aussi, est plus destructive que constructive. Il fait la chasse aux diverses erreurs d'optique commises par les historiens, qui oublient trop souvent, et ici nous sommes d'accord avec lui, que le point de vue exclusivement national ou au moins européen égare la plupart de ceux qui se mêlent d'écrire des livres historiques. Il réclame une conception moins étriquée, un plus juste sentiment des « valeurs », de l'importance relative et de l'interdépendance des faits. Il réclame aussi un meilleur et plus large recours à la méthode comparative. Tout cela est excellent. Mais (serions-nous donc victime d'une illusion?) ces notions nous semblent aujourd'hui admises par nombre des hommes d'étude à qui il s'en prend, et leurs écrits, si nous ne nous trompons, commencent à s'en ressentir. Remercions-le de sa sollicitude ; mais invitons-le à se pencher plus attentivement sur les humbles travaux des historiens qui, sans dissenter, s'appliquent à transformer leur science, ou leur art (cette distinction, nous l'avouons, nous importe peu), au gré de ses désirs.

L'ambition de MM. Scott et Johnson est moindre : sans prétendre au rôle de réformateurs, ils prennent l'histoire telle qu'elle est et cherchent à en exposer très sommairement les procédés. Le livre de M. Scott est une suite d'aimables causeries sans prétention sur les sujets suivants : le but de l'histoire, la méthode historique, le facteur géographique, le facteur individuel, les rapports avec les sciences physiques, la valeur éducative de l'histoire, l'histoire et le patriotisme, les divers types d'histoire, les problèmes historiques, l'influence de l'histoire sur la vie des peuples.

M. Johnson, plus didactique, se place à peu près au même point de vue que MM. Langlois et Seignobos dans leur *Introduction aux études historiques*. En sept courts chapitres, très inspirés du *Lehrbuch* d'E. Bernheim, il donne aux débutants quelques indications élémentaires sur « les sources de l'information historique », « les bases du doute historique », « la technique de la critique historique », « l'établissement de l'évidence », « l'évolution de la méthode », « la nature de la preuve en histoire », « l'usage de l'hypothèse ». Il ne vise pas à la nouveauté ; mais son livre (qui pourrait cependant parfois être mieux informé) est clair, sobre, bien composé.

LOUIS HALPHEN.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

**Histoire générale.** — Nous avons annoncé dans notre livraison de juin dernier l'apparition du tome I<sup>er</sup> de l'*Histoire générale* publiée sous la direction de nos deux collaborateurs, Louis HALPHEN et Philippe SAGNAC, à la librairie Félix Alcan. La publication se poursuit avec rapidité. Le second volume (tome V de la série), qui inaugure la période du moyen âge, paraîtra au début d'octobre. Il a pour titre *Les Barbares des grandes invasions aux conquêtes turques du XI<sup>e</sup> siècle* et pour auteur L. HALPHEN. On annonce, d'autre part, que le troisième volume (tome III de la série), *La conquête romaine*, par A. PIGANIOL, sera mis sous presse aussitôt après et que l'année 1927 verra l'apparition des premiers volumes consacrés aux périodes modernes et contemporaines.

Voici, en attendant un compte-rendu plus détaillé, la table des matières sommaire du tome V :

LIVRE I : Les conquêtes barbares depuis l'entrée des Huns en Europe jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. — Chap. I : Le monde barbare vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle ; chap. II : La prise de possession des provinces romaines ; chap. III : L'empire des Huns ; chap. IV : L'Occident aux mains des Barbares ; chap. V : Les États et la société germaniques au début du VI<sup>e</sup> siècle ; chap. VI : Le royaume ostrogothique ; chap. VII : La revanche de Rome : Justinien ; chap. VIII : Le retour offensif des Barbares et la lutte pour la sauvegarde de l'Empire en Orient (565-630) ; chap. IX : L'Islam et la formation de l'État arabe jusqu'à la mort de Mahomet ; chap. X : La conquête arabe ; chap. XI : L'État arabe sous les premiers califes (632-750) ; chap. XII : L'Orient byzantin au lendemain de la conquête arabe ; chap. XIII : L'Occident chrétien du milieu du VI<sup>e</sup> au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle.

LIVRE II : Les nouveaux empires et les Barbares. — Chap. I : L'empire des Abbassides et la civilisation musulmane au IX<sup>e</sup> siècle ; chap. II : L'empire de Charlemagne ; chap. III : La renaissance de la civilisation antique en Occident ; chap. IV : La dislocation de l'empire carolingien ; chap. V : L'expansion scandinave aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles ; chap. VI : La fondation de l'empire bulgare ; chap. VII : L'établissement des Hongrois ; chap. VIII : Otton le Grand et la restauration de l'empire d'Occident ; chap. IX : Le redressement de l'empire byzantin (963-1025) ; chap. X : L'anarchie dans le monde de l'Islam ; chap. XI : La ruée turque au XI<sup>e</sup> siècle.

— Harold J. LASKI. *Political thought in England from Locke to Bentham*, 3<sup>e</sup> tirage (Londres, William et Norgate, 1925, in-16, 253 p. ; prix : 2 s. 6 d. ; coll. Home University Library). — L'auteur n'a pas prétendu écrire une œuvre originale ; il s'est beaucoup servi du livre de Leslie Stephen, *The english thought in the XVIII<sup>e</sup> century* ; mais il nous donne un tableau précis et vivant de l'évolution de la pensée anglaise au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il montre d'abord pourquoi les idées de Locke devaient s'imposer si fortement, d'abord aux théoriciens français, à Rousseau, comme à Montesquieu, et plus tard aux hommes qui ont accompli la révolution améri-



caine. En Angleterre même, où le souci de consolider le régime issu de la révolution de 1688, de définir nettement les rapports entre l'Église et l'État préoccupent surtout les esprits, ce fut d'abord, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, une période de stagnation ; il n'y a guère à signaler que *The idea of a patriot king*, de Bolingbroke, qui annonce le gouvernement de Georges III, et l'œuvre puissante de Hume, le prototype de l'école utilitaire. Puis, l'influence de Montesquieu se fait sentir sur des écrivains comme Brown, Ferguson, oubliés aujourd'hui, célèbres en leur temps, Blackstone et De Lolme, tandis que Price et Priestley sont familiers avec la pensée de Rousseau. Un important chapitre est consacré à Burke, si profondément imbu de la tradition anglaise, si hostile à la conception démocratique qu'il ne pouvait être que l'ennemi forcené de la Révolution française ; M. Laski caractérise nettement la nature de son esprit et de son talent, plus oratoire que philosophique. Enfin, il établit très justement que le libéralisme économique, qui s'affirme avec Adam Smith, n'était qu'une des manifestations des tendances générales de l'époque, qui ne croyait qu'à l'effort individuel ; il montre très justement que la révolution industrielle, encore à ses débuts, n'a pas exercé une grande influence sur les idées économiques d'Adam Smith ; sa conception du capital le prouve.

H. SÉE.

— Corrado BARBAGALLO. *Che cosa è il materialismo storico* (Milan, Albrighi et Segati, 1925, 60 p. ; extr. de la *Nuova rivista storica*, t. VIII et IX). — Exposé remarquablement précis, clair et objectif de la doctrine du matérialisme historique, telle qu'elle a été formulée par Karl Marx et Engels. M. Barbagallo montre que ces deux penseurs n'ont pas prétendu que l'histoire était uniquement conditionnée par les phénomènes économiques ; ils se sont efforcés de démontrer, théoriquement et en prenant des exemples concrets, que ces phénomènes jouent un rôle prépondérant et de plus en plus marqué au cours des siècles. Ils ne nient pas non plus l'action des individus, mais s'appliquent à démontrer que cette action s'exerce dans le sens de l'évolution, conditionnée par la vie économique elle-même. M. Barbagallo montre aussi les relations qui existent entre le matérialisme historique et la doctrine collectiviste. Enfin, il nous indique que cette théorie s'encadre dans la philosophie générale du marxisme, laquelle se rattache assez étroitement à la dialectique hégélienne. On se rend compte que la conception du matérialisme historique, ou, d'une façon plus large, de l'interprétation économique de l'histoire a été un stimulant efficace pour les études historiques. L'auteur ne s'est pas proposé d'en entreprendre la critique. Il y aurait évidemment à rechercher ce qu'elle peut avoir d'un peu étroit et *einseitig* ; mais l'impartial exposé qu'il nous en a donné pourra être le point de départ d'une étude de cette sorte. On trouvera, à la fin du mémoire, une utile bibliographie de la question. H. S.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

---

### FRANCE.

**Bulletin de la Société d'histoire moderne.** 1926, mai. — Henri PIRENNE. La vente des biens nationaux en Belgique. — J. BOURDON. Les Archives nationales et l'histoire de la Belgique sous le Consulat et l'Empire. — L. GUENEAU. L'utilisation du port d'Anvers et la collaboration franco-belge. — Michel HUISMAN. La Belgique dans la crise de 1840. — DE RIDDER. La neutralité belge pendant la guerre de Crimée. — Juin. Oscar-Albert JOHNSEN. Le commerce entre la France méridionale et les pays du Nord sous l'ancien régime.

**Bulletin hispanique.** 1926, juillet-septembre. — Justo PEREZ DE URBEL. Origen de los himnos mozárabes; suite. — Georges CIROT. Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII. — G. LE GENTIL. Publications du centenaire de Camoëns (depuis 1880). — R. AVEZOU. Rapport à M. Pierre Paris, directeur de l'École des Hautes-Études hispaniques (recherches aux Archives royales de Barcelone sur les rapports de la France et de l'Aragon de 1285 à 1327).

**Bulletin philologique et historique (Jusqu'à 1715) du Comité des travaux historiques et scientifiques.** Année 1924 (publ. en 1926. Paris, éditions Leroux, xlv-352 p.). — 57<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes de Paris et départements, tenu à Dijon en 1924. Analyse des communications. — Procès-verbaux des séances. E. DEVILLE. Compte de la recette et revenu du temporel de la ville et banlieue de Lisieux, 1524-1526. — Ulysse ROUCHON. Deux chartes de croisades, 1120 et 1250 (les croisés intéressés sont, dans la première, Goufier de Jaligny; dans la seconde, Roger de La Rochelambert; la seconde est suspecte pour plusieurs raisons, et tout d'abord parce qu'elle provient de la collection Courtois). — Communications. Ferdinand CLAUDON. Le « Livre rouge » de l'hôtel de ville de Langres. Inventaire et extraits (112 documents variés : bulles pontificales, lettres patentes émanées de la chancellerie des rois de France, actes des évêques de Langres, etc., de 1234 à 1588). — Ph. LAUER. Recherches sur l'écriture de Corbie dite lombardique (avec six fac-similés). — Charles OURSEL. Un manuscrit avignonnais de la bibliothèque de Dijon (daté de 1394; c'est un missel de Beaune selon l'usage d'Autun; il contient seize lettres historiées). — OUDOT DE DAINVILLE. Lettre de Charles-Emmanuel de Savoie à Christophe de Vacluse, 1591 (lettre chiffrée dont l'auteur a découvert l'interprétation). — Léon BERTHOUD. Études de toponymie (le nom antique de *Trion* envisagé comme étant l'expression d'une distance itinéraire; trois *Igoranda* non encore signalés dans l'Aude, le Cantal et l'Yonne). — Louis DAVILLÉ. Le nom de « Bar » et ses dérivés en toponymie (ce mot, très répandu dans les parties de l'Europe qu'occupèrent jadis les Gaulois, a le sens de hauteur abrupte, en pointe ou en éperon; il désigna les forteresses primitives situées sur les hauteurs et finit par signifier obstacle, barrage). — André LESORT. Les chartes de fondation du

prieuré de Sermaize, Marne (1094-1148). — Émile ROY. Où est le corps de Philippe le Bon? (il était depuis 1474 à Dijon, à la chartreuse de Champmol; il a disparu en 1792 quand la chartreuse fut vendue et livrée aux démolisseurs. Le franciscain Quaresmius dit que le cœur du duc fut envoyé à Jérusalem; c'est une légende qui ne résiste pas à un examen sérieux). — L. LEX. Dates de l'épiscopat de Nicolas de Bar à Maçon, 1286-1315. — Émile ROY. Un emploi des scytales en 1431 (les scytales ou bâtons, décrits par Aulu-Gelle, ont été employés parfois pour faire parvenir en écriture secrète un avis confidentiel, par exemple en temps de guerre. C'est de cette manière que fut transmis par le Grand Conseil de Bourgogne un avis secret à Girard de Bourbon, chargé de la garde du duc de Bar au château de Bracon). — Louis HONORÉ. Les Bohémiens en Basse-Provence, du <sup>xv</sup><sup>e</sup> au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. — René-N. SAUVAGE. Extraits du nécrologe de l'abbaye du Bec, <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles. — Robert BARROUX. Un récit inédit de la prise de possession de Saint-Martin de la Canourge par les moines de Saint-Victor de Marseille (récit imaginé au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle par un évêque de Mende pour soutenir ses revendications). — Chanoine A. SABARTHÈS. L'albigéisme à Limoux et le prétendu déplacement de cette ville (avec une géographie historique de Limoux et un croquis des environs). — Charles BÉMONT. Un *Rotulus finium* retrouvé, 1242-1243 (communiqué par l'administration de P. Record office à Londres). — Alex. VIDIER. Chronique des archives départementales pour l'année 1924 (contient nombre de précieuses indications).

**Carnet de la Sabretache.** 1926, juin. — Général DE LAGARENNE. La rébellion militaire de Nancy en 1790 et les premiers comités de soldats (d'après le rapport de Duvoyrier et Cahier, du 14 octobre 1790, qui se trouve dans le *Recueil des procès-verbaux de l'Assemblée nationale*). — Léon HENNET. Armes et distinctions de mérite. Armée d'Orient (1798-1799). — J. MARGERAND. Les compagnies d'élite de la cavalerie, 1801-1815. — Commandant REVOL. Souvenirs d'un chasseur à pied; suite et fin (fondation d'Aumale en 1846 et campagne de 1847; retour du bataillon en France, avril 1848).

**Le Correspondant.** 1926, 25 juin. — C. LATREILLE. Lettres inédites de Lamartine, 1820-1848 (le poète et le diplomate, 1820-1830; les derniers recueils et la vie publique, 1830-1848; à suivre). — G. MOLLAT. Avignon et le palais des papes (d'après le récent livre de Labande). — P. LECLERC. A travers la presse étrangère. Revues d'Autriche. — 10 juillet. B. FRANKLIN, S. DEANE et Arthur LEE. La France et les dettes de l'Amérique (on publie ici, d'après *The revolutionary diplomatic correspondence of the United States*, t. II, p. 452-454, la traduction d'une dépêche expédiée par Franklin, Deane et Lee à leur gouvernement, de Paris, le 18 décembre 1777. Ils notent les « extraordinaires faveurs » accordées par le gouvernement français. Quant aux dettes proprement dites, il n'en est pas fait mention). — Georges LECHARTIER. La prospérité des États-Unis; le sentiment envers la France (à lire et à méditer). — C. LATREILLE. Lettres inédites de Lamartine, 1820-1848; suite (depuis 1839). — Charles LOISEAU. Lettres à ma fille. V. Notre sœur latine (sur l'Italie actuelle, les « évolutions et réincarnations » italiennes, Mussolini et le fascisme). — Hippolyte HEMMER. M. Portal, apôtre de l'union des Églises (amitié qui unit dès 1889 le jeune prêtre français de la Mission à Lord Halifax; ils posent et font discuter la question des ordinations anglicanes, que Rome condamne en 1896; ils se retrouvent aux conférences de Malines. L'abbé Portal est mort cinq mois après le cardinal Mercier, après avoir fait, dit-on, sérieusement avancer l'épi-

neux problème de l'union des Églises anglicane et romaine). — Jean DE CHASEUL. Au pays des « Hongrois qui se réveillent ». — DE LANZAC DE LABORIE. Une amitié de Corinne (Maurice O'Donnell, 1805-1817). — Félix KLEIN. Psychologie de la conversion chez les non-civilisés (à propos de l'ouvrage publié sous ce titre par M. Raoul Allier). — H. DUTEMPS. *Revue d'Italie*. = 25 juillet. Georges LECHARTIER. La propagande contre la France aux États-Unis (elle a été très active et très meurtrière depuis 1919. « Quels sont les responsables? L'allemande, un peu; l'anglaise, bien davantage; mais surtout, et pour ne pas dire seulement: nous. » A lire et à méditer). — Maurice TALMEYR. Souvenirs d'avant le déluge. IX. Le duc d'Orléans; un déjeuner (déjeuner tout intime, à Londres, en 1904; portrait enthousiaste du prince, de sa valeur intellectuelle, de son patriotisme). — Général DE POUYDRAGUIN. Le manifeste autonomiste et le « Heimatbund » (étude critique sur le manifeste autonomiste du 24 mai 1926 à Strasbourg). — Michel D'HERBIGNY. De la mer Noire à la mer Baltique, en mai 1926 (scènes de la vie soviétique par un prêtre français qu'intéressent surtout les manifestations religieuses, au moment des fêtes pascales). — Général MARTCHENKO. Le rôle de l'Allemagne en Russie (depuis 1917). — Joannès WEHRLÉ. M. Thureau-Dangin historien religieux (à propos de son livre *Saint Bernardin de Sienne, 1380-1444*, qui vient d'être réédité). — Hubert MORAND. Philippe-Égalité et la construction du Palais-Royal (d'après la *Jeunesse de Philippe-Égalité*, par Amédée Britsch). — Émile HORN. *Revue de Hongrie*.

**Journal des savants.** 1926, juin. — H. LEMONNIER. La mystique et l'histoire sous la Coupole, 1660-1815 (montre à quel point le symbolisme et l'histoire sacrée ont inspiré les artistes qui ont décoré la coupole de la chapelle des Quatre-Nations, aujourd'hui Institut de France). — M. CROISSET. Études sur les Tragiques grecs. — L. BRÉHIER. Le trésor d'Étienne le Grand au monastère de Poutna, Moldavie; suite et fin. — R. CAGNAT. Nouveau papyrus latin d'Égypte (texte d'une contestation survenue entre des cavaliers de troupes auxiliaires cantonnées en Égypte. Il paraît être du temps de Claude ou de Néron).

**Mercure de France.** 1<sup>er</sup> juillet. — Dr A. MORLET. L'alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances (on a découvert à Glozel, commune de Ferrières, Allier, 35 tablettes inscrites; l'auteur dresse le tableau, en fac-similé, des caractères, lettres et chiffres qui y sont gravés). — A. VAN GENNEP. Une visite à Glozel (où l'auteur a été autorisé à faire des fouilles; les objets qu'il a trouvés appartiennent, affirme-t-il, à la civilisation néolithique). = 15 juillet. Émile LALOU. La chute de Delcassé, d'après les documents allemands (sans doute ceux de la *Grosse Politik*; mais on ne le dit pas). — Paul BALLAGUY. Quelques présisions nouvelles sur la généalogie de Stendhal (la famille Bayle, Baille ou Beyle, connue dans le Vercors depuis le xvii<sup>e</sup> siècle). = 1<sup>er</sup> août. Henri SÉE. Michelet et l'Histoire-résurrection (Michelet fut « plus grand comme écrivain que comme historien, moins un savant qu'un artiste; il comptait trop sur l'intuition »). — Joseph VIPLE, B. CLÉMENT, A. VAN GENNEP. Préhistoire (polémique au sujet des fouilles de Glozel).

**Polybiblion.** 1926, avril. — Antoine DE TARLÉ. Économie politique et sociale. — Henri FROIDEVAUX. Géographie et voyages. = Mai-juin. Louis MAISONNEUVE. Philosophie (à noter les ouvrages sur l'histoire de la philosophie). — André AUZOUX. Jurisprudence (ouvrages sur le droit international et étranger, sur le droit commercial et maritime, etc.). — Publications relatives à la guerre européenne et



à l'après-guerre. = Nécrologie : Joseph Berthelé (14 mai 1926), Paul Foucart (19 mai), vicomte de Noailles (8 avril), Paul Krüger, professeur honoraire de droit romain à l'Université de Bonn (mai), le R. P. Otto Braunsberger, éditeur des lettres de Canisius (mars), Bernard P. Grenfell, éditeur, avec A. S. Hunt, des papyrus d'Oxyrhyncos (mai), etc.

**La Révolution française.** 1926, avril-juin. — A. AULARD. La Fayette déguisé en femme et les notes d'Alexandre (publie un certain nombre de cancanes recueillis parce mince personnage qui, après avoir été élu au Tribunat, finit par échouer dans les Droits réunis ; en juillet 1792, étant commandant dans la garde nationale de Paris, il avait été chargé d'arrêter La Fayette, soupçonné de vouloir entrer, déguisé en femme, dans la capitale). — FUCHS. Collot d'Herbois comédien ; suite et fin. — F. BRÄSCH. L'École centrale du Doubs (d'après le livre d'A. Trous). — Ph. SAGNAC. Doctorat de M. Amédée Britsch : *La jeunesse de Philippe-Égalité*. = Documents. A. A[ULARD]. Comptes-rendus inédits des séances des Jacobins des 23, 24 et 25 février 1791. = Notes de lecture. Id. Bossuet précurseur de la Révolution française, d'après le comte Henri de Saint-Simon. — Id. Marat vu par Herriot (dans son livre *La forêt normande*).

**Revue de Paris.** 1926, 1<sup>er</sup> juillet. — Général TAUFFLIEB. Le malaise en Alsace (« nous devons rentrer définitivement dans le cadre de la République que nos pères ont aidé à fonder du prix de leur sang. Soyons Alsaciens, mais Français d'abord »). — Paul LECLERCQ. Les expériences de contribution volontaire dans l'histoire (la souscription publique ouverte en Italie, l'hiver dernier, pour le paiement de la première annuité à l'Amérique ; celle qui s'ouvrit à Nancy en 1872 pour hâter la libération du territoire ; celle qui s'organisa en 1848 sous le Gouvernement provisoire ; celle qui fut instituée par la Constituante en 1789 sous la double forme de contribution du quart et des dons patriotiques. Seule l'expérience italienne a réussi). — C. H. OUTLAND. Les origines de Chateaubriand. — Comte PRIMOLI. A propos du cinquantenaire de l'École de Rome (raconte comment Napoléon III acheta, sur sa cassette privée, les jardins du palais Farnèse ; il songeait en même temps à fonder une école française d'archéologie installée au Palatin dans le palais des Césars. Dans sa captivité à Wilhelmshöhe, il réussit, par l'intermédiaire du comte Arese, à faire acquérir les jardins par le gouvernement italien. L'idée de l'École d'archéologie fut reprise plus tard et, malgré l'opposition momentanée de Thiers, fut, comme on sait, menée à bien). — Nicolas WELTER. Le grand-duché de Luxembourg depuis la guerre (extraits, traduits en français, du livre publié en 1925 par M. Welter, autrefois directeur général de l'Instruction publique du grand-duché, sous le titre *Im Dienste*. C'est l'œuvre d'un témoin informé de source directe et sûre). — Pierre DELONCLE. Les sous-marins français pendant la guerre. — Jean LESCURE. L'accord franco-américain du 29 avril 1926 (pour le paiement des dettes de guerre ; il est beaucoup plus rigoureux pour la France que ne l'est pour l'Allemagne le plan Dawes). = 1<sup>er</sup> août. André MAUROIS. Joseph Smith, fondateur du mormonisme. — Auguste LAUGEL. Le maréchal de Mac-Mahon et le 16 mai (fragments détachés des Mémoires de Laugel ; ils vont du 20 mai 1873 au 15 décembre 1877). — F. CHARLES-ROUX. Conventions militaires italo-allemandes sous la Triple-Alliance (d'après les renseignements fournis par Angelo Gatti dans la *Rassegna italiana*, décembre 1923 et janvier 1924). — Alain DE LAMARTINIE. Passé et avenir du catholicisme aux États-Unis.

**Revue de l'histoire des religions.** 1925, juillet-décembre. — M. GINSBURGER. Les explications des noms de personnes dans l'Ancien Testament. — E. CAVAIGNAC. Calendriers et fêtes religieuses (dans l'antiquité). — R. MAUNIER. Les rites de construction en Kabylie. — E. VASSEL. Sur le dieu cavalier des Carthaginois. — M. CAHEN. L'étude du paganisme scandinave au  $xx^e$  siècle (bibliographie des documents archéologiques, des documents de la tradition écrite et orale, des travaux publiés et de la toponymie). — A. LAGARDE. La pénitence dans les églises d'Italie au cours des  $iv^e$  et  $v^e$  siècles. — Chronique. Art. nécrologique sur Goblet d'Alviella.

**Revue de l'histoire des colonies françaises.** 1926, 2<sup>e</sup> trimestre. — Albert DE PRÉAUX. Troupes coloniales d'autrefois. Les uniformes de l'armée de la Compagnie des Indes, d'après un Journal inédit de la campagne du Décan, 1751-1755. — AURIANT. Histoire d'Ahmed Aga le Zantiote. Un projet de conquête du Darfour, 1796-1799. — Ch. MONCHICOURT. Itinéraire dans quelques régions du Sahara, par le comte Filippi, 5 mars-8 mai 1829.

**Revue des Deux Mondes.** 1926, 1<sup>er</sup> juillet. — La reine HORTENSE. Mémoires. II. Le mariage. — Émile MALE. L'École française de Rome. — Georges GOYAU. Mgr Augouard. I. Sur les routes du Congo, 1871-1890. — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. II. Les destinées de l'Égypte (la question du Soudan et celle des eaux du Nil; l'Égypte et l'Islam; rapports des Musulmans avec les Coptes; nationalisme et culture intellectuelle). — H. CÉLARIÉ. Pages de gloire au Maroc. II (la défense du poste de Bou-Halima (avec une carte) et l'épopée de l'Aoulai, 1925, etc.). — Alfred RÉBELLIAU. Les livres de Frédéric Masson à l'hôtel Thiers (raconte comment l'historien de Napoléon, qui détestait Thiers, finit par se laisser persuader de léguer son admirable bibliothèque napoléonienne à la « Fondation Dosne » où elle est allée rejoindre la bibliothèque, beaucoup moins importante et moins bien choisie, de l'ancien président). = 15 juillet. La reine HORTENSE. Mémoires. III. La couronne de Hollande. — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. III. De Ceylan à Golconde (description de pays enchanteurs; peu de chose sur l'esprit des populations). — Georges GOYAU. Mgr Augouard. II. L'évêque des anthropophages, 1896-1921. — Louis DE LAUNAY. Le redressement économique de l'Allemagne. = 1<sup>er</sup> août. La reine HORTENSE. IV. L'empereur et la cour impériale (après la mort de son fils aîné et fatiguée par l'humeur revêche de son mari, la reine va prendre les eaux à Cauterets, 1807, puis elle rejoint son mari qui la rappelle impérieusement à Toulouse et, pendant plusieurs semaines, ils ne se quittent pas. Si les détails précis, les dates contrôlées qu'elle donne sont exacts, on sera convaincu que le futur Napoléon III est bien, quoi qu'on en ait dit, le fils de Louis Bonaparte et d'Hortense). — Firmin ROZ. L'attitude des États-Unis (recherche les causes pour lesquelles ni le gouvernement ni la nation ne sont plus avec nous. La principale est que les Américains ne connaissent pas la France, ni d'ailleurs la France l'Amérique. « Il faut pourtant que le peuple américain nous connaisse mieux; mieux il nous connaîtra, mieux il se rendra compte qu'il n'y a pas un autre peuple dont le rôle dans le monde s'accorde avec son idéal. » Sans doute, mais le moyen?). — Louis GILLET. Sur les pas de saint François d'Assise. I. Assise. — Georges IWANN. La convention d'Angora et le mandat français en Syrie, janvier-mars 1926 (organisation actuelle du mandat, avec une carte; la convention d'Angora et la délimitation de la frontière; l'arbitrage. « Une Turquie amie est la meilleure barrière que l'Occident puisse opposer à l'infiltration bolcheviste dans le monde oriental »). — Marie-Louise PAILLERON. L'enlèvement à la belle étoile.

Histoire de M. de Saint-Géran; fin. — Abel BONNARD. Le prince de Ligne. — François VEUILLLOT. Au congrès [eucharistique] de Chicago; notes d'un témoin (6-24 juin 1926).

**Revue des études anciennes.** 1926, juillet-septembre. — G. RADET. Notes sur l'histoire d'Alexandre. VI. Le pèlerinage au sanctuaire d'Ammon. — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. CXI. La ville de Boii (au pays de Buch, dont la capitale est peut-être représentée par l'actuelle Lamothe, hameau insignifiant, mais où vécut, à l'époque romaine, une population assez dense). — C. JULLIAN, É. BOURCIEZ, M. BESNIER. Prumiacus, Prigny (grand domaine du diocèse municipal de Poitiers ayant appartenu à un propriétaire romain appelé Primus; auj. sans doute Prigny, dans le pays de Retz). — J. MEURGEY. Dans le vieux Paris: Tudella, lieu mentionné dans un diplôme de l'an 820 (le mot « tutela », dans le sens de champ de foire, permet d'identifier ce lieu avec la place aux Bourgeois ou la place aux Marchands, dans la proximité immédiate de Saint-Germain-l'Auxerrois). — R. LIZOP. Nouvelle inscription votive à Montauban-de-Luchon. — A. GRENIER. Un casque romain à inscriptions du IV<sup>e</sup> siècle. — C. JULLIAN, J. LOTH. Chronique gallo-romaine. — A. GRENIER. Notes d'archéologie rhénane.

**Revue des questions historiques.** 1926, 1<sup>er</sup> juillet. — Pages inédites d'un prince de la Maison de France, 1883 (ce prince est Ferdinand d'Orléans, duc d'Alençon, 1844-1910, fils du duc de Nemours; en 1888, au moment où il était exclu de l'armée française comme membre d'une famille ayant régné sur la France, il rédigea pour les siens des adieux et recommandations suprêmes pour le cas où il viendrait à mourir. Ces documents portent sur la grandeur religieuse du devoir militaire et sur la conception chrétienne du métier de prince). — Paul SERRANT. Seignelay et Bonrepaus; leurs rapports privés. I. — Dom E. HERMENT. La régence de l'impératrice Eugénie, d'après des documents nouveaux. La révolution du 4 septembre (témoignage à retenir). — B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. La « sainteté » de Charles de Blois (parle de l'enquête commencée par la canonisation du duc de Bretagne; publie une bulle inédite de Grégoire XI, 13 février 1376, approuvant et sanctionnant les résultats déjà obtenus par l'enquête, mais avec des réserves qui, en fait, laissèrent le procès indéfiniment en suspens). — J. BALTEAU. Mésaventures de diplomates: l'affaire du P. Ange de Raconis, août 1624 (à propos des négociations pour le mariage d'Henriette de France avec Charles, futur roi d'Angleterre). — Marcel LANGLOIS. *Les Pensées intimes* de Beauvillier; lettre en réponse à M. Léon Lecestre, et réplique. = C.-rendus. = Bulletin historique: Chronique générale, par E.-G. LEDOS; Revue des périodiques, par Albert ISNARD; Chronique d'histoire ancienne grecque et romaine, par M. BESNIER; Courrier anglais, par F. CABROL. = Notes bibliographiques.

**Revue d'histoire de l'Église de France.** 1926, avril-juin. — Augustin FLICHE. La réforme grégorienne (sujet d'histoire diocésaine; questions à traiter; sources et bibliographie; application des décrets réformateurs au temps de Grégoire VII, 1073-1085). — Victor CARRIÈRE. Les épreuves de l'Église de France au XVI<sup>e</sup> siècle; suite (les grèves des décimables et les griefs contre la dîme).

**Revue d'histoire diplomatique.** 1926, juillet-septembre. — René ROUX. Les missions politiques de Jean de La Chapelle, de l'Académie française, 1655-1723 (c'est lui qui composa les *Lettres du Suisse* écrites pour défendre la politique de Torcy pendant la guerre de la Succession d'Espagne, 1702-1709. Désavoué quand le mi-

nistre de Prusse eut évincé les prétendants français à la succession de Neuchâtel, il fut rappelé en juin 1709. Mort à Paris le 29 mai 1723). — Roland DE LA MARGERIE. Le général baron de Rocque, 1739-1808, et sa correspondance avec le prince de Condé (1793-1801). — Albert PINGAUD. Le premier royaume d'Italie, 1808. III. — Pierre DOYON. Louis XVIII ; le prince errant, le roi (d'après L. Lucas-Dubreton).

**Revue historique de droit français et étranger.** 1926, avril-juin. — Sir Paul VINOGRADOFF. Quelques problèmes d'histoire du droit anglo-normand (sur les sources du droit coutumier et la méthode comparative qui permet de mieux comprendre l'art. 39 de la Grande Charte sur le jugement par les pairs. « Les efforts des chevaliers pour maintenir la pairie se rapprochent des efforts tentés pour défendre le for privilégié du clergé, ou encore la coutume du manoir qui protège le groupement social des basses classes contre la volonté éminente des lords »). — Auguste DUMAS. Quelques observations sur la grande et la petite propriété à l'époque carolingienne (montre qu'au IX<sup>e</sup> siècle les grands domaines étaient possédés uniquement par des « proceres » participant à la puissance publique ; étudie le statut politique de la grande propriété). — Edgar BLUM. De la procédure « quo ea pecunia pervenerit » (procédure en restitution engagée contre les tiers bénéficiaires des exactions d'un magistrat, en droit romain). — Paul FOURNIER. A propos des « Expositi » (sur l'adoption des enfants trouvés, telle qu'elle était pratiquée dans l'Égypte romaine). — M. GRANDCLAUDE. Caractère du « Livre au roi » (c'est probablement un recueil de jugements et d'ordonnements).

**Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise.** 1926, janvier-mars. — Ed. CHRISTEN. Le Butard. — Baron HENNET DE GOUTEL et Ch. HIRSCHAUER. La construction de l'abreuvoir de la rue de Mouchy en 1779. — E. LERY. La rue et la place Hoche. — Madeleine MARSAT. Fournier l'Américain et les massacres de Septembre (son rôle n'est pas très clair ; mais il n'est pas prouvé qu'il ait fait massacrer, le 9 septembre 1792, à Versailles, les prisonniers qui devaient être jugés par la haute cour d'Orléans. Il entreprend de se justifier dans deux lettres adressées l'une à Bonaparte le 24 brumaire an IX, l'autre à la duchesse d'Angoulême le 29 novembre 1823).

#### BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS

Adams (E. D.). Great Britain and the american civil war. 2 vol. H., 1926, 173.

Amzalak (Moses Bensabat). Indiculo dos trabalhos literarios de J. Leite de Vasconcellos, 1879-1923. R. hisp., 1926, 288.

Anderson (James Maitland). Early records of the University of St. Andrews. The graduation roll, 1413-1579 ; the matriculation roll, 1473-1579. Times, n° 1275.

Archives rouges, t. XI et XII. M. Fr., n° 675

#### 1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

A. S. R. S. P. = Archivio storico della Società romana di storia patria. — B. hisp. = Bulletin hispanique. — E. H. R. = English historical Review. — H. = History. — J. S. = Journal des Savants. — M. Fr. = Mercure de France. — Pol. = Polybiblion. — Q. R. = Quarterly Review. — R. B. P. H. = Revue belge de philologie et d'histoire. — R. C. = Revue critique d'histoire et de littérature. — R. ét. anc. = Revue des études anciennes. — R. Fr. = Révolution française. — R. H. Col. = Revue de l'histoire des colonies. — R. H. Dr. = Revue de l'histoire du droit. — R. H. Égl. = Revue d'histoire de l'Église de France. — R. H. R. = Revue de l'histoire des religions. — Times. = The Times, Literary Supplement.



- (documents qui se rapportent presque tous au mouvement révolutionnaire de 1905 en Russie).
- Arup (Erick)*. Danmarks historie. *R. C.*, 1926, n° 9 (tome I, jusqu'en 1282 ; remarquable).
- Atkinson (Geoffroy)*. Les relations de voyages au XVIII<sup>e</sup> siècle et l'évolution des idées. Contribution à la formation de l'esprit au XVIII<sup>e</sup> siècle. *R. C.*, 1926, n° 14.
- Barquissau (R.)*, *Fouque (H.)* et *Cordemoy (Jacob de)*. L'île de la Réunion, ancienne île Bourbon. *M. Fr.*, n° 673.
- Bell (Anbrey F. G.)*. Luis de Leon ; a study of the spanish renaissance. *E. H. R.*, 1926, 444.
- *Juan Ginés de Sepúlveda*. *Ibid.*, 466.
- *Francisco Sanchez el Brocense*. *Ibid.*, 467.
- Best (Elsdon)*. The Maori. *Times*, n° 1276.
- Bourguet (E.)*. Delphes. *R. C.*, 1926, n° 12.
- Bracy (Jean Charlemagne)*. The evolution of Canada. *H.*, 1926, 167.
- Bravley (Benjamin)*. A social history of the american negro. *H.*, 1926, 181 (gros volume bourré de faits).
- Bruckmann (Hennig)*. Entstehungsgeschichte des Minnesangs. *R. C.*, 1926, n° 14.
- Brügger (A. W.)*. Det Norske folk i oldtiden. *Times*, n° 1274.
- Bryas (Madeleine de)*. Les peuples en marche. Les migrations politiques et économiques en Europe depuis la guerre mondiale. *R. H. Dr.*, 1926, 346.
- Byrne (M. St. Clare)*. Elizabethan life in town and country. *H.*, 1926, 158.
- Callender (Geoffrey)*. The naval side of British army. *Q. R.*, juillet 1926.
- Candioti (Albert)*. Historia de la institución consular en la antigüedad y en la edad media. *R. H. Dr.*, 1926, 357 (ouvrage considérable qui comprendra trois volumes).
- Chandano (Mario)*. Contratti commerciali Genovesi del sec. XII. *R. H. Dr.*, 1926, 330 (textes extraits du Cartulaire de Guillaume de Cassine, conservé à Gênes ; c'est un des plus anciens registres de minutes notariales).
- Chapman (Charles E.)*. A history of California. The spanish period. *Times*, n° 1278 ; *E. H. R.*, 1926, 475.
- Chinard (Gilbert)*. Jefferson et les idéologues, d'après sa correspondance inédite. *R. C.*, 1926, n° 9.
- Clemenceau*. Démosthène. *R. et. anc.*, 1926, 274.
- Comune di Roma*. Registi di bandi, editti, notificazioni e provvedimenti diversi, relativi alla città di Roma ed allo Stato pontificio, 1234-1605. *E. H. R.*, 1926, 466.
- Corbett (Sir Julian)* et *Richmond* (amiral H. W.). Private papers of George, second earl Spencer, first Lord of Admiralty, 1794-1801. *H.*, 1926, 170 (publ. de la *Navy records Society*, t. 46, 48, 59 et 59).
- Couillard-Després* (abbé Azarie). En marge de la Tragédie d'un peuple de M. Émile Lauvrière ou Erreurs sur l'histoire d'Acadie. *R. H. Col.*, 1924, 261 (l'auteur veut venger la mémoire de deux personnages qualifiés traitres par M. Lauvrière).
- Coupland (R.)*. The Quebec act ; a study in Statesmanship. *H.*, 1926, 166.
- Cousens (Henry)*. The architectural antiquities of Western India. *Times*, n° 1277.
- Da Mosto (A.)*. Milizie dello Stato Romano dal 1600 al 1797, dans *Memorie Storiche Militari*, fasc. II. *A. S. R. S. P.*, XLVII, 353.
- Davies (G.)*. The early history of the Cold-streams guards. *E. H. R.*, 1926, 445.
- Delaporte (L.)*. Mesopotamia. *H.*, 1926, 149.
- Dellmensingen (D. Krafft von)*. Schlachten des Weltkrieges. Der Durchbruch am Isonzo. I. *Times*, n° 1278 (récit, d'après les archives allemandes, de la bataille de Caporetto).
- De Ruggiero (Ettore)*. Lo Stato e le opere pubbliche in Roma antica. *J. S.*, 1926, 273.
- Der Weltkrieg, 1914-1918 ; t. III : der Marne-Feldzug*. *Times*, n° 1276 (récit officiel très sévère pour von Kluck et pour le grand quartier général).
- Di Tucci (Raffaele)*. Il diritto pubblico della Sardegna nel medio evo. *R. H. Dr.*, 1926, 334.
- Douin (Georges)*. L'Égypte de 1802 à 1804. *R. H. Col.*, 1926, 264 (utile recueil de documents).
- Eastman (Max)*. Depuis la mort de Lénine ; trad. de l'anglais. *R. C.*, 1926, n° 11 (sur le conflit entre Trotsky, d'une part, et, de l'autre, le triumvirat Kamenev-Staline-Zinoviev).
- Edgar (C. C.)*. Zenon-papyri. *J. S.*, 1926, 274 (recueil des papyrus de Zénon, dans le Catalogue général des antiquités égyptiennes au Caire).
- Faringdon (Joseph)*. The Faringdon diary ; t. VI : 1810-1811. *Times*, n° 1274.
- Fay (Eugène de)*. Origène ; sa vie, son

- œuvre, sa pensée; t. I : sa biographie et ses écrits. *R. C.*, 1926, n° 11 (art. de P. de Labriolle).
- Feine (H. E.)*. Die Besetzung der Reichsbistümer, 1648-1803. *R. H. Dr.*, 1926, 341.
- Ferriman (Z. Duckett)*. East and West of Hellespont; memories of fifty years. *Times*, n° 1276.
- Fossum (Paul R.)*. The agrarian movement in North Dakota. *Pol.*, 1926, 272.
- Foster (Sir William)*. The english factories in India, 1665-1667. *E. H. R.*, 1926, 478.
- Fuchs (Eduard)*. Die Karikatur der europäischen Völker. *Q. R.*, juillet 1926.
- Galbraith (G. R.)*. The constitution of the Dominican order, 1216-1360. *E. H. R.*, 1925, 434.
- Gardiner (E. Norman)*. Olympia, its history and remains. *R. C.*, 1926, n° 12.
- Gaster (Moses)*. The Samaritans. *R. C.*, 1926, n° 13 (l'auteur a dit tout ce qu'on peut savoir sur l'histoire de ce peuple, Juifs de race pure, qui tend à disparaître).
- Genuardi (Luigi)*. Il libro dei capitoli della corte del Consolato di mare di Messina. *R. H. Dr.*, 1926, 333.
- Gilliat-Smith (Ernest)*. Saint Anthony of Padua according to his contemporaries. *Times*, n° 1275.
- Goldmann (Emil)*. Die Duenos-Inschrift. *R. C.*, 1926, n° 14 (Ernout : l'auteur a prouvé que le vase avait un caractère magique; mais il n'a pas résolu l'énigme de l'inscription).
- Gollancz (Sir Israel)*. The sources of *Hamlet*, with essay on the legend. *Times*, n° 1274.
- Goris (J. A.)*. Étude sur les colonies marchandes méridionales : Portugais, Espagnols, Italiens, à Anvers, de 1488 à 1567. *R. hisp.*, 1926, 290.
- Gorris (G.)*. Sixt Servatius van Maastricht. *R. B. P. H.*, 1926, 181.
- Grandchamp (Pierre)*. La France en Tunisie, 1621-1630; IV : Suite des Documents inédits publiés sous les auspices de la Résidence générale de France. *R. H. Col.*, 1926, 272.
- Guedalla (Philip)*. Napoléon and Palestine. *M. Fr.*, n° 674.
- Hand-book to the records of the government of India*. *E. H. R.*, 1926, 480.
- Harnack (Adolf von)*. Marcion; das Evangelium vom fremden Gott. *R. H. R.*, 1925, 169 (important c.r. par H. Delafosse).
- Harvey (G. E.)*. History of Burma. *E. H. R.*, 1926, 176.
- Hervey (Lord Francis)*. The Pinchbeck register relating to the abbey of Bury St. Edmunds. *E. H. R.*, 1926, 437.
- Heusler (Andreas)*. Die altgermanische Dichtung. *R. C.*, 1926, n° 13 (Tonnelat : remarquable mise au point des connaissances actuelles sur la poésie germanique des premiers siècles).
- Hintze*. Der Liberalismus in der französischen Revolution. *R. Fr.*, 1926, 184.
- Hole (Hugh Marshall)*. The making of Rhodesia. *Times*, n° 1274.
- Housman (A. E.)*. M. Annæi Lucani Belli civilis libri decem. *R. C.*, 1926, n° 14 (art. d'Ernout).
- Jack (J. W.)*. The date of the Exodus in the light of external evidence. *Times*, n° 1274 (l'exode eut lieu vers l'an 1445).
- Janssen (Johann)*. Briefe. I (1847-1873). *A. S. R. S. P.*, XLVII, 360.
- Jardé (Auguste)*. Les céréales dans l'antiquité; I : La production. *R. ét. anc.*, 1925, 286 (bonne étude sur l'agriculture grecque, son outillage et ses procédés techniques, sur le régime de la propriété et le servage, etc.).
- John (Miss Gwen)*. Queen Elizabeth II. 1926, 179 (brève et très intéressante biographie).
- Keller (A.)*. Maister Franntz Schmidts Nachrichten in Nürnberg, all seine Richten. *Times*, n° 1273 (Fr. Schmid fut bourgeois à Nuremberg de 1573 à 1615. Il eut 361 condamnés en 37 ans. Son journal ne manque pas d'intérêt).
- Kroll (Wilhelm)*. Studien zum Verständnis der römischen Literatur. *R. B. P. H.*, 1926, 154.
- Langlois (Ch.-V.)*. La vie en France au moyen âge. *R. H. Égl.*, 1926, 199 (c.r. à retenir d'E. Jordan).
- Lansing (Robert)*. Mémoires; trad. par Louis-Paul Alaux. *R. H. Dr.*, 1926, 309 (l'ancien secrétaire d'État aux Affaires étrangères des États-Unis déplore l'attitude de Wilson lors des négociations pour le traité de paix en 1919 et exalte Clemenceau, « l'homme le plus fort des hommes forts »).
- Largillière (René)*. Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne. *R. H. Égl.*, 1926, 15 (conclusions intéressantes fournies par la toponymie).

- La Sorsa (Saverio)*. Usi, costumi e feste del popolo Pugliese. *M. Fr.*, n° 673.
- Leuba (James H.)*. La psychologie du mysticisme religieux; trad. par Lucien Herr. *M. Fr.*, n° 673.
- Langrigg (Stephen Hemsley)*. Four centuries of modern Iraq. *E. H. R.*, 1926, 451.
- Macgregor (Janet G.)*. The scottish presbyterian polity. *Times*, n° 1276 (estime qu'on a exagéré l'influence de Calvin sur Knox; celle de la France a été grande sur l'organisation presbytérienne).
- Mancini (G.)*. Giovanni Tortelli cooperatore di Niccolò V nel fondare la Biblioteca Vaticana. *A. S. R. S. P.*, XLVII, 257.
- Melona (Aldo Neppi)*. Cortona etrusca e romana. *R. ét. anc.*, 1926, 291.
- Morica (Umberto)*. Gregorii Magni dialogi. *E. H. R.*, 1926, 463.
- Mundy (Peter)*. Travels, 1608-1667. *Times*, n° 1273 (nombreux détails sur les exécutions capitales à Danzig, d'après les récits du bourreau Gregory en 1642).
- Newson (Arthur Percival)*. Travel and travellers of the middle ages. *Times*, n° 1274 (recueil d'articles composés par des spécialistes; important pour l'histoire de la géographie).
- Niles (Mrs.)*. Black Haiti. *Times*, n° 1273.
- Obramare (Paul)*. La religion et la vie de l'esprit. *M. Fr.*, n° 673.
- Owen (G. R.)*. Preaching in medieval England; an introduction to sermon mss. 1350-1450. *Times*, n° 1277.
- Palmer (Fr.)*. Heretics, saints and martyrs. *R. H. R.*, 1925, 168 (vol. de mélanges; à noter les articles sur Joachim de Flore et sur Mani et le dualisme).
- Perry (Judge E. A.)*. The Overbury mystery. *E. H. R.*, 1926, 467.
- Pasolini (count Guido)*. Carteggio tra Marco Minghetti e Giuseppe Pasolini. Vol. II, 1855-1859. *Times*, n° 1275.
- Pereyra (Carlos)*. La conquête des routes océaniques; trad. par R. Ricard. *R. O.*, 1926, n° 11 (à noter l'ardeur avec laquelle l'auteur expose l'origine, le développement et la fin de la « légende colombienne »).
- Pinard (J.)*. Supplément à l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné. *R. O.*, 1926, n° 11.
- Putier (Edmond)*. Le dessin chez les Grecs. *M. Fr.*, n° 675 (réédition remaniée et augmentée de la brochure, parue en 1897 : *La peinture industrielle chez les Grecs*).
- Prestage (Edgar)*. The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland, 1640-1668. *H.*, 1926, 160.
- Rachfahl (F.)*. Wilhelm von Oranien und der niederländische Aufstand, t. III. *R. B. P. H.*, 1926, 192 (contribution considérable à l'histoire du xvi<sup>e</sup> s.).
- Ramsay (Miss A. W.)*. Idealism and foreign policy; a study of the relations of Great Britain with Germany and France, 1860-1878. *E. H. R.*, 1926, 456 (inégal et insuffisamment documenté, sauf sur la guerre des duchés de l'Elbe).
- Rappoport (Charles)*. La philosophie de l'histoire comme science de l'évolution. *R. Fr.*, 1926, 178 (Aulard; je m'y suis beaucoup instruit).
- Raschke (Hermann)*. Die Werkstoff der Markusevangelisten. *R. H. R.*, 1925, 179 (l'auteur a surtout réussi à embrouiller les questions).
- Renou (Louis)*. La géographie de Ptolémée. *L'Inde*. VII, 1-4. *R. O.*, 1926, n° 12 (texte établi sur les sept mss. considérés comme les meilleurs).
- Ruppel (A.)*. Gutenberg Festschrift. *R. O.*, 1926, n° 11 (recueil d'articles pour fêter le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du « Gutenberg Museum » créé à Mayence en 1900).
- Ruth (Thomas de Coursey)*. The problem of Claudius. *R. ét. anc.*, 1926, 297 (étude incomplète sur le caractère physique et moral de l'empereur Claude).
- Ruville (A. von)*. Die Kreuzzüge. *R. B. P. H.*, 1926, 182 (bon résumé).
- Sandburg (Carl)*. Abraham Lincoln; the Prairie years. *Times*, n° 1278 (beaucoup de nouveau).
- Sarkar (Jadunath)*. History of Aurangzib, t. V. *E. H. R.*, 1926, 477.
- Schnee (Heinrich)*. German colonization, past and future. *Times*, n° 1273.
- Scicluna (Hannibal P.)*. Actes et documents pour servir à l'histoire de l'occupation française de Malte pendant les années 1798-1800. *E. H. R.*, 1926, 453.
- Schumacher (Karl)*. Siedelungs- und Kulturgeschichte der Rheinlande. III Bd. Die merowingische und karolingische Zeit. *R. O.*, 1926, n° 11 (art. d'A. Grenier).
- Scott (James Brown)*. Robert Bacon, sa vie et ses lettres; trad. par Madeleine-L. Cazamian. *R. O.*, 1926, n° 9 (Robert Bacon est l'ancien ambassadeur à Paris, 1910-1912; chaud ami de la France pendant la guerre et après).

- Sedgwick (Henry Dwight)*. Spain; a short history of its politics, literature and art. *Times*, n° 1476.
- Seton-Watson (R. W.)*. Sarajevo. A study in the origins of the Great war. *Times*, n° 1274 (beaucoup de faits nouveaux et profonde connaissance du pays).
- Seure (G.)*. Archéologie thrace. 2<sup>e</sup> série : objets en métal et terre cuite. *R. C.*, 1926, n° 13.
- Shepard (A. McO.)*. Sea power in ancient history. *H.*, 1926, 175 (insuffisant et mal documenté).
- Shetelig (Haakon)*. Norges forhistorie. *Times*, n° 1274.
- Smit (H. J.)*. De rekeningen der graven en gravinnen uit het Henegouwsche Huis. 1<sup>re</sup> partie. *R. B. P. H.*, 1926, 190 (comptes de Jean II et de sa femme, Philippine de Luxembourg, puis de Jeanne de Valois, femme de Guillaume I<sup>er</sup> de Hainaut, enfin de leurs fils. Ces textes sont en français).
- Steuart (Miss E. H.)*. The annals of Quintus Ennius. *R. C.*, 1926, n° 9.
- Sydenham (Edward A.)*. Aes grave; a study of the cast coinages of Rome and central Italy. *Times*, n° 1276.
- Szilassy (baron J. de)*. Manuel pratique de diplomatie moderne. *R. H. Dr.*, 1926, 352.
- Tanner (J. R.)*. Private correspondence and miscellaneous papers of Samuel Pepys, 1674-1703. *E. H. R.*, 1926, 448.
- Temple (Sir Richard Carnac)*. The world encompassed, and analogous contemporary documents concerning Francis Drake's circumnavigation of the world; publ. par N. M. Penzer. *Times*, n° 1278.
- Townbee (Arnold J.) et Kirkwood (Kenneth P.)*. Turkey. *Times*, n° 1275 (les quatre cinquièmes du livre sont une histoire de la Turquie depuis 1919, écrite du point de vue nationaliste turc).
- Trevelyan (George Macaulay)*. History of England. *Times*, n° 1274.
- Valentin (Ferdinand)*. L'avènement d'une République. *R. Fr.*, 1926, 1<sup>er</sup> août (sur les luttes intérieures de la Chine de 1911 à 1923).
- Van der Essen (Léon)*. Correspondance d'Otavio Minto Frangipani, premier nonce de Flandre, 1596-1606. *I. R. B. P. H.*, 1926, 197.
- Van Heijnsbergen (P.)*. De Pinjbank in de Nederlanden. *Times*, n° 1273.
- Vigevano (A.)*. La fine dell' esercito pontificio. *A. S. R. S. P.*, XLVII, 355.
- Villiers du Terrage (baron Marc de)*. La découverte du Missouri et l'histoire du Fort d'Orléans, 1673-1738. *R. H. Col.*, 1926, 282.
- Ward (Humphrey)*. History of the Athenæum, 1824-1925. *Q. R.*, juillet 1926 (publ. à l'occasion du centenaire de ce club célèbre).
- Winchester college; its history, buildings and customs. *Times*, n° 1277.
- Woelmont de Brumagne (baron de)*. Notices généalogiques. *R. C.*, 1926, n° 12 (trois gros volumes sur 444 familles de la noblesse française dont toutes les variétés sont représentées).
- Wrong (E. M.)*. Charles Buller and responsible government. *Times*, n° 1275 (sur l'établissement du gouvernement responsable dans les colonies).
- Ziekursch (Johannes)*. Die Reichsgründung. *E. H. R.*, 1926, 474.



## CHRONIQUE

---

**France.** — M. Albert HOUTIN est mort le 29 juillet 1926. Prêtre fort instruit, très libre d'esprit, au point qu'on lui retira le droit de dire la messe, il a écrit sur l'histoire de l'Église des études critiques remarquées : *La controverse de l'apostolicité des Églises de France*, *La question biblique chez les catholiques de France au XIX<sup>e</sup> siècle*, *Histoire du modernisme catholique*, *Le P. Hyacinthe dans l'Église romaine*, etc. Son dernier livre est une autobiographie remplie de détails piquants sur le monde ecclésiastique français qu'il connaissait jusque dans les dessous ignorés du public. Il était en dernier lieu directeur du Musée pédagogique. Voir d'ailleurs plus haut, p. 73 et 99.

— M. Bernard HAUSOULLIER, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études et membre de l'Institut, est mort le 25 juillet à l'âge de soixante-treize ans. Nous lui consacrerons une notice dans notre prochaine livraison.

— L'Académie des sciences morales et politiques a partagé le prix Michel-Perret entre M. RAVEAU, *L'agriculture et les classes paysannes dans le Haut-Poitou au XVI<sup>e</sup> siècle*; l'abbé TRELCAT, *L'abbaye de Crespin*, et l'abbé BARRY, *Dolcher, fête constitutionnel de la Haute-Loire*.

— Dans la *Bibliothèque archéologique et historique* publiée par le Service des antiquités en Syrie et dans le Liban vient de paraître le t. I, 1<sup>re</sup> partie, d'un recueil considérable sur les *Églises rupestres de Cappadoce*, par le P. Guillaume DE JERPHANION, églises célèbres surtout par leurs peintures exécutées du x<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Quand il sera terminé, cet ouvrage fera connaître une nouvelle province de l'art chrétien d'Orient. Le t. I, qui contient 69 planches et deux cartes en trois couleurs, est édité par la librairie Paul Geuthner, qui le publie par souscription à raison de 10 liv. ou 50 doll. payés d'avance.

La même librairie vient de mettre en vente la *Magie dans l'Égypte antique, de l'ancien empire jusqu'à l'époque copte* (3 vol. in-4<sup>o</sup> au prix de 200 fr.). Le t. I expose le but de la magie, les moyens magiques, la relation entre la magie, la religion et la science, la magie chez les Coptes. Le t. II contient les textes et le t. III un atlas où sont reproduites toutes les représentations figurées des opérations magiques.

— La belle édition de la *Correspondance de Bossuet*, éditée par Ch. URBAIN et E. LEVESQUE, vient de se terminer avec un tome XV qui contient la table alphabétique et analytique, suivie de la chronologie de la vie de Bossuet (Hachette, collection des *Grands Écrivains de la France*, 1925, x-517 p.; prix : 35 fr.).

— On annonce que la Société de l'histoire de la guerre va publier une traduction de la *Grosse Politik der europäischen Kabinette, 1871-1914*.



— Le Cercle de la librairie met en vente : 1° une *Table alphabétique par noms d'auteurs ou par titres des documents officiels du dépôt légal* (ministère de l'Intérieur, 1925) ; 2° une *Table systématique des documents officiels du dépôt légal* (1925). Ces deux tables, réunies en un fort volume in-8° raisin de xxxviii-532 pages, donnent plus de 15,000 titres d'ouvrages enregistrés en 1925 par la régie du dépôt légal ; prix : 20 fr.

— Pour fêter le Cinquantenaire de la Société de Borda (1876-1926), le *IX<sup>e</sup> Congrès d'histoire et d'archéologie*, tenu par l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest, s'est tenu à Dax (Landes), du lundi 26 juillet au jeudi 29 juillet 1926, sous la présidence de M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut de France.

— L'*École d'anthropologie de Paris*, fondée en 1875 par Broca sous le patronage de l'Association pour l'enseignement des sciences anthropologiques, célébrera son cinquantenaire le 3 novembre prochain. Il n'est pas inutile de rappeler qu'elle a pris l'initiative de créer l'Institut international d'anthropologie qui a pour organe la *Revue anthropologique*, ancienne *Revue de l'École d'anthropologie*, qui termine actuellement sa trente-sixième année.

— Sous le titre : *la Pensée française contemporaine* vient de paraître une revue, dirigée par A. DUCREUX, avec André FAILLET comme rédacteur en chef ; elle présentera chaque quinzaine les sommaires de toutes les revues françaises, littéraires, artistiques, historiques, philosophiques, religieuses, etc., et l'analyse des articles les plus importants. Les articles mentionnés seront indexés suivant le système de la classification décimale. Elle paraît à Paris, 127, rue La Fayette.

**Grande-Bretagne.** — Une *Economic history society* vient de se fonder à Londres sous la présidence de Sir William Ashley et avec un Conseil composé de MM. Scott, Gras, Ogilvy, Rees, Stenton. Elle publiera une *Economic history Review* dirigée par MM. E. Lipson et R. H. Tawney (prix de l'abonnement annuel : 10 sh. 6 d.). On peut s'adresser à la *School of Economics* (Londres, W. C. 2).

— Sous le titre *The book of Labour party* est annoncé un ouvrage en trois volumes illustrés, où seront exposés par un assez grand nombre de collaborateurs l'histoire, l'action de ce parti et les buts qu'il se propose d'atteindre.

**Italie.** — On annonce la fondation récente d'une « Società dalmata di storia patria » à Zara. Cette Société doit publier une revue et une collection de monographies historiques touchant la Dalmatie, les territoires vénitiens, l'Albanie vénitienne et Raguse.

G. BN.

Le gérant : R. LISBONNE.

rome  
rieur,  
Com  
nent  
égal ;

Con-  
uest,  
réci-

nage  
son  
lle a  
gane  
mine

vut,  
elle  
titié-  
des  
sya-

dres  
ott,  
par  
On

vo-  
eurs

pa-  
gra-  
éni-